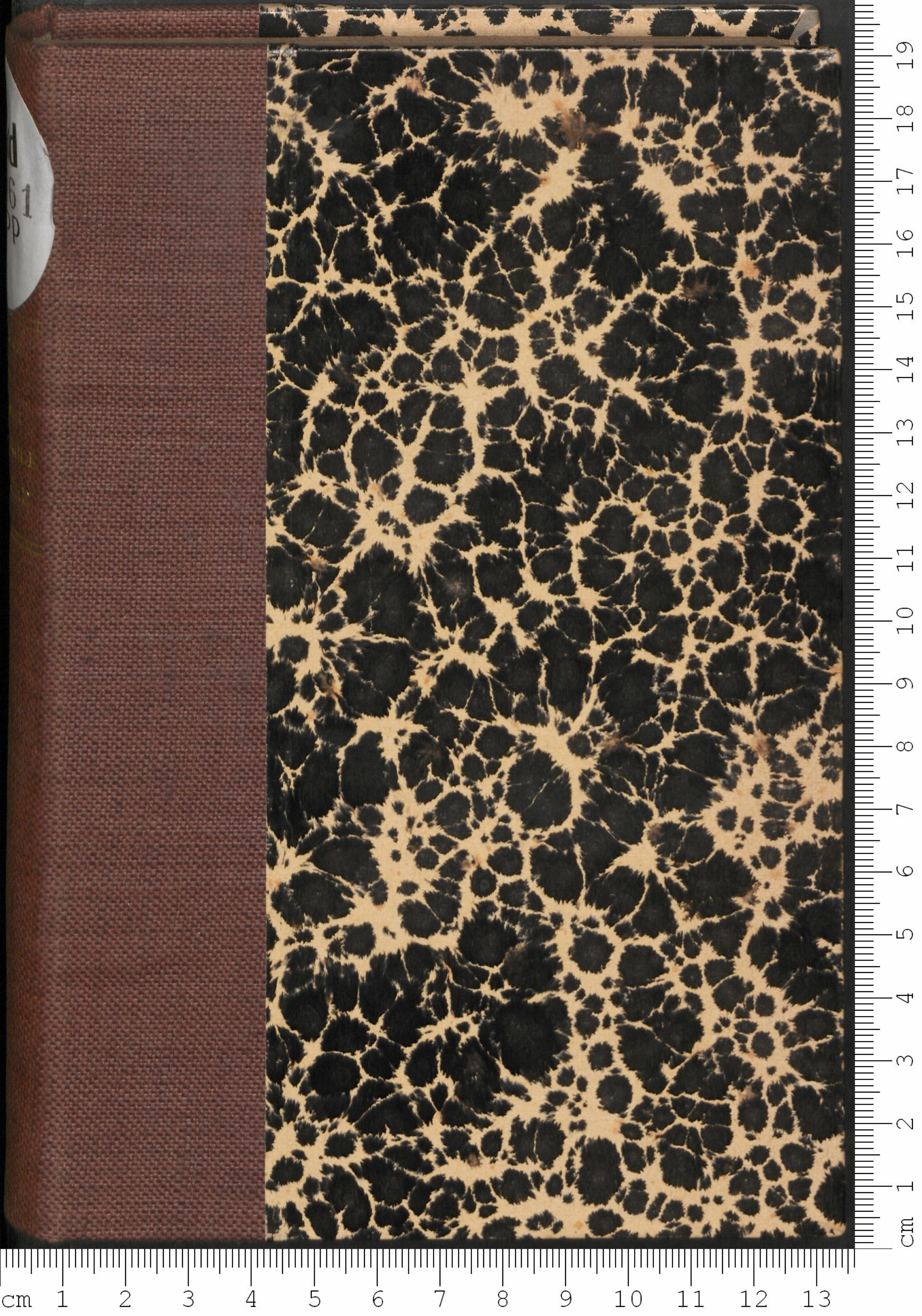
DE GENIS

AUTOUR DU CERCLE POLAIRE









Paul de GENIS

Autour du Cercle Polaire

NORVÈGE - SUÈDE - DANEMARK



PARIS
LIBRAIRIE MARCEL RIVIÈRE ET Cie
31, Rue Jacob et 1, Rue Saint-Benoît (VIe)

1913

Autour du Cercle Polaire

NORVÈGE == SUÈDE == DANEMARK



Paul de GENIS

Autour du Cercle Polaire

NORVÈGE - SUÈDE - DANEMARK

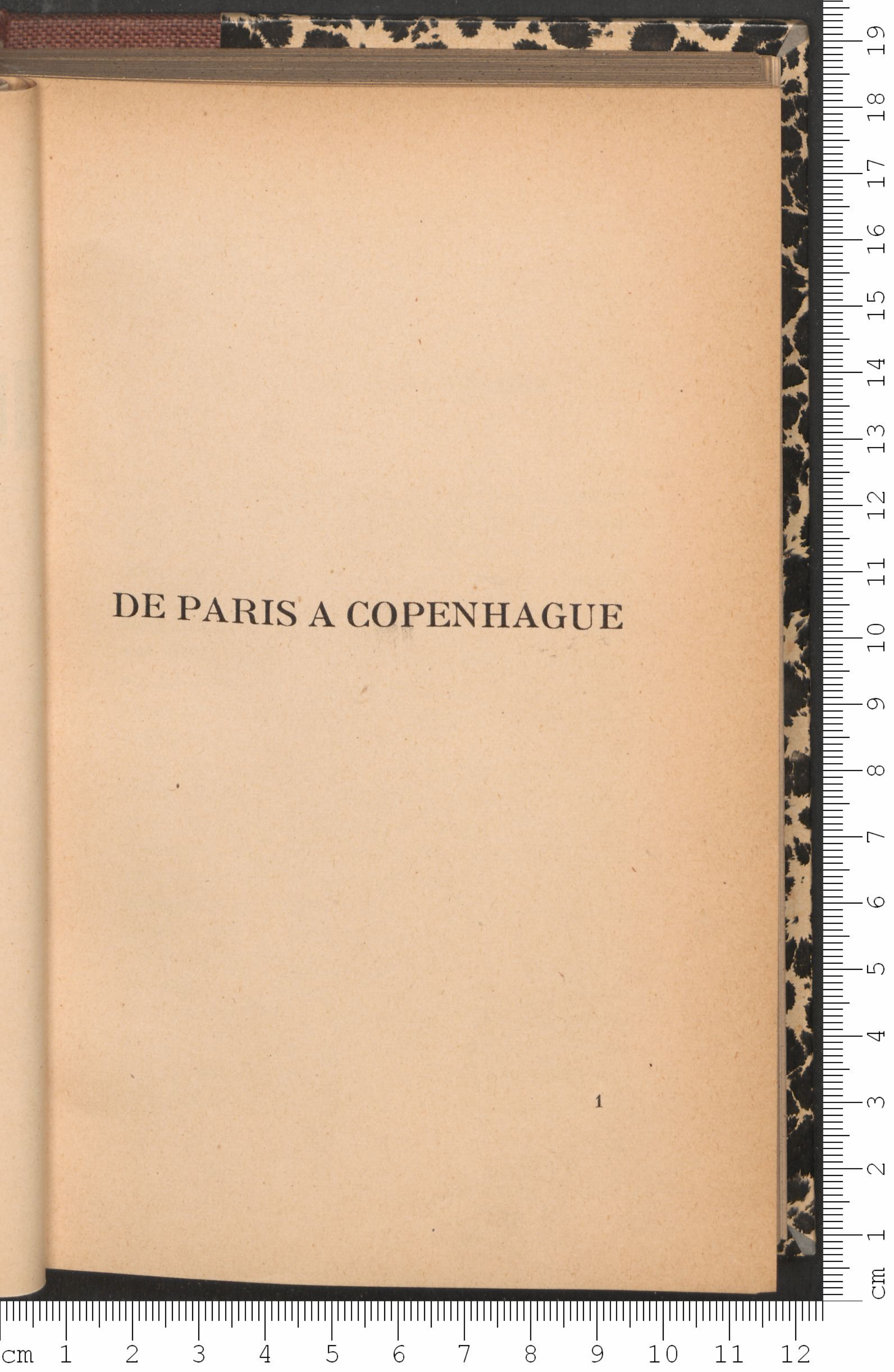




PARIS
LIBRAIRIE MARCEL RIVIÈRE ET Cie
31, Rue Jacob et 1, Rue Saint-Benoît (VIe)

—

1913



DE PARIS A COPENHAGUE

DE PARIS A COPENHAGUE

La vie, a dit Maupassant, à la fois si courte et si longue, se déroule toujours pareille, avec la mort à son bout. Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité comme pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve; une gare! un port! un train qui siffle et crache son premier jet de vapeur! un grand navire passant sur les jetées lentement, et qui va fuir là-bas vers les pays inconnus...

Je me remémorais ces lignes, qu'écrivait jadis le grand romancier partant pour l'Algérie et les pays du Soleil. Mais, si j'aspirais comme lui à l'oubli des tristes réalités qui nous entourent, je roulais dans une direction diamétralement opposée à celle qu'il suivait naguère.

Il était trois heures du matin; le pâle soleil de juillet germanique commençait à peine à éclairer les landes désolées à travers lesquelles courait le train qui m'emportait vers Hambourg. Je me levais, ne pouvant plus dormir, et après un steeple-chase savant par dessus les

jambes de mes voisins, je me trouvais dans le couloir. Tous les compartiments étaient bondés de dormeurs qui ronflaient du ronflement du juste : gros Allemands aux moustaches à la Kaiser, Anglais blonds et rasés, enfouis dans leurs couvertures de voyage, miss ou fraü-leins dont la chevelure fauve commençait à se dorer aux premiers rayons du soleil levant. La seule autre personne déjà éveillée était l'employé du wagon, un gros Germain en casquette plate et aux moustaches rousses, et je liai conversation avec lui. Mon interlocuteur avait été dix ans sous-officier d'artillerie avant d'entrer dans les chemins de fer. Les questions de politique extérieure, qu'il suivait dans le *Berliner Tageblatt,* paraissaient l'intéresser beaucoup. Il m'interrogeait sur la France qu'il déclarait affectionner profondément tandis qu'il détestait particulièrement la perfide Albion. Naturellement, tous les Allemands avec lesquels j'ai causé dans ma vie m'ont déclaré aimer beaucoup les Français et haïr les Anglais. Il est vrai qu'à Londres, ils disent tout le contraire.

Cependant Brême apparaît tout à coup. Mais l'on n'en voit que la gare et le buffet aux bocks superposés et aux saucisses enrubannées. La ville reste cachée à nos yeux. Je ne m'en plains pas, d'ailleurs, car la vue des bâtiments dont je lisais récemment la description dans les articles de M. de Voguë m'aurait donné des regrets.

Le train continue à filer avec une vitesse accélérée. Autour de nous toujours se déroulent les mêmes landes désolées, les maigres bois de sapins, la même nature sèche, triste et morne. La vie semble avoir reflué tout entière dans les villes industrielles et dans les ports; de loin en loin s'éparpillent des maisons de paysans, et de grands lièvres s'enfuient à la vue de l'express qui passe...

Mais le grand et monstrueux Hambourg paraît à l'horizon, avec un ruban d'argent qui le traverse: l'Elbe; et nous entrons dans la gare monumentale.

Nous descendons au Kronprinz-Hôtel, placé juste en face du lac central où les filles d'armateurs font du canotage. Une radieuse matinée d'été. Le soleil dardait ses flammes subtiles et blanches... Il est des moments où l'on est heureux de vivre, quoiqu'en dise Schopenhauer, et où l'on éprouve je ne sais quelle ivresse à aspirer l'air pur du ciel...

Autour du Binnen-Alster se groupent les luxueuses villas du haut commerce de Hambourg. Les bâtiments de la Hamburg-America Linie étalent sur leur fronton l'orgueilleuse devise : *Mein feld ist die ganze Welt*. Je ne traduis pas; tout le monde aujourd'hui sait l'allemand mieux que je ne le parle. Je le constate tous les jours avec humiliation.

J'employai deux heures à parcourir les quartiers du centre et à admirer l'aspect mo-

numental de l'Hôtel de Ville et de la Nicolaia-kitrche où se voient les édifices du plus pur style anglo-gothique. A dix heures je m'embarquai sur un des bateaux qui font visiter le port aux touristes.

Un aimable cicerone, grimpé sur le gaillard d'avant, débite en plusieurs langues des explications que très peu entendent, et qu'encore beaucoup moins comprennent. Mais nous arrivons au but du voyage. La Hamburg-America permet de visiter un de ses plus beaux transatlantiques: l'*America*. Ce mastodonte ne mesure pas moins de 225 mètres de longueur. Des salons superbes se trouvent à tous les ponts, j'allais dire à tous les étages, car on a l'impression d'être beaucoup plus sur terre que sur mer; des salons d'hiver splendides, des salles de gymnastique non moins spacieuses, des cabines déjà retenues par des milliardaires américains montrent des installations somptueuses. C'est trop beau. Cela doit vous enlever la sensation d'être sur les eaux.

Du gaillard d'avant l'on a une vue magnifique sur le port. Des drapeaux de toutes les nations claquent au vent. Mais hélas ! je cherche en vain le pavillon tricolore. Je n'en découvre pas un seul. Est-ce simple coïncidence? Est-ce que la décadence du commerce français s'accuse même dans l'Elbe? toujours est-il que l'on n'en apercevait pas à l'horizon.

A une heure de l'après-midi, le bateau qui

nous a amenés à bord de l'*America* nous reprend et nous dépose sur une plage où l'on prend de la bière dans les restaurants et où les enfants s'amusent, tout comme en France, à faire des petits pâtés et à barbotter dans la mer... La gloire de Hambourg, après son port colossal, est son Jardin zoologique, l'un des plus complets et des plus célèbres du monde, avec ceux de Londres et d'Anvers. Un tramway nous y conduit. Il se trouve hors de la ville. Rien n'y manque; partout des brasseries où, à la mode allemande, se font entendre des fanfares de régiment. Puis la fosse aux ours ou plutôt les rochers aux ours blancs, car ces messieurs sont très confortablement installés, avec des bassins pleins d'eau pour se rafraîchir. Les tigres du Bengale que l'on voit là sont des plus impressionnants ; moins nombreux qu'à Londres, ils ne sont pas moins magnifiques, car M. Hagenbeck fait bien les choses pour ses pensionnaires. Il a fait de Hambourg le plus grand marhé de bêtes féroces qui soit au monde.

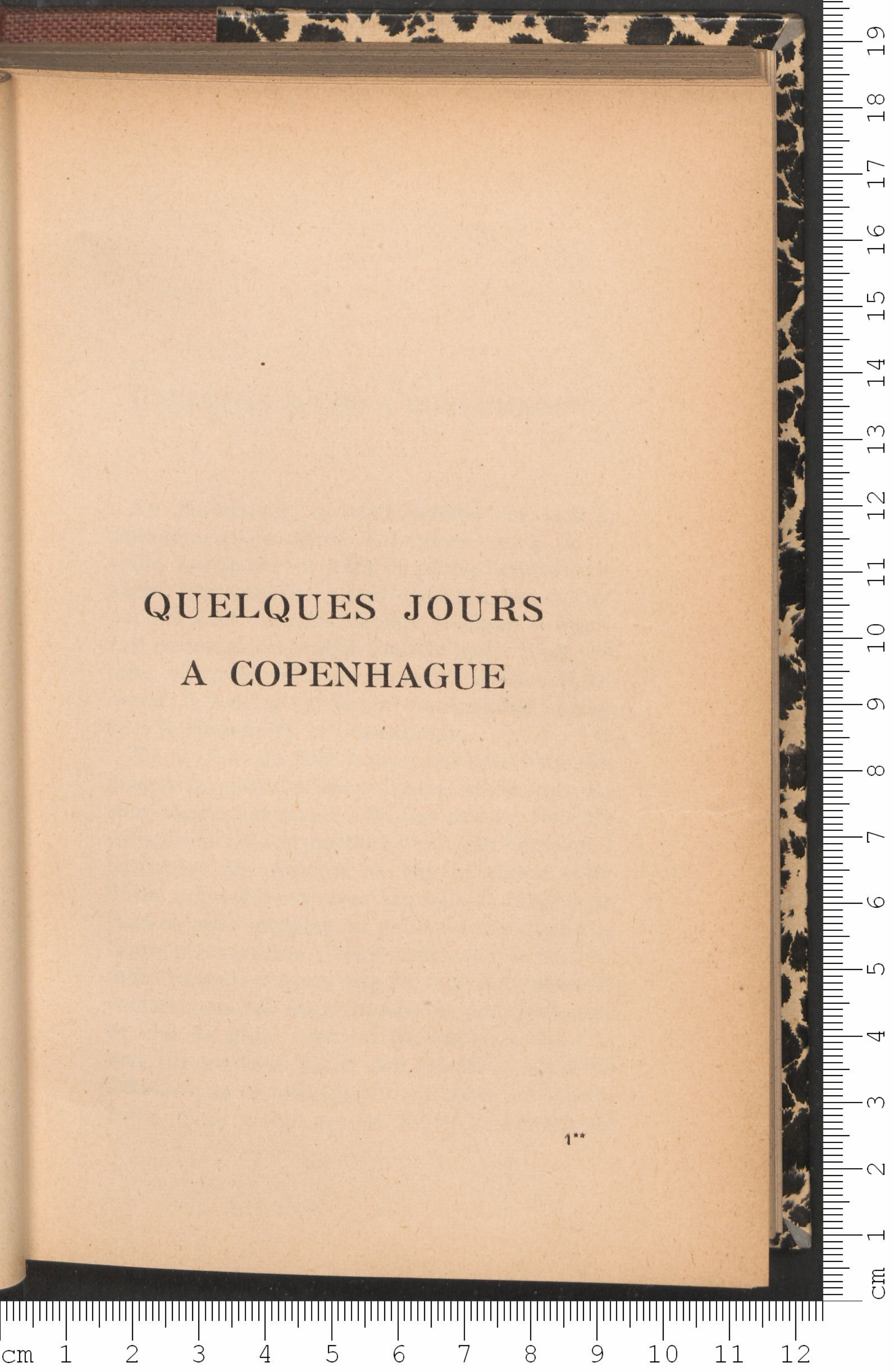
Après les fauves, la galerie des singes. Là, ne vous abîmez pas trop dans des méditations sur notre degré de parenté problématique avec ces jolis sapajous, car d'ingénieux pickpockets en profiteraient pour vous dépouiller promptement. Ce n'est pas un coupe-gorge, mais un coupe-bourse des plus fréquentés par les professionnels de l'escamotage.

Plus loin en rencontre un campement de Sioux. Ce ne sont pas des sauvages des Batignolles ou de Hambourg. Ce sont bien des descendants des héros de Fenimore Cooper, mais, ô effet dégradant de notre civilisation qui s'impose partout, ces fils de la Prairie vendent des cartes postales aux visages pâles !

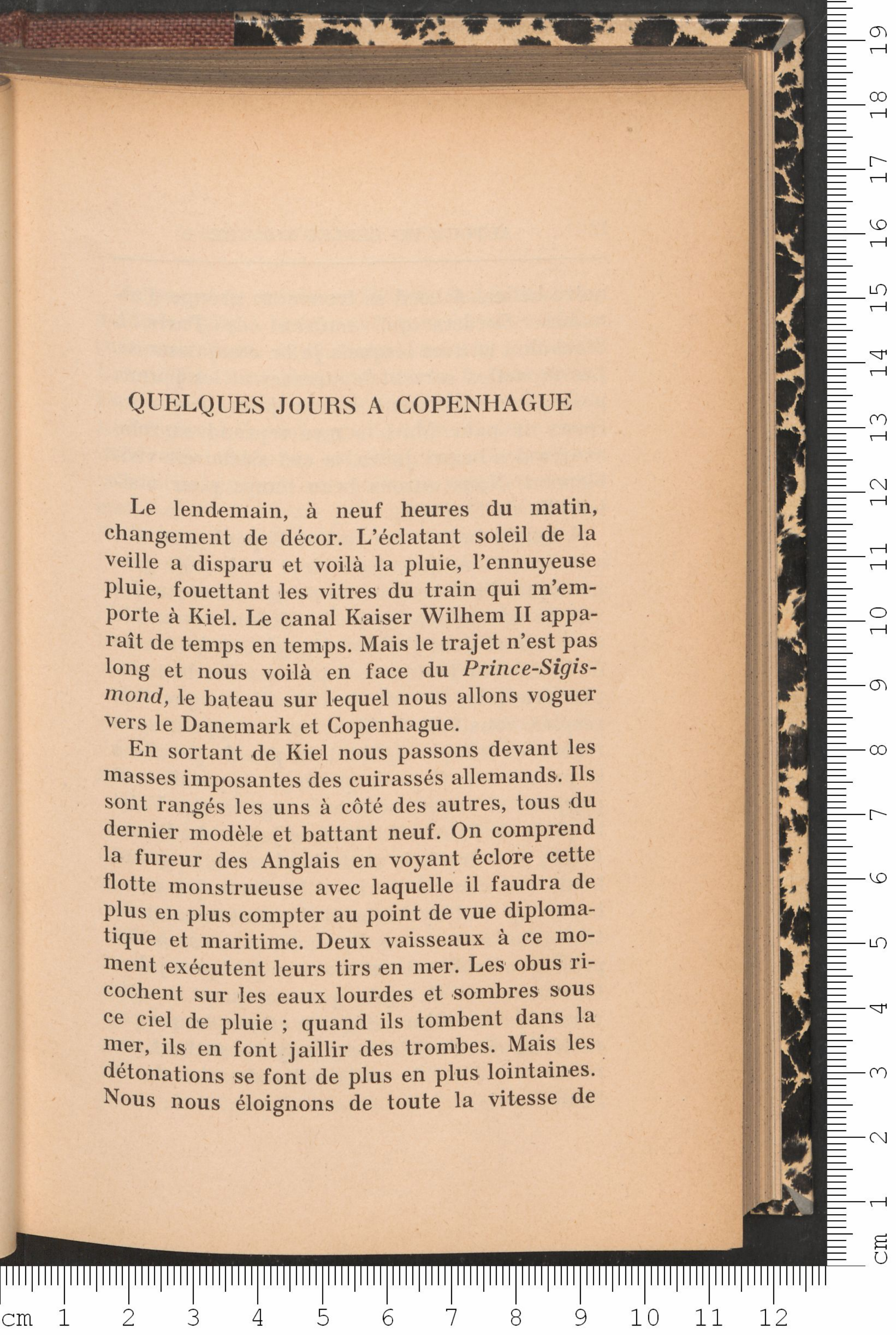
Tout à côté se tiennent les cousines de Rarahu et de Famoutahi. Mais elles me semblent bien peu passionnelles, ces amoureuses de Loti ! Elles vous dévisagent avec de grands yeux sauvages et tristes où ne paraît que le regret des plages lointaines de leur île embaumée.

Le soir, dîner au Kronprinz-Hôtel. C'est la cuisine de Paris dans toute sa finesse et sa délicatesse ou dans tout son manque de couleur locale. Puis, dans la Yung franstrasse, voici un régiment d'infanterie qui passe, de cet éternel pas de parade qui donne à l'armée allemande, avec un air un peu guindé, une belle apparence de santé morale et de discipline.

Je voudrais aller au théâtre. Mais non, décidément j'ai vu trop de choses aujourd'hui. A onze heures je suis rentré dans ma chambre, où je dors bientôt du sommeil de quelqu'un qui a deux nuits à rattraper.



QUELQUES JOURS A COPENHAGUE



QUELQUES JOURS A COPENHAGUE

Le lendemain, à neuf heures du matin, changement de décor. L'éclatant soleil de la veille a disparu et voilà la pluie, l'ennuyeuse pluie, fouettant les vitres du train qui m'emporte à Kiel. Le canal Kaiser Wilhem II apparaît de temps en temps. Mais le trajet n'est pas long et nous voilà en face du *Prince-Sigismond,* le bateau sur lequel nous allons voguer vers le Danemark et Copenhague.

En sortant de Kiel nous passons devant les masses imposantes des cuirassés allemands. Ils sont rangés les uns à côté des autres, tous du dernier modèle et battant neuf. On comprend la fureur des Anglais en voyant éclore cette flotte monstrueuse avec laquelle il faudra de plus en plus compter au point de vue diplomatique et maritime. Deux vaisseaux à ce moment exécutent leurs tirs en mer. Les obus ricochent sur les eaux lourdes et sombres sous ce ciel de pluie ; quand ils tombent dans la mer, ils en font jaillir des trombes. Mais les détonations se font de plus en plus lointaines. Nous nous éloignons de toute la vitesse de

notre hélice. A bord se trouve un groupe d'aimables Suédois qui rentrent de Paris à Stockolm, et avec lesquels je lie connaissance. Les mouettes suivent le steamer et les jeunes passagères s'amusent à leur jeter des morceaux de pain. Mais la mer reprend sa robe azurée des beaux jours, le ciel s'éclaircit visiblement. Nous aurons beau temps pour visiter l'île de Seeland.

A quatre heures me voilà à Copenhague. On a la sensation, quand on vient de la côte germanique, d'entrer dans un monde nouveau. La vue de ces soldats dont l'uniforme ressemble au nôtre et dont l'allure dégagée, si différente de la raideur teutonne, rappelle celle du troupier français; cet air de libéralisme que l'on respire, vous font du bien; on se rappelle sans regret les troupes défilant au pas de parade à la prussienne. Copenhague nous apparaît tout pimpant et coquet sous sa rouge livrée. Voici la place de l'Hôtel-de-Ville, le joyau du Danemark, et à droite le vaste boulevard, le grand boulevard central de la ville. Dans les rues, beaucoup de bicyclettes et d'auto-taxis, ou de taxi-autos comme on dit en France, car à Copenhague ils disent auto-taxau. Quelques jolies femmes çà et là, mais qui manquent en général de cette allure élégante et souple qui caractérise nos Parisiennes; les yeux surtout paraissent refléter la mélancolie du ciel de la Scandinavie.

Je passai la soirée au Tivoli, établissement modern-style, à la fois café-concert et restaurant avec jeux, attractions variées; bref un Luna-Park tout simplement, ou à peu près. Dans les jardins beaucoup d'Allemands. Ils sont légion à Copenhague. Les Danois leur gardent une rancune inextinguible, et malgré cela entretiennent les meilleurs rapports avec eux, car ce sont leurs principaux clients. Tout le monde parle allemand, même les enfants de l'école primaire qui l'apprennent en même temps que leur propre langue. D'ailleurs ici l'instruction est beaucoup plus répandue dans la classe populaire que chez nous. Toutes les servantes connaissent Ibsen et Bjœrnsorn.

Le lendemain, je recevais la visite d'un compatriote, professeur de français attaché à l'un des lycées de la ville, qui m'offrait de me faire visiter la capitale.

Un vrai temps, d'ailleurs, pour parcourir les musées. Mon beau ciel de la veille s'était voilé depuis cinq heures du matin et une pluie fumeuse promenait ses traînées sombres sur les maisons rouges qui m'entouraient.

Nous voilà au Kums Museum, ou Musée des Beaux-Arts. Dans le vestibule, Adam et Eve pleurant leur premier péché. Nous montons au premier étage; quelques tableaux de maîtres modernes : Bjoerck Vahlberg, De Rozen, les connaissez-vous? Moi je déclare les avoir jusqu'alors ignorés totalement. Quelques belles

toiles cependant: Vénus et l'Amour, un paysage finlandais, le jugement de Pâris (infiniment moins drôle que l'opérette de MM. De Flers et Caillavet). Mais voici, dans la salle n° 6, les meilleures des toiles conservées ici. Saluez très bas, profanes qui les contemplez! C'est Rembrandt lui-même avec son Christ à Emmaüs.

Après la peinture, les statues; mais elles n'offrent pas à mes yeux autant d'intérêt. A la sortie, deux Allemandes, qui prétendent venir de Breslau, veulent m'entraîner vers leur établissement où l'on vend des cartes postales. Je me laisse séduire et j'en profite pour envoyer quelques souvenirs à mes amis, avec le sentiment que beaucoup enrichiront les collections des facteurs ou des directrices de poste.

M. D... me propose ensuite d'aller visiter le Musée National, où l'on peut voir les collections archéologiques du Danemark. J'ai toujours eu un faible pour tout ce qui concerne l'antiquité; j'ai été collectionneur de fossiles dans ma prime jeunesse et grand amateur de pierres taillées. Ici, l'âge de pierre nous offre quelques-uns des vestiges qu'il a bien voulu nous léguer. Nous en sortîmes à midi.

Le temps de dîner au restaurant, et à une heure nous étions dans le bateau qui conduit à Klamperborg et à la villa de l'Ermitage, résidence d'été du roi de Danemark. Il paraît, me disait le capitaine du bateau, que le pano-

rama qu'on aperçoit en quittant le Havnen, port central de Copenhague, est superbe; je n'aurais guère pu m'en apercevoir. En fait de villas magnifiques et de bois majestueux que l'on m'avait annoncés, la pluie, les longues traînées de cette inexorable pluie qui ne cessait pas depuis le matin, ruisselant sur le pont du navire, sur les surois des matelots, les caoutchoucs des voyageurs, et donnant aux flots du Sund cet aspect livide et maussade que Loti nous dépeint dans *Pêcheur d'Islande*.

Une demi-heure plus tard, nous étions sur le débarcadère de Klamperborg. Les Danois appellent cette plage leur Trouville, comme ils appellent la forêt du Dyrehave, qui l'entoure, le Bois de Boulogne. La ressemblance est tout au moins bien lointaine. Sur la plage, quelques rares baigneurs bravant la pluie et la mer qui moutonne. La forêt de Skoven. Ah! les belles rangées de chênes géants! Quel dommage de ne pas les visiter par un temps plus ensoleillé! C'est la chasse favorite du roi Christian. Il y invita Fallières à tirer des rennes et des biches. Quel fringant chasseur que notre président! En tout cas, les habitants de Copenhague ont conservé de lui le meilleur souvenir. Quelques caricatures, cependant, le représentent braillant la *Marseillaise* avec son huit-reflets sur l'oreille. Mais rassurez-vous, elles viennent de France...

Plus loin, voici une clairière et de grandes

pelouses où l'on joue au golf. C'est la villa de l'Ermitage, pavillon de chasse bâti en 1736 par Christian IV. Le style en est bien bourgeois. Dame, comme dit le professeur qui m'accompagne, tout le monde ne peut jouer les Louis XIV et bâtir des Marly-le-Roy. Malgré nos parapluies et nos water-proofs, nous sommes trempés jusqu'aux os et c'est avec délices que nous rejoignons le tramway qui va nous reconduire en ville. Mais, pas farouches, les cerfs et les biches de Sa Majesté! A la sortie de la forêt, nous en avons rencontré un troupeau d'une centaine et, malgré les pommes de pin que nous leur avons jetées, il n'y a pas eu moyen de leur faire prendre le moindre temps de galop.

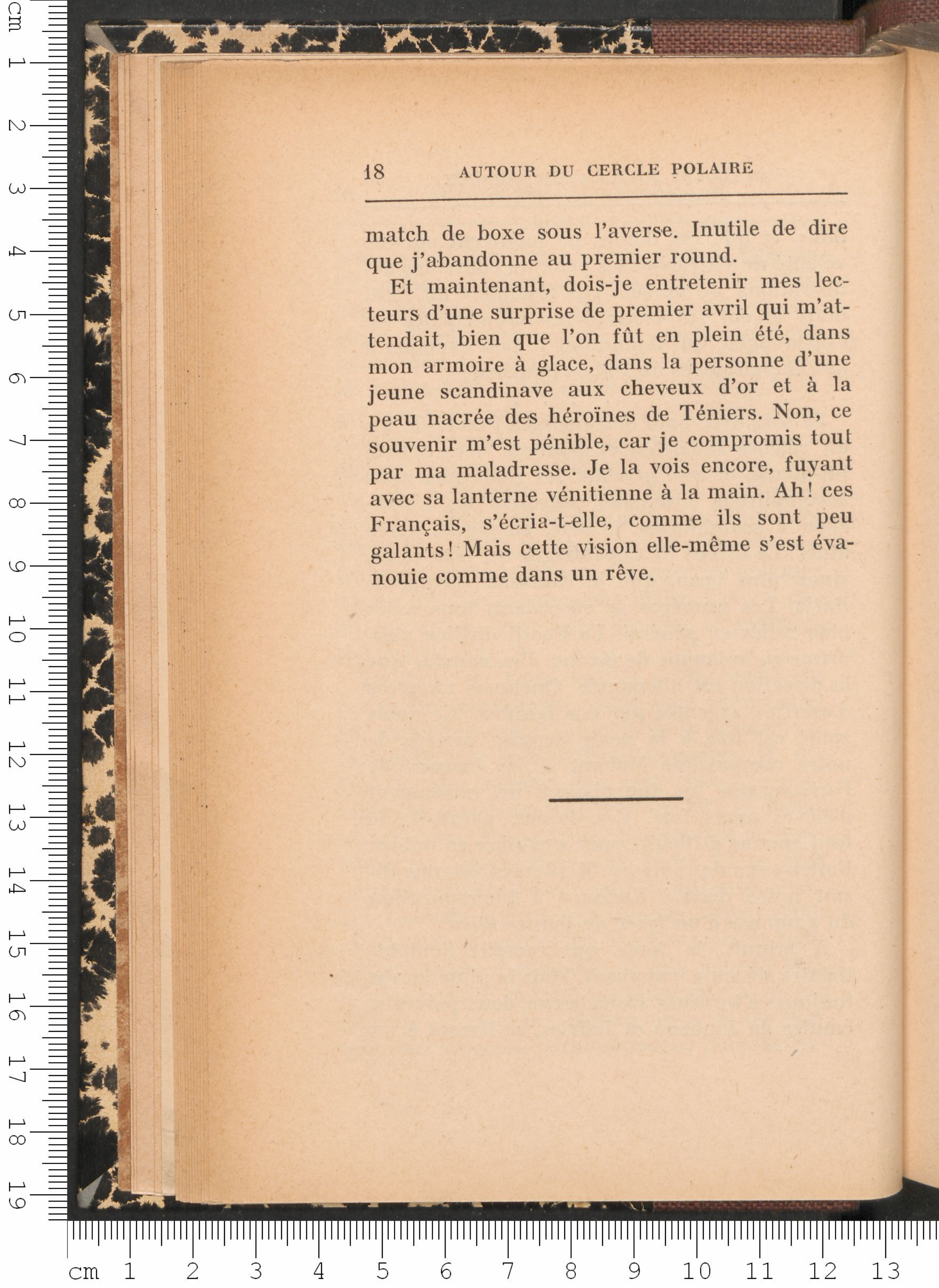
La ligne du tram suit le rivage ouest du Sund. De magnifiques villas, une promenade qui rappelle vaguement celle de la Corniche à Marseille avec la mer bleue en moins. M. Alfred D... me montre une dame d'âge respectable qui monte en wagon. C'est Mme la doctoresse Alvida Hof, une des femmes les plus célèbres de Copenhague, qui vient d'être élue l'année dernière membre du conseil municipal. Les femmes y sont nombreuses aujourd'hui, ajoute-t-il. Et comme, en bon Français du boulevard, je me demandais ce que pouvait être une assemblée politique contenant au moins cinq ou six femmes, il s'empresse de me dire que tout se passe admirablement dans le Ra-

dhus, et que ces dames ne montrent aucune velléité de s'arracher les yeux au cours des délibérations. Je ne suis pas féministe du tout, mais vivent les conseillères municipales de Copenhague, qui donneront le bon exemple à nos énergumènes du Palais-Bourbon !

. . . .

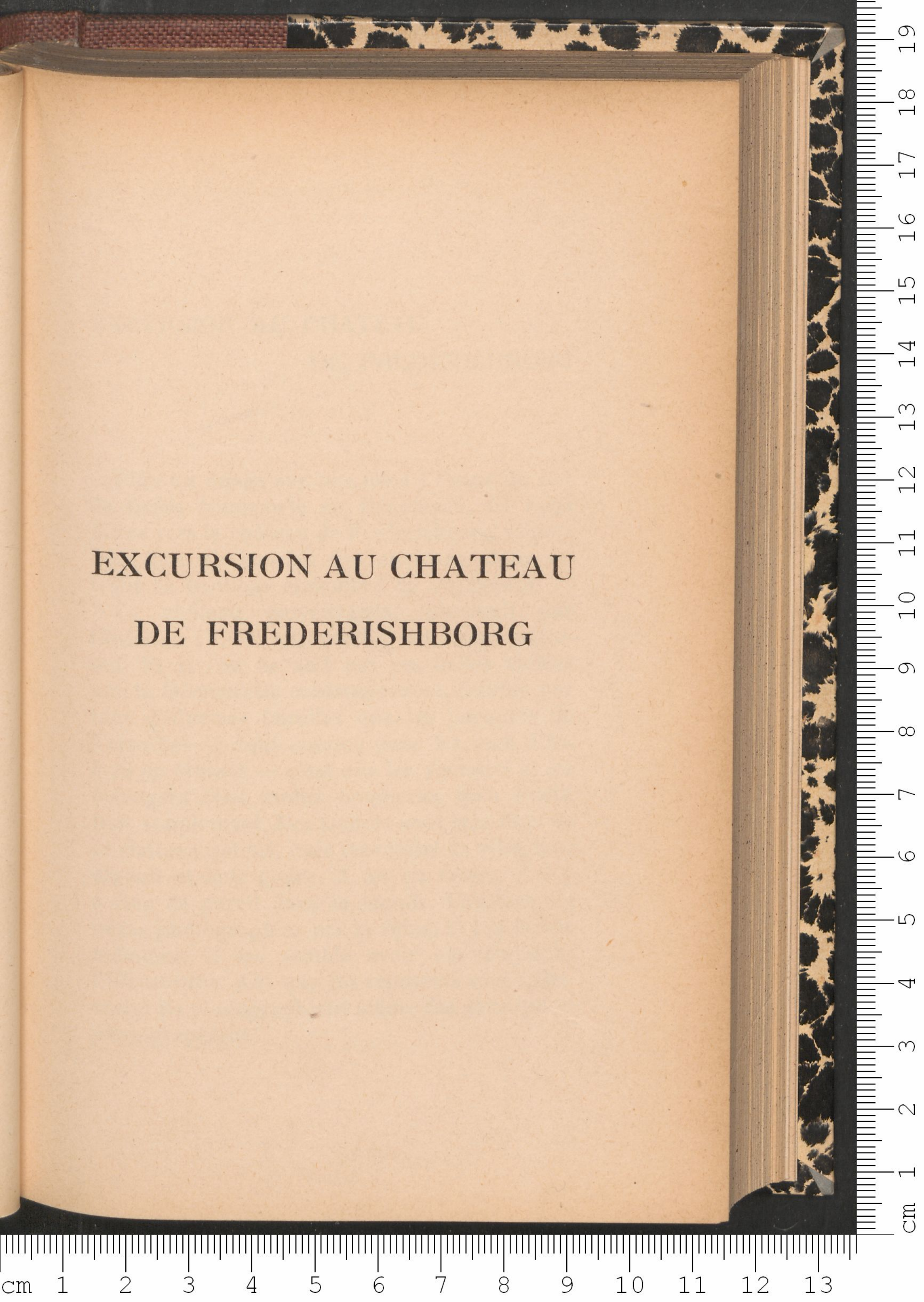
Je sors avec mon ami Georges Planté, le fils du célèbre musicien et pianiste, très artiste lui-même, et qui, pendant les raids que nous accomplirons ensemble, charmera les « Fröcken » scandinaves, le soir, au piano, après dîner. Le Circus de Copenhague est plus vaste, sinon plus beau, que le Nouveau Cirque de Paris. Les numéros se succèdent, tous assez bien reliés en général. Le Footit du lieu s'exprime en la langue de Gœthe. J'en conclus que la direction est allemande. Quelques numéros d'escrime exécutés par des femmes. Ce noble sport est très à la mode depuis l'arrivée de notre compatriote Mahant et les femmes de l'aristocratie lui fournissent un contingent d'élèves assez fort. Ces dames, paraît-il, ne font aucune difficulté pour s'exhiber en public. Faites-vous des cuisses, Mesdames, comme disait notre député Hubbard à l'inauguration du gymnase d'un lycée de jeunes filles.

A minuit, la foule qui remplit l'amphithéâtre s'écoule lentement. Mais la pluie tombe toujours à torrents. Dans la rue, deux poivrots, émules de Jonhson et Jeffries, se livrent à un

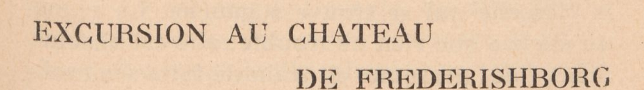


match de boxe sous l'averse. Inutile de dire que j'abandonne au premier round.

Et maintenant, dois-je entretenir mes lecteurs d'une surprise de premier avril qui m'attendait, bien que l'on fût en plein été, dans mon armoire à glace, dans la personne d'une jeune scandinave aux cheveux d'or et à la peau nacrée des héroïnes de Téniers. Non, ce souvenir m'est pénible, car je compromis tout par ma maladresse. Je la vois encore, fuyant avec sa lanterne vénitienne à la main. Ah! ces Français, s'écria-t-elle, comme ils sont peu galants! Mais cette vision elle-même s'est évanouie comme dans un rêve.



EXCURSION AU CHATEAU DE FREDERISHBORG



EXCURSION AU CHATEAU DE FREDERISHBORG

Plus un nuage sur nos têtes : l'azur du ciel de Grèce transporté en Danemark. Et nous filons vers le château de Frederishborg, le plus beau but d'excursion des environs, dans un train de banlieue encombré de voyageurs.

Ce château moyenâgeux, construit par Christian IV, est aujourd'hui un musée national. Et si l'on ne voit pas ses dalles violées par la Démocratie contemporaine, foulées par tant d'illustres familles que les parquets de Versailles — tout comme dans les vers d'Alfred de Musset — c'est que les visiteurs et les étrangers sont moins nombreux qu'à Paris, tout simplement. Les Danois sont très fiers de ce château qui est, avec leur hôtel de ville, leur orgueil et leur gloire. A les en croire, il n'y a rien de pareil dans le monde. Fallières s'y laissa photographier par la reine, si j'ai bonne mémoire; il me semble avoir vu cela dans l'*Illustration*. Ah! que ces reporters sont indiscrets! Ils photographient même des gens qui se photographient!

Il nous fallut attendre le guide une demi-heure. Pour tromper l'attente, j'entrai dans la chapelle qui se trouve à gauche. Là règne un silence que rien ne trouble; elle est absolument vide; personne en train de faire ses oraisons. Cette religion luthérienne a quelque chose de froid, de rigide, d'une austérité glacée qui contraste avec les ferveurs religieuses de l'Espagne ou de l'Italie. D'ailleurs, elle a bien peu d'influence aujourd'hui en Danemark. Le peuple s'en détache de plus en plus; la société éclairée, les classes « supérieures » vont de plus en plus vers la libre-pensée ou le catholicisme. Les adeptes de la religion Romaine, bien que très fervents, sont cependant encore une infime minorité. Le socialisme bénéficie de cet état de choses; nulle part il n'est aussi fort que dans cette partie de l'Europe bien qu'il reste encore très pacifique. Les grévistes et les chômeurs de l'Ile de Seeland pourraient donner des leçons de bonne tenue aux nôtres. Là, point de coups de revolver, de bras cassés ou de sévices graves sur la personne des « renards ». Nous rencontrons des membres de la jeunesse socialiste en train de visiter les musées. D'autres syndicalistes vont excursionner dans les environs de Copenhague. C'est très idyllique. Il serait très difficile d'introduire ces mœurs-là en France.

Mais j'oublie que je visite l'église de Frederishborg. L'oratoire du roi, devant lequel je

passe en ce moment, est d'une grande richesse d'ornementation et devrait fixer mon attention. Il est entièrement décoré, dit mon guide, des écussons des chevaliers de l'ordre de l'Eléphant. Pourquoi de l'Eléphant! que vient faire ce pachyderme dans cette galère, ou plutôt sous ce ciel septentrional ? J'aurais plutôt compris un ordre du renne ou de l'ours blanc.

Bientôt nous entrons dans le château lui-même. Au rez-de-chaussée une frise célèbre représente la conquête de l'Angleterre par les Danois. Le cicérone qui fait visiter le musée prétend que ses compatriotes ont été les seuls à pouvoir battre les Anglais sur mer.

— Pardon, monsieur, s'écrie un de mes compagnons en qui souffle l'âme de Déroulède, vous oubliez Duquesne et Tourville.

Le guide, alors, ouvre des yeux énormes. Qu'est-ce que ces gens-là? En a-t-il jamais entendu parler! Nous admirons son chauvinisme scandinave.

Au premier étage, des salles magnifiques, des décorations superbes, des galeries vitrées splendides, des meubles non moins magnifiques. Voici un tableau qui représente la famille royale, puis un cavalier Danois entouré par quatre ou cinq hussards rouges et qui frappe d'estoc et de taille sur ses adversaires, plus loin la bataille de Frédéricia où les soldats du roi de Prusse éprouvèrent des pertes terribles. Beaucoup de souvenirs de leur dernière

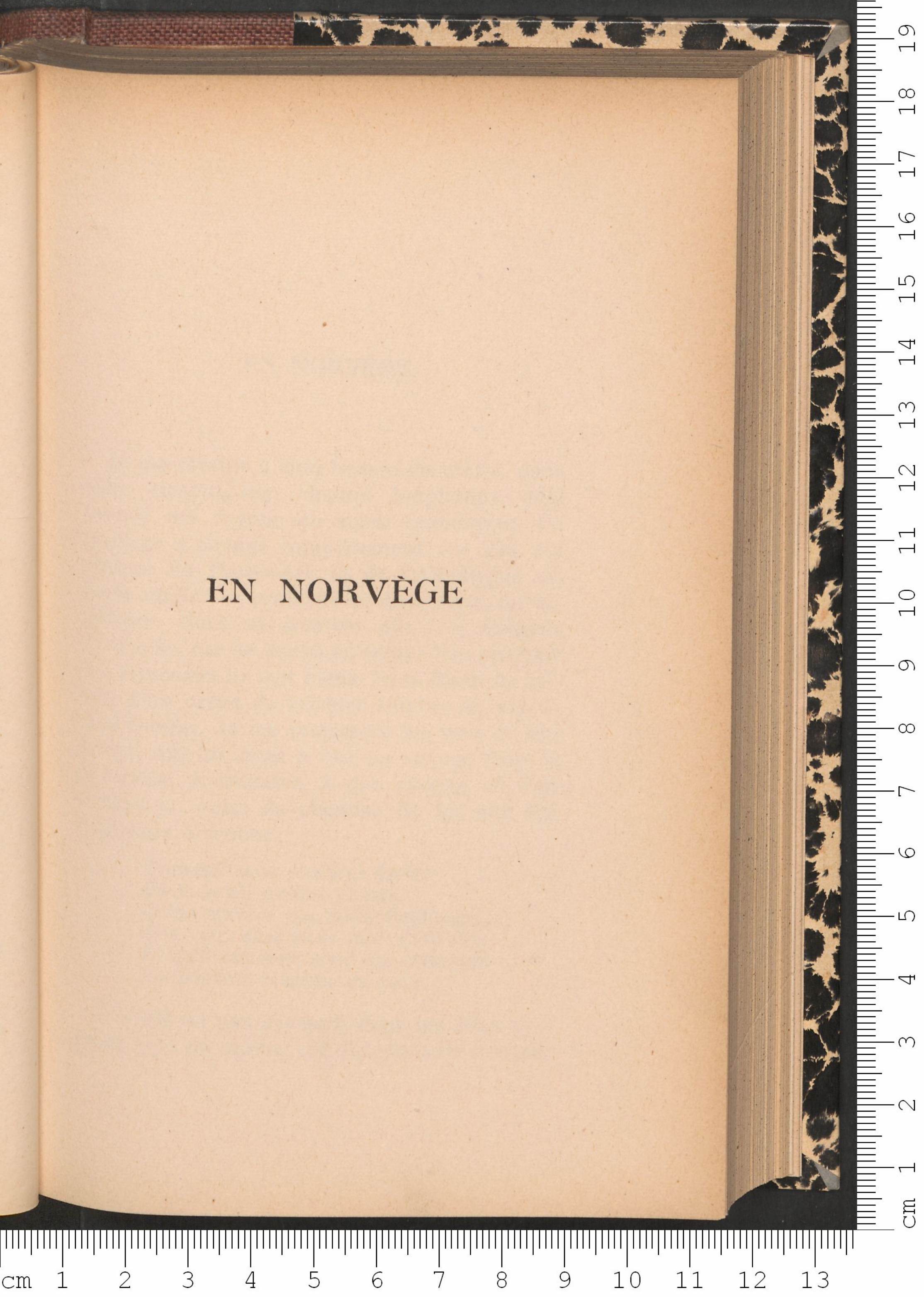
guerre (malheureusement de leur « guerre de 70 » à eux aussi) où ils furent écrasés par le nombre; mais ils n'en déployèrent pas moins un courage bien supérieur à celui de leurs adversaires. Et si nous étions intervenus à ce moment-là, me dit M. Alfred D..., qui sait si la face de l'Europe n'eût pas été changée ? En tout cas il est propable que ni Sadowa ni Sedan ne seraient arrivés.

Mais l'heure s'avance, tout comme le destin, inexorable. Il est déjà une heure de l'après-midi. Nous sortons. Un déjeuner plantureux nous attend dans une « restauration » du parc. Vu de loin, le château de Frederishborg reprend son air de mystère moyenâgeux, avec ses tours rondes et la pièce d'eau qui l'entoure. Il n'y manque plus que les belles châtelaines des temps jadis et les masques et bergamasques des vers de Verlaine.

La station de Frederishborg est remplie d'une foule de paysans des environs qui semblent beaucoup plus absorbés par la lecture du *Politiken* et les caricatures du *Styx* que par les merveilles d'architecture gothique qu'ils ont sous les yeux. C'est le banal train de banlieue dans toute son horreur, le train continuellement encombré, où l'on est à tout instant bousculé par des gens qui montent et descendent à toutes les stations.

Devant partir le même soir à neuf heures, je n'avais guère de projet possible pour le

reste de l'après-midi. Je m'en fus rêver sur les quais du port. Tout d'un coup, sur le Hoanen, je me trouvai devant tout un groupe d'écoliers qui marchaient quatre par quatre avec la gravité de militaires; les bataillons scolaires de là-bas qui s'entraînent en vue du prochain conflit européen. Y avait-il dans leur tête rousse une pensée pour les tableaux que je venais de voir, et pour la bataille de Frédéricia? Je ne sais; mais ils marchaient avec toute la fierté des vainqueurs d'Austerlitz, flanqués de deux messieurs en vilaine redingote noire...



EN NORVÈGE

EN NORVEGE

Je me réveille à cinq heures du matin, dans mon sleeping-car, depuis longtemps déjà inondé des rayons du soleil scandinave. Le paysage a changé complètement. Au lieu des plaines du Danemark et de l'Allemagne du Nord, au loin se profilent les montagnes norvégiennes. Nous ne sommes pas très éloignés de la côte, car de temps en temps l'on aperçoit des lambeaux de mer bleue. Nous filons au milieu d'un océan de verdure sombre de sapins et d'épicéas. Je me remémore les vers de Regnard, qui lui aussi a fait un voyage dans la péninsule scandinave, à une époque où l'on n'avait en guise de chemins de fer que des traîneaux à rennes.

> Tranquilles et sombres forêts
> Où le soleil ne luit jamais
> Qu'au travers vos mille feuillages,
> Que vous avez pour moi d'attraits
> Et qu'il est doux sous vos ombrages
> De pouvoir respirer en paix.

Il a été un peu excessif, dans ses deux premiers vers du moins, car dire en cette matinée

de juillet que le soleil ne luit jamais au travers du feuillage des sapins de la Norvège, serait un paradoxe un peu violent.

Je descends prendre mon thé au lait au buffet de Frederiskald. Les constructions de pierre ont complètement disparu, nous ne les retrouverons que dans les très grandes villes; toutes les maisons sont en bois; mais elles ont quelque chose de propre, de reluisant, de flambant neuf, toutes ces maisons norvégiennes. Les barmaids me sourient en montrant leurs dents blanches. Les chevelures foncées se font de plus en plus rares dans ces parages. On n'aperçoit plus que des chignons blonds, argentés ou avec des reflets de cuivre. Je me hâte de remonter dans mon compartiment car l'inexorable coup de sifflet vient de retentir. A dix heures nous voilà en haut d'une immense montagne qui surplombe une baie ensoleillée. C'est Christiania. Lentement nous descendons vers la ville; aux alentours sont dispersées d'assez jolies villas devant lesquelles des jouvencelles revêtues de nos maillots de championnats prennent leurs ébats dans l'onde amère. Mais mon train est déjà dans la gare centrale. Sur le quai nous attend le fils d'un officier norvégien, polyglotte des plus distingués, qui nous initiera aux merveilles de son pays.

Nous débarquons au Continental. C'est le banal hôtel cosmopolite dans toute l'acception

du terme. Ce n'est pas ici qu'il fallait venir pour voir la Norvège. Il est situé, d'ailleurs, sur une place toute aussi vulgaire appelée du nom pompeux de boulevard du Storthing; à gauche se trouve le Parlement Norvégien, à droite le National-Théâtre dont les statues de bronze de Bjœrmson et Ibsen semblent garder l'entrée. Et plus loin là-bas sur une légère éminence, le château royal, dans son insignifiance bourgeoise, symbole vivant de la royauté norvégienne, plus solide cependant qu'on ne l'aurait cru tout d'abord. A son arrivée à Christiania l'accueil que reçut Haakon VII avait été plutôt glacial. Beaucoup de ses nouveaux sujets pour affirmer leur républicanisme ardent affectaient de ne pas se découvrir en sa présence. Aujourd'hui les plus radicaux s'inclinent devant la chevelure blonde de la reine Maud, et le portrait du petit prince Olaf se trouve dans toutes les hôtelleries, depuis Christiania jusqu'au Cap Nord. Malgré cela cette monarchie a conservé son air bon enfant et Louis-Philippe. On ne dit pas « Sire », mais « Monsieur le Roi » et la reine n'a que deux dames d'honneur.

Maintenant le beau ciel de la matinée s'est voilé de gros nuages noirs qui commencent à verser leurs pleurs sur la ville. Mais un touriste ne doit pas se laisser arrêter par si peu, et me munissant de mon caoutchouc des grands jours de pluie je me dirige vers le port,

Chemin faisant j'achète des cartes postales. L'une représente le port bloqué par les glaces et entouré de neige. Sans souhaiter une température aussi hyperboréenne, je ne puis m'empêcher de croire que le spectacle doit en être infiniment plus grandiose que celui que j'ai sous les yeux. Beaucoup de bateaux cependant, mais presque tous à voiles. Le grand commerce de bois qui se fait ici me paraît être le seul qui alimente les transports. Le port de la capitale est, d'ailleurs, moins considérable comme trafic que celui de Bergen, beaucoup mieux situé.

Après avoir erré le long des quais je remontai vers la ville. Au bout d'un moment je me trouvai en face du Storthing. Il me fait penser vaguement au Trocadéro avec plus de prétention et moins d'art. Je pensais un moment y entrer, pour voir si les séances ressemblent à celles du Palais-Bourbon. Mais il serait difficile d'y être admis, car tout est fermé et il n'y aurait que le concierge pour me recevoir. Les sessions sont infiniment moins longues dans ce bienheureux pays que chez nous. Quatre mois je crois suffisent aux représentants du peuple pour boucler le budget et réglementer la police du royaume. Et cela n'en est pas plus mal, assurément. De là je montai sur l'éminence opposée où se trouve la demeure de Sa Majesté. Hélas ! même résultat : fermée pour cause d'absence. Le roi est en villégiature en

ce moment. Seuls quelques chiens de Laponie à long manteau de fourrure fauve et aux oreilles de renard, errent dans le Jardin royal ouvert au public.

De là j'entrai dans le Musée historique. Au rez-de-chaussée je vois quelques souvenirs du temps des Vikings, depuis leurs armes jusqu'à leurs ustensiles de ménage. A l'entresol un cabinet numismatique avec, dit le *Bœdecker,* 45.000 monnaies et médailles. Inutile d'ajouter que je n'ai pas vérifié l'exactitude de ce renseignement.

En face du musée historique l'on peut visiter le Kunst muséum. Cette construction en briques est dans le style de la Renaissance italienne. La collection de tableaux que l'on trouve au premier étage est intéressante pour l'étude de l'art norvégien. Les paysages locaux se rencontrent dans les salles suivantes: la cascade de Velomarken, le fjord de Christiania, un cortège nuptial dans le Hardanger. Plus loin le peintre Niebren vous montre un soir dans le Ny Helleonud et, tout auprès, Sinding a retracé les délicates nuances et les féeries de la Nuit Polaire.

Mais il est déjà six heures du soir, je me dirige vers le Continental où mes amis m'attendent pour dîner. La cuisine est la même qu'à Hambourg et à Copenhague, très raffinée, trop raffinée même, mais très peu couleur locale. Le vin, seul, vous fait reconnaître que

l'on n'est pas en France. Il est cordialement détestable. Je le remplace par du thé au lait. Je n'aurai, d'ailleurs, bientôt pas d'autre boisson pendant les quelques semaines que dureront mes excursions dans les fiords.

Le soir, à neuf heures, nous voilà sur le Storthing-gade. Il fait encore très grand jour et nous aurons encore cette lumière-là pendant plus d'une heure; ces journées polaires n'en finissent plus. Nous en profitons pour aller faire une des promenades classiques dans les environs de Christiania, à la presqu'île de Bydgoe que l'on gagne en traversant le fiord de Christiania en bateau. Maintenant, la pluie maussade de la journée a complètement cessé. Le ciel est d'une limpidité hyperborée, avec plus de transparence et de lumière que chez nous.

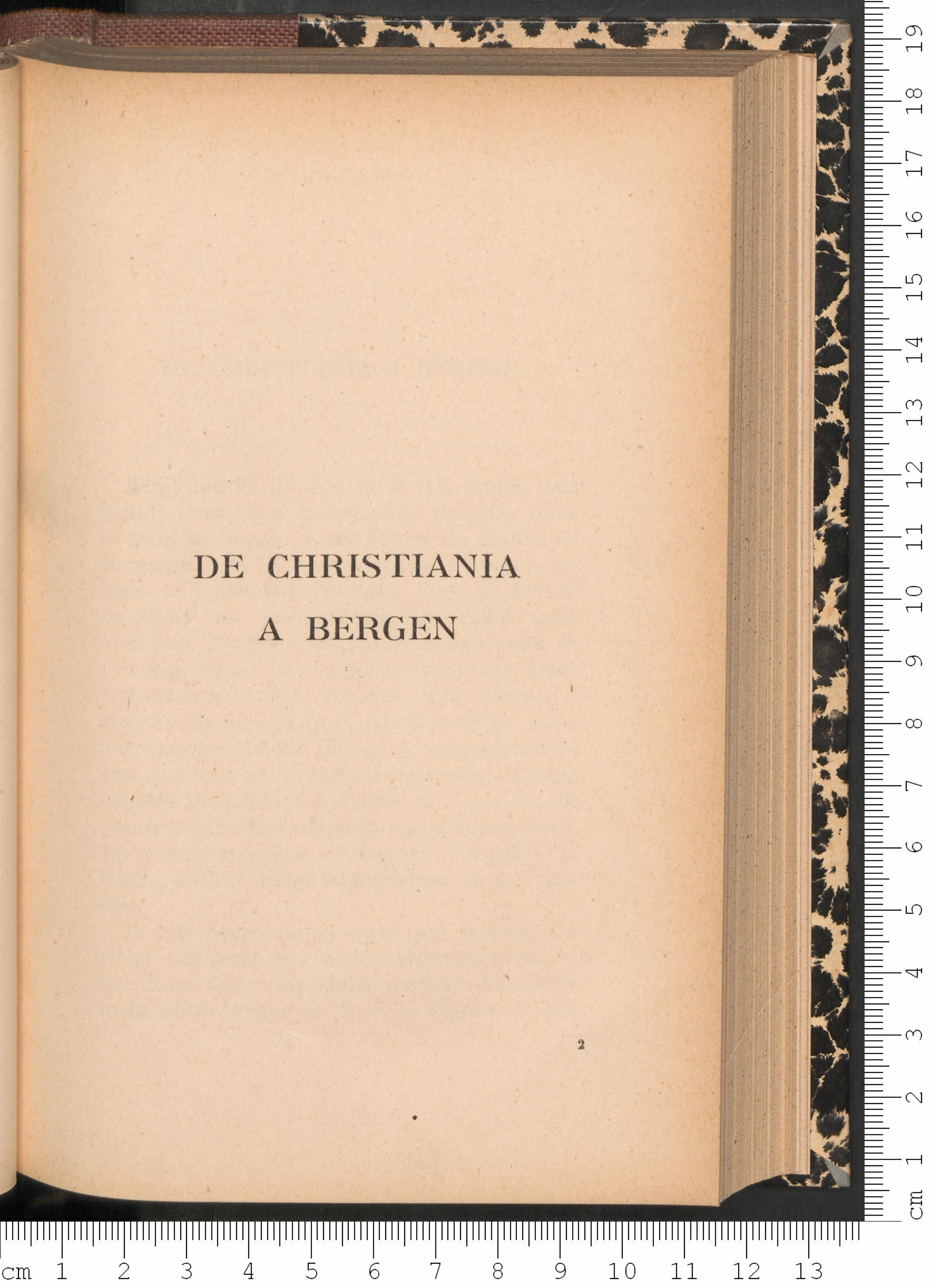
Le petit vapeur sur lequel nous sommes embarqués nous conduit à l'autre extrémité du fiord. Nous débarquons, nous voilà en forêt; et bientôt, à notre gauche, nous voyons se dresser un château dont je ne puis analyser le style; il fut autrefois la propriété du roi Oscar et sert maintenant de résidence d'été à celui que les Norvégiens se sont librement donné pour maître après leur divorce avec leurs cousins de Suède. Nous longeons la mer à travers les pins et les épicéas. Au bout d'une demi-heure nous voilà auprès d'un pavillon où l'on fait de la musique: le pavillon d'Arme-

nonville avec plus de rusticité et moins d'automobiles autour. Les violons grincent un air de la *Veuve joyeuse*. Comment, même dans les fiords de la Scandinavie! Il n'y a plus de distances, décidément.

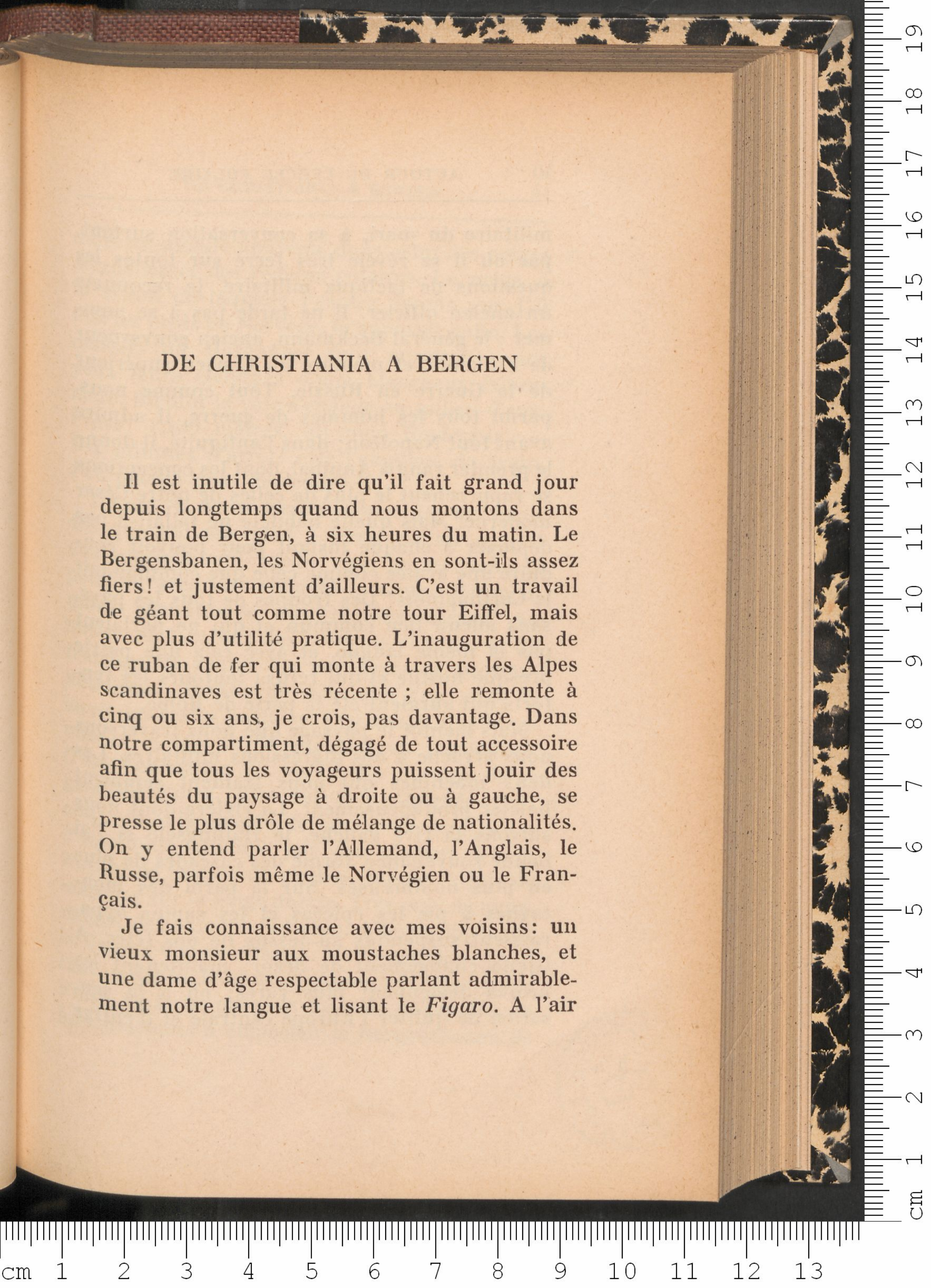
Nous sommes servis par des fröcken éblouissantes de fraîcheur. Les Norvégiennes sont décidément de vraies beautés quand elles s'y mettent, avec moins de charme que les Françaises, mais plus de ligne et de stature. Bientôt l'orchestre lui-même se tait, la nuit arrive, une limpidité de cristal emplit le ciel et le fiord qui s'étend à nos pieds. Nous nous levons. Plus d'automobiles ni de voitures. Obligés de rentrer à pied. La route est longue mais nous n'osons nous en plaindre. Nous longeons des prairies dont le foin coupé nous envoie ses senteurs embaumées. Ici, au lieu de le réunir en meules comme en France, on le laisse sécher sur des haies artificielles. Dans tous les fossés et les rigoles l'eau coule abondamment comme dans nos Pyrénées françaises.

Cependant, nous approchons visiblement de la ville; à droite et à gauche de la route apparaissent des villas avec des jardins élégants. Beaucoup d'épicéas et quelques fleurs, si rares dans ces contrées. Puis, nous voici à l'endroit où nous avons quitté le bateau. Il est minuit. Nous le prenons pour la traversée du port. Il glisse sans bruit sur la surface des eaux. La mer est d'un calme plat, d'un silence infini.

Tout au plus aperçoit-on de loin en loin quelques bateaux à voiles qui ressemblent à des mouettes géantes en marche vers la ville. La lumière argentée que la lune verse sur ce tableau digne du Corrège rappelle la pâleur du soleil diaphane dont il y a deux heures nous regardions mourir les rayons...



DE CHRISTIANIA
A BERGEN



DE CHRISTIANIA A BERGEN

Il est inutile de dire qu'il fait grand jour depuis longtemps quand nous montons dans le train de Bergen, à six heures du matin. Le Bergensbanen, les Norvégiens en sont-ils assez fiers! et justement d'ailleurs. C'est un travail de géant tout comme notre tour Eiffel, mais avec plus d'utilité pratique. L'inauguration de ce ruban de fer qui monte à travers les Alpes scandinaves est très récente ; elle remonte à cinq ou six ans, je crois, pas davantage. Dans notre compartiment, dégagé de tout accessoire afin que tous les voyageurs puissent jouir des beautés du paysage à droite ou à gauche, se presse le plus drôle de mélange de nationalités. On y entend parler l'Allemand, l'Anglais, le Russe, parfois même le Norvégien ou le Français.

Je fais connaissance avec mes voisins: un vieux monsieur aux moustaches blanches, et une dame d'âge respectable parlant admirablement notre langue et lisant le *Figaro*. A l'air

militaire du mari, à sa conversation surtout, par où il se révèle très ferré sur toutes les questions de tactique militaire, je reconnais un ancien officier. Il ne tarde pas à se nommer : le général Beckmann, ancien gouverneur de Finlande, et membre du Conseil supérieur de la Guerre en Russie. Tout comme nous, parmi tous les hommes de guerre, il admire avant tout Napoléon; dans l'antiquité, il donne le premier rang à Annibal, dont les conceptions se rapprochent le plus de celles de notre César moderne. Mais quelle habileté ne fallait-il pas déployer à chaque instant pour pouvoir conduire une armée comme celle que commandait le Carthaginois! Des troupes de tous les pays, sans aucun lien commun et qui ne parlaient pas la même langue, et avec cela une patrie presque hostile et qui refusa toujours les renforts qui auraient été la perte de Rome.

Mais bientôt le paysage que nous traversons nous arrache à nos digressions militaires. Les deux machines qui nous traînent semblent haleter prodigieusement. La rivière dont nous suivons la rive gauche, le Hallingselo si j'ai bonne souvenance, forme des cascades de plus en plus nombreuses. Sur la paroi des montagnes à pic les épicéas et les sapins apparaissent suspendus au-dessus de nos têtes. A Gjeilo changement de décor; maintenant les arbres deviennent plus rares; on a la sensation de quitter l'Europe centrale et d'entrer

dans un monde nouveau, dans celui des neiges éternelles et des régions polaires. La neige, à la vision de laquelle j'aspire depuis que j'ai mis les pieds en Norvège, m'apparaît enfin. Les massifs du Hardanger font miroiter à nos yeux leurs étendues d'une blancheur étincelante. Bientôt la voie s'engage au milieu d'eux. Finse: 1.200 mètres, dit mon *Bœdecker.* — Dix minutes d'arrêt! crie l'employé du train. J'en profite pour descendre.

Un air vif d'une pureté immaculée me saisit dès que j'ai mis pied à terre, cet air spécial aux glaciers, qui paraît vous entrer dans la poitrine avec une vivacité inconnue des poumons accoutumés aux régions basses. Au buffet, où l'on sert des boissons chaudes et du fromage de renne, les voyageurs se pressent nombreux. Inutile de dire que l'on vend là aussi des cartes postales. J'en achète quelques-unes : le lac de Demnevand en particulier. C'est l'excursion la plus belle à faire de la gare de Finse. Elle est trop éloignée pour nous. Je suis obligée de laisser de côté ce lac d'émeraude entouré par des glaciers à pic. Autour de la gare on peut se donner la joie de marcher sur la neige durcie. Très près de nous-même, des skieurs se livrent à leurs ébats sur le flanc d'une montagne. Malheureusement, il faut partir au bout de quelques minutes. Après Finse, le train passe le long de palissades en bois destinées à empêcher le Bergensbanen de

disparaître sous les neiges. Elles paraissent assez peu capables de résister à une avalanche. A la saison de la fonte des glaces je ne m'y fierais qu'à moitié.

Nouvelle station à Myrdal. La ligne de partage des eaux vient d'être franchie et nous commençons à descendre. Près de la station est un pont de bois dominant la rivière qui coule dans le ravin à notre droite. Ce paysage présente une vague ressemblance avec celui de Saint-Sauveur, dans les Pyrénées, avec moins de profondeur. Tout à côté de la gare l'on a une des plus belles vues que l'on puisse contempler en Norvège : la vallée de Flamsdalen dans toute son horreur cahotique et titanesque.

Le train part de nouveau. Et à cinq heures nous voilà à notre première étape: Vosvangen. A la gare, de nombreuses jeunes filles, des fröckens du pays, étalant leurs boucles blondes aux yeux des touristes qui descendent. Notre hôtel est juste en face de la gare, construit complètement en bois comme toutes les maisons de la Scandinavie. Il est un peu en dehors du village, juste en face des eaux bleues du lac de Voss. J'en profite pour aller me livrer à mon plaisir favori — le canotage — avant dîner. J'excursionne un peu dans le village, plus grand qu'on ne l'aurait cru tout d'abord. L'église, qui date du XIII[e] siècle, est assez jolie. Son clocher à la toiture sombre lui donne un

air de deuil et de mystère. Dans le village, d'assez jolies maisons en bois et ça et là quelques hôtels avec des *stoljerre* ou carrioles norvégiennes prêtes à partir. Car les excursions sont nombreuses et les touristes abondent dans ces parages. Il est sept heures du soir lorsque je rentre à mon hôtel.

Le dîner n'est pas encore servi; je fais un tour au salon où se trouvent les quotidiens d'Angleterre et d'Allemagne: le *Berliner Tageblatt,* le *Standart,* le *Daily Mail,* etc... Les journaux français brillent par leur absence. Sur le tableau d'honneur quelques illustres signatures : l'Empereur d'Allemagne, la Princesse Murat, la Comtesse de Ganay et autres étoiles de diverses grandeurs. A la salle à manger on est servi par des *barmaids* en costume national: blouse de soie rouge, manches, jupes de couleurs variées. Autour de moi le même mélange que dans le Bergensbanen, mais l'élément germanique domine visiblement. Les *ia* et les *nein* tendent à éliminer les *yes*. Autrefois l'influence de l'Angleterre était prépondérante en Norvège. Maintenant la balance penche du côté allemand. Les teutons encombrent tout, décidément. Il faut les voir voyager, ces sujets du kaiser Guillaume; l'on sent chez eux la satisfaction de leurs triomphes et ils n'ont pas le triomphe modeste. Serait-ce le cas de se rappeler certain passage de la 628E8 où Mirbeau raille la superbe arrogance des vainqueurs de

1870? La victoire, dit-il, n'engendre jamais d'autre fils que des brutes; rien n'excite les pires instincts comme le triomphe. Possible, mais en tout cas, il faut avouer que cette victoire n'en a pas moins fait la grandeur d'un peuple immense.

Le lendemain, après avoir excursionné sur les flancs des hauteurs qui dominent la petite ville, nous partons en *stoljerre* pour rejoindre le Hardanger-fiord. A mesure que l'on approche du point d'embarquement sur ledit fiord, la route devient plus pittoresque, plus magnifique, avec des montagnes à pic, des ravins profonds et sauvages et des cascades de plus en plus nombreuses suspendent leurs rubans argentés sur le flanc des montagnes. Ces petits chevaux norvégiens — semblables à des poneys de petite taille — se tirent admirablement de toutes les difficultés du chemin. Le vertige leur est inconnu. Les routes sans parapets côtoient des abîmes à faire frémir, mais ils n'ont pas l'air de s'en apercevoir. De loin en loin les guides les arrêtent pour les laisser se désaltérer à des baquets taillés dans le roc. Puis ils repartent, infatigables.

Vers six heures du soir, une échancrure bleue dans la vallée que nous suivons : c'est le Hardanger-Fiord, le plus considérable des fiords de Norvège. Une demi-heure après, nous étions embarqués sur le *Mira*, un des principaux bateaux qui desservent ces parages. Très

confortable d'ailleurs, construit pour de longues traversées — il va même au Spitzberg — avec des salons et des cabines très passables. Je prends à peine le temps de dîner pour contempler à mon aise l'admirable spectacle que j'ai sous les yeux. Le soleil commence à baisser à l'ouest, un de ces soleils polaires qui semblent ne jamais vouloir disparaître pendant l'été. Les glaciers du Hardanger qui entourent le fiord prennent des teintes roses feu et semblent vouloir s'embraser, tandis qu'à nos pieds l'eau devient de plus en plus foncée, d'un bleu-vert assez accentué, d'un bleu nuit en un mot, comme disent les marins. Mais la traversée n'est pas très longue.

Ce soir nous devons coucher à Odda et nous voilà arrivés en face de cette petite ville, tout au fond du canal étroit de mer bleue qui y conduit. Nous débarquons au Grand-Hôtel. Encore un caravansérail cosmopolite. J'y retrouve le général russe dont j'ai fait la connaissance en wagon. Toutes les chambres ont pour unique mobilier un lit et deux chaises. Partout la lumière électrique avec, au mur, des avertissements en diverses langues, appelant l'attention des voyageurs sur les dangers qu'il y aurait à jeter des allumettes enflammées sur le parquet ou à s'endormir la cigarette à la bouche. Le fait est que ce bois résineux qui vous entoure paraît terriblement inflammable. Les incendies doivent être très

fréquents dans ce pays-ci ; d'ailleurs dans toutes les maisons norvégiennes il y a des échelles de corde à côté des fenêtres en cas de sauvetage à opérer.

Du balcon de ma chambre on a une vue admirable sur le fiord et les montagnes qui l'environnent. En bas on entend les rires argentins de jeunes américaines en train de canoter sur la mer... Mais le silence devient bientôt complet et une nuit de deux ou trois heures commence...

Le lendemain je me réveillai de très bonne heure et, après avoir absorbé des œufs frais et une demi-tasse de thé au lait, je roulai en *stoljerre* vers la cascade de Latenfoss, l'excursion la plus belle des environs d'Odda. Sur la petite rivière dont nous suivons le cours, de loin en loin passent des barques chargées de foin, conduites par les bras vigoureux de paysans norvégiens. Dans le fond de la vallée, toujours des prairies fraîches et verdoyantes, arrosées par les eaux que déversent les glaciers éternels tout proches. Mais la vallée se resserre rapidement et finit par ne plus être qu'un simple ravin, tandis que la rivière se change en torrent. Bientôt nous arrivons en face de la cascade de Latenfoss, une des plus belles — sinon la plus haute — de la Norvège. Un restaurant est situé à mi-chemin, l'on peut grimper jusqu'auprès de la cascade à travers les roches qui l'entourent. Des aigles tourbillonnent sur

le haut de la montagne dont l'abord me paraît inaccessible. Un de mes compagnons de route cependant tente de l'atteindre. Bientôt, nous ne l'apercevons plus. L'alpinisme — si l'on peut s'exprimer ainsi — aura-t-il fait un nouveau martyr? Non, car le voilà qui revient un moment après, fort dépité du reste, sans avoir pu franchir l'obstacle.

Nous redescendons vers le restaurant, où l'on déguste du fromage de renne. Pas très fameux ; j'aime les filets de ce quadrupède, mais n'éprouve qu'une médiocre sympathie pour le produit de ses mamelles.

Deux heures après, nous nous rembarquons sur le *Mira* et nous ne devrons plus nous arrêter qu'à Bergen.

Je voulus jouir de nouveau pendant toute cette après-midi, du spectacle de la veille. Il faisait un ciel d'un azur merveilleux et le reflet des eaux du Handanger-Fiord semblait en exagérer encore la pureté. Des deux côtés, les montagnes à pic avec de larges traînées blanches; de loin en loin, les cascades descendant des glaciers et qui déversent leurs eaux dans la mer. De temps à autre nous faisons escale. A chaque village où nous embarquons ou débarquons des voyageurs, de nombreux groupes de jouvencelles nous envoient leurs bonjours les plus chaleureux en agitant leurs mouchoirs. Parmi le nombre, de vraies beautés, très coquettes dans leur costume national que les

citadines ont abandonné, mais que les paysannes ont conservé pour la plupart.

A dix heures du soir, la foule des passagers descend dans les cabines; je ne puis me résoudre à m'enfermer dans une de ces boîtes mal aérées, où l'on n'a pour tout spectacle que celui d'un voisin qui ronfle à poings fermés. Je reste sur le pont que la nuit sans lune commence à envelopper dans ses ténèbres. Bientôt je suis seul dans mon fauteuil, avec les matelots et l'officier de quart qui veillent sur notre sécurité. Peu à peu je perds toute notion des choses, je m'endors profondément. La fraîcheur du matin me réveille. Où est-il donc notre beau soleil de la veille? Il est trois heures après minuit et il tombe un brouillard épais et pénétrant. Je devais m'y attendre. Bergen est la ville du monde où il pleut le plus, me dit *Bœdecker* que je consulte et nous en approchons rapidement. En effet, je regarde en face de moi: d'un côté encore les montagnes, de l'autre, la mer sans limites; nous sommes déjà sortis du fiord et nous ne pouvons tarder à arriver. A quatre heures nous franchissons le goulet du port et nous entrons dans le Vaagen. Nous passons auprès d'un yacht trop beau pour appartenir à un simple particulier; deux croiseurs, d'ailleurs, ont jeté l'ancre à ses côtés; je distingue bientôt le nom peint sur sa poupe, c'est le *Hohenzollern*. Le Kaiser fait sa croisière habituelle dans ces contrées et la

municipalité de Bergen le reçoit à grand orchestre. J'aurai dans l'après-midi l'occasion de le voir.

Il est fâcheux que la pluie nous voile la vue du port, car elle est splendide, cette ville en amphithéâtre, dominée par les montagnes de sept à huit cents mètres qui l'entourent. Bergen, d'ailleurs, signifie la « ville des montagnes ». Sur le pont du bateau de rares voyageurs commencent à paraître, mais sans hâte, car le *Mira* doit rester à l'ancre jusqu'à midi et la plupart des passagers continuent à dormir du plus profond sommeil. Je hèle une barque qui passe, et mes compagnons de voyage et moi nous descendons par l'échelle de corde; le port est étroit mais très profond, et sans cela nous serions obligés de faire un détour considérable pour atteindre la Strandgate où se trouve notre hôtel. La mer est assez agitée, elle a perdu son calme et sa robe azurée ; elle a pris la couleur vert-sombre des jours de tempête et notre frêle embarcation exécute des bonds périlleux sur les vagues courtes et dures. Bientôt on nous dépose à côté du Sineby-Hôtel, où les garçons ouvrent de grands yeux étonnés en nous voyant arriver de si grand matin.

Une heure après, nous parcourions la ville, réservant pour l'après-midi notre visite à l'exposition de costumes et des sports — le grand événement de la Scandinavie — dont tous les journaux de Christiania et de Stockolm

parlent en ce moment. Remontant le Torvegade, on aperçoit la Johanneskirke (l'église de Saint-Jean) tout de rouge habillée, qui rappelle un peu les constructions de Copenhague. Mais la plus jolie église de la ville est la Mariakirke, l'ancienne église des Allemands, qui date du XII[e] siècle et qui fut restaurée au XIX[e]. La nef est du style roman, le chœur est ogival, mais la chaire et l'autel, artistement décorés, sont du XVII[e].

Un peu plus loin, à l'entrée du Vaagen, est le Bergen-hus ou citadelle de Bergen. Un bataillon y monte la garde, une batterie d'artillerie braque ses canons sur la mer contre un ennemi éventuel. Cette armée norvégienne vous donne l'impression d'une garde nationale ; le service d'ailleurs n'y est que de quatre mois. Contre quel agresseur aurait-elle à défendre le drapeau à croix de Saint-André bleue ? Contre un retour offensif de la Suède ? Mais leur divorce s'est accompli à l'amiable avec beaucoup plus de calme que dans nos procès du Palais de justice. L'Allemagne fait des risettes et l'Angleterre a déjà trop de tout son empire. C'est la Russie qui paraît être le cauchemar des patriotes de là-bas. On a l'air de craindre beaucoup que M. Stolypine ou ses successeurs ne tentent de s'emparer des ports de l'Ouest. Ce danger me paraît bien lointain.

Je revenais à pied, lorsque tout à coup je

me trouvai auprès de Lille-Lungegeard, le petit bassin central de la ville. Autour s'étendent les quartiers neufs et le Park ou Jardin public, assez fréquenté des gens chics ; dans les allées, pas mal de jolies femmes, avec des yeux d'un azur splendide.

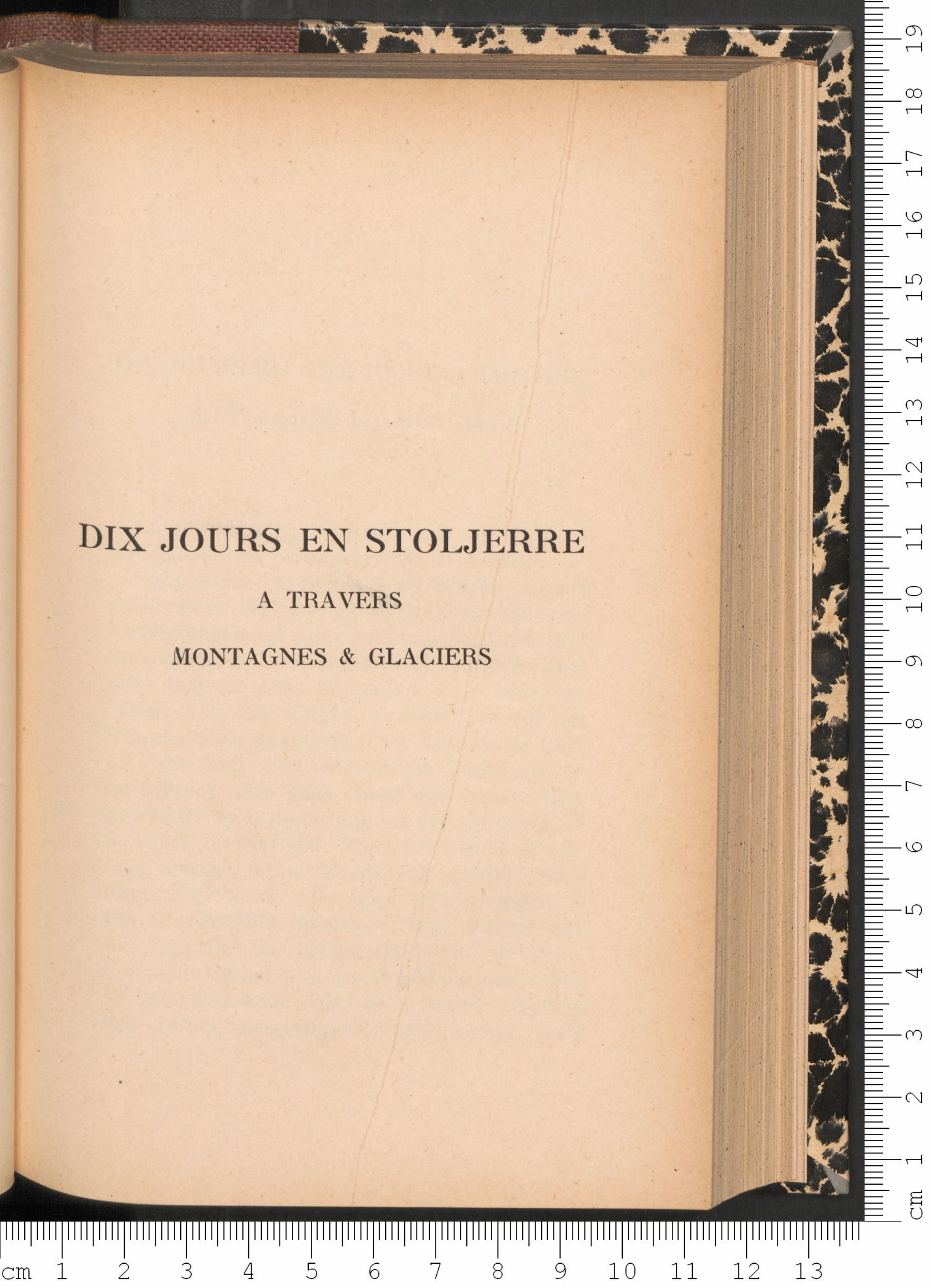
Il n'était que midi. J'avais le temps d'entrer au musée Hanséatique. C'est l'histoire du port que j'ai sous les yeux. On sait que Bergen fut autrefois ville Hanséatique. Ce sont les négociants de la Hanse qui ont fondé ses comptoirs et qui ont fait de Bergen, dès le XV[e] siècle, le plus grand marché de poissons du Nord de l'Europe. Au premier étage du Musée on trouve les comptoirs et les bureaux des négociants allemands. Au deuxième sont les chambres des employés et des domestiques, avec les magasins des marchandises. En sortant j'assiste sur le port au déchargement de plusieurs grands chalutiers de pêche qui reviennent de chercher fortune au large. C'est la morue qui domine parmi tous les poissons que leurs filets déversent.

A trois heures, après déjeuner, je me dirigeai vers Sandviken où se trouvait l'Exposition des sports. La pluie du matin avait cessé mais il faisait un temps gris assez froid — je n'avais pas trop de mon pardessus — une vraie journée d'été du voisinage du cercle polaire. Des nuages semblaient suspendus indécis aux flancs de la montagne qui domine ce côté de

la ville. A l'Exposition, peu de monde, peu d'étrangers surtout. Dame, une exposition à Bergen n'attire pas les visiteurs que réunirait une exhibition sur les bords de la Seine ou de la Tamise. Ce sont surtout des scandinaves que l'on rencontre. Dans le pavillon des Sports, des skis un peu partout, des traîneaux aussi ; et de la gymnastique suédoise exécutée par des jeunes filles qui montrent leurs bras impeccables. Mais le pavillon le plus intéressant est celui du Costume norvégien à travers les âges. Il y a surtout une exposition de tapis magnifiques. Malheureusement tous les renseignements sont rédigés dans la langue du pays et j'avoue que je l'ignore complètement. Tout à coup je me trouve en présence d'un groupe devant lequel le public s'écarte respectueusement et que tout le monde contemple avec attention ; c'est l'empereur Vilhelm II avec ses officiers d'ordonnance. Eux sont superbes dans leur raideur germanique, sanglés dans leur redingote de drap bleu aux nombreux boutons d'or ; l'empereur, lui, est en simple costume de voyage avec une casquette de yachtman. Il a l'air affaissé ce jour-là, l'empereur Guillaume ; il a les joues creuses et le regard vide. Il me fait penser vaguement aux descriptions de notre dernier empereur, qu'on lit dans la *Débâcle,* de Zola. Mais les conditions ne sont pas les mêmes ; le trône de Guillaume ne paraît pas prêt à se dérober sous

lui, ni son empire à trouver un prochain Sedan.

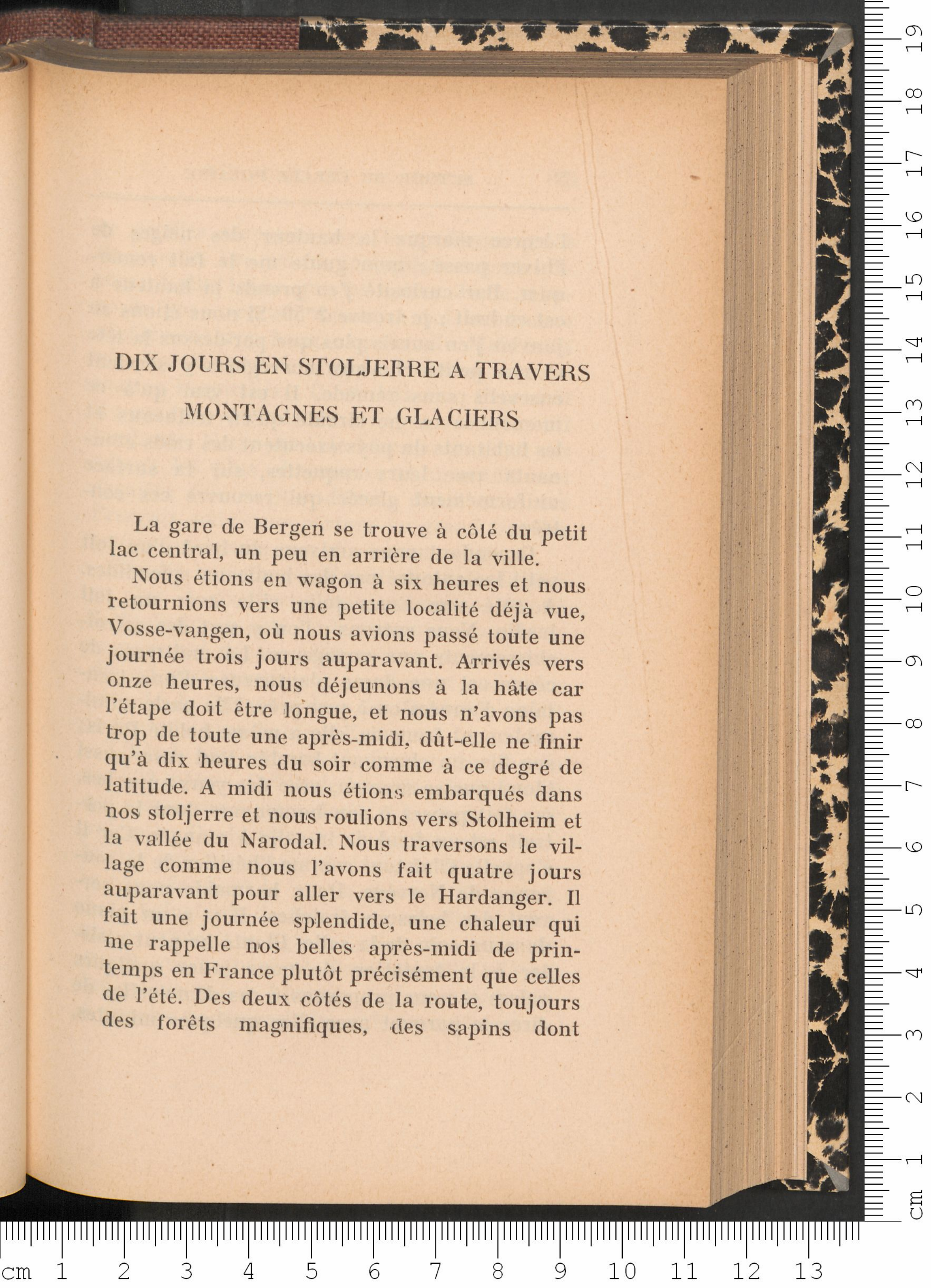
Rentré à l'hôtel, après dîner je me décidai à monter de l'autre côté de la Strandgade, vers la citadelle de Frédéricberg, en face de laquelle est amarré le *Hohenzollern*. J'avais espéré visiter le yacht impérial, mais l'abord en est interdit au public. Je dois me contenter d'en faire le tour en canot. A côté des deux croiseurs qui montent la garde est un énorme paquebot de Hambourg, contenant de nombreux commerçants Allemands qui ont tenu à accompagner leur souverain. Ce soir, grand bal à bord ; de loin je perçois des lambeaux de valses de Strauss et j'aperçois des couples qui tournent avec lenteur. Quand je reviens à terre, il fait encore grand jour, mais c'est une lumière diaphane, impalpable, vague effet de soleil mort, dirait le Loti de *Pêcheurs d'Islande*. Il n'est que dix heures du soir, mais devant partir le lendemain matin à cinq heures, je ne tarde pas à gagner ma chambre.



DIX JOURS EN STOLJERRE

A TRAVERS

MONTAGNES & GLACIERS



DIX JOURS EN STOLJERRE A TRAVERS MONTAGNES ET GLACIERS

La gare de Bergen se trouve à côté du petit lac central, un peu en arrière de la ville.

Nous étions en wagon à six heures et nous retournions vers une petite localité déjà vue, Vosse-vangen, où nous avions passé toute une journée trois jours auparavant. Arrivés vers onze heures, nous déjeunons à la hâte car l'étape doit être longue, et nous n'avons pas trop de toute une après-midi, dût-elle ne finir qu'à dix heures du soir comme à ce degré de latitude. A midi nous étions embarqués dans nos stoljerre et nous roulions vers Stolheim et la vallée du Narodal. Nous traversons le village comme nous l'avons fait quatre jours auparavant pour aller vers le Hardanger. Il fait une journée splendide, une chaleur qui me rappelle nos belles après-midi de printemps en France plutôt précisément que celles de l'été. Des deux côtés de la route, toujours des forêts magnifiques, des sapins dont

l'écorce marque la hauteur des neiges de l'hiver passé ; mon guide me le fait remarquer. Par curiosité j'en prends la hauteur à cet endroit ; je trouve 2m50. Si nous étions en janvier j'en aurais plus que par-dessus la tête et nos petits chevaux norvégiens y seraient ensevelis sans remède. Il est vrai qu'à ce moment-là on ne circule qu'en traîneaux et les habitants du pays exécutent des raids étonnants avec leurs raquettes, sur la surface uniformément glacée qui recouvre ces contrées.

Cependant nous arrivons au bord d'un joli petit lac entouré par des bouleaux splendides. A côté une assez jolie villa avec un joli jardin. Nous entrons ; l'on y sert des rafraîchissements aux voyageurs. La maîtresse de céans est une dame plantureuse d'une trentaine d'années ou à peu près. Elle parle admirablement français, elle a même habité Paris; son fils, un charmant bambin tout rose, aussi blond que sa maman, avec des yeux superbes, me fait penser à son homonyme dont le portrait est au fond de la salle à manger. Car il s'appelle Olaf tout comme l'héritier de la couronne de Norvège. Deux barmaids nous servent des boissons fraîches. Il y a un piano dans un coin de la salle. Planté ne peut résister à la tentation de nous jouer quelques valses et nous proposons à ces demoiselles de cirer le parquet avec elles quelques minutes,

ce qu'elles acceptent avec la meilleure grâce du monde. Les valses norvégiennes sont infiniment plus lentes que les nôtres. Je ne m'accorde pas avec ma danseuse qui me trouve décidément trop fringant pour elle. Mais nous n'avons que peu de temps à rester dans cette maison hospitalière. Il est déjà cinq heures et il nous faut atteindre Gudvangen avant la nuit tombante. Notre aimable hôtesse nous fait ses adieux les plus chaleureux et nous dit une dernière fois sa joie d'avoir causé avec des Français, puis nous partons au grand trot des petites jambes de nos chevaux norvégiens.

Bientôt la route se rétrécit et monte de plus en plus. A six heures nous atteignons l'hôtel de Stalheim, à côté de la fameuse cascade de ce nom qui dépasse 400 mètres de hauteur ; elle est plus grande par conséquent que notre cascade de Gavarnie dans les Pyrénées ; c'est je crois la plus haute d'Europe.

L'hôtel, bâti sur une éminence, domine de ses 500 mètres d'altitude la vallée du Nœrodal qui commence à cet endroit, et la chute qui s'y précipite. De la terrasse on a une vue inoubliable sur le paysage d'alentour. Du côté de la cascade, dont la nappe passe à 25 mètres de la balustrade de fer, le regard plonge dans un précipice vertigineux. Sur les rocs de granit qui la bordent, l'eau rejaillit le long des parois à une hauteur assez considérable. A gauche on aperçoit les rubans en lacets de

la route que nous allons descendre tout à l'heure. Plus loin, dans la vallée d'en face, des blocs de schiste immenses semblent des châteaux-forts gigantesques qui en défendent l'entrée. Le spectacle est féérique et l'on resterait des heures entières à l'admirer.

Mais il nous faut bientôt songer à rejoindre la salle à manger de l'hôtel. Elle a l'air bien déserte, cette immense salle toute en bois, car tous les hôtes de céans sont allés excursionner aux environs. Une demi-heure plus tard nous descendions dans nos stoljerre les lacets de la route que nous apercevions tout à l'heure. Vu d'en bas, au pied de la cascade, notre hôtel paraît une cabane de berger placée sur une hauteur inaccessible. Mais nous mettons nos chevaux au grand trot car il commence à se faire tard. Nous suivons la rive gauche du torrent qui s'écoule de la cascade. Des deux côtés, des parois de schiste et de granit taillés presque à pic, surplombent, resserrent étroitement la vallée, en font un couloir sombre. La végétation semble avoir complètement disparu sur ces pentes dénudées, de loin en loin un bouquet de sapins ou d'épicéas se risque timidement dans ces parages. Les énormes blocs qui nous entourent paraissent presque des redoutes menaçantes placées là pour défendre ce coin de la Norvège. Une guerre de guérillas serait encore plus facile ici qu'en Espagne, et le Napoléon qui tente-

rait de s'emparer de ces lieux inhospitaliers aurait fort à faire pour venir à bout de quelques centaines d'habiles tireurs, retranchés dans les montagnes. Sur notre droite nous passons à côté du Jordalsunt, haut de 1.100 mètres, point culminant de tous ces pics cahotiques et titanesques, énorme masse blanchâtre de pierre du Labrador. Puis la vallée paraît s'élargir un peu et prendre un aspect moins sauvage et moins rébarbatif. La verdure reparaît plus fréquente ; à la place des rocs superposés de tout à l'heure ce sont des pentes de collines recouvertes des nappes sombres de forêts. Le ciel pâlit de plus en plus, les étoiles commencent à s'allumer à l'horizon, il est dix heures du soir et nous ne pouvons être bien loin. Au détour de la vallée, Gadvangen apparaît enfin.

Un quart d'heure après je ramais sur les eaux bleues du Sagne-fiord.

Le lendemain je me réveillai après quelques heures de sommeil passées dans un mauvais lit qui faisait regretter celui de la dernière étape. Personne n'était encore levé dans le village ; il n'était que quatre heures du matin. Le ciel était d'une pureté hyperboréenne, avec plus de profondeur et d'espace que dans nos régions. Dans ce coin perdu du Sogne-fiord, l'eau de la mer semble endormie dans une immobilité absolue, dans un silence infini. Près des rochers qui bordent la route

elle prenait des teintes d'azur très pâle, comme argenté en certains endroits. Je contemplais cet admirable tableau lorsque la voix du fidèle Planté me rappela à la réalité et m'avertit qu'il était temps de plier bagage pour s'embarquer sur le prochain bateau. A six heures nous le prenions au débarcadère. Beaucoup d'Allemands parmi les passagers ; je dois même échanger des aménités avec un des sujets du Kaiser qui, fièrement campé sur la passerelle, prétend nous empêcher de passer avant sa famille.

A bord je fais la connaissance d'une actrice viennoise d'humeur infiniment plus accommodante. Elle voyage avec deux Messieurs d'âge très différent, deux juifs de Cracovie, l'oncle et le neveu, tous deux paraissant prendre la vie du côté le plus folichon. L'oncle me semble avoir l'âge du « vieux marcheur », le neveu pourrait très bien remplir le rôle de l' « élève des jésuites », et son compagnon semble animé d'une jalousie féroce à l'égard de Mlle Lily Braun sa Dulcinée. Après une courte navigation nous débarquons dans un petit port insignifiant dont je ne me rappelle pas le nom. Là nous retrouvons nos croiseurs allemands de la rade de Bergen. Quant au *Hohenzollern* il a disparu. Sa Majesté a dû rentrer à Kiel. La musique militaire des bateaux donne une aubade aux habitants sur le débarcadère. Ah ! ces Allemands, en ont-ils des cajoleries pour

les Scandinaves ! Guillaume leur fait bâtir des églises à ses frais et ses musiques militaires les abreuvent de leurs doux accords. Nous repartons bientôt, tandis que le Kapellmeister continue à battre une mesure raide et mathématique et que ses exécutants wagnérisent avec plus ou moins de brio.

Il est onze heures du matin ; il fait chaud, il fait très chaud. Vaut-il la peine d'aller vers le pôle Nord pour retrouver la température de la France ? Et moi qui me suis encombré de pardessus d'hiver, qui enflent démesurément mes sacs de voyage ! Mais bientôt un coup de sirène et nous voilà en face de Vadeim. Nous débarquons. Toujours le même petit village norvégien tout en bois, le même hôtel propre et rustique avec ses chaises de paille, ses lampes électriques, ses échelles de corde et le portrait de leurs Majestés Maud et Haakon VII accrochés au mur de la salle à manger...

Après avoir absorbé quelques tranches de filets de renne et quelques tasses de thé au lait je prenais à mon habitude une barque et j'allais rêver au fil des courants du fiord. Deux montagnes assez élevées surplombent Vadeim à cet endroit ; dans le fond de la rade un torrent vient se perdre dans l'onde amère. De temps à autre on entend un grincement prolongé au-dessus de nos têtes : ce sont les fils de fer qui transportent aux naturels du pays du foin pour leurs montures et du bois pour

leur hivernage. Les fagots et les meules vertes dévalent des montagnes à peu de frais de transport. J'essaie pendant ce temps de cultiver mes talents de pêcheur, mais j'ai beau mettre les appâts les plus savoureux au bout de ma ligne, rien ne mord ; deux petits poissons gris seuls me dédommagent du dédain des autres. Peu après je prenais à l'hôtel, avec mon ami Manuel de G..., un jeune Péruvien multi-millionnaire qui nous accompagne, un petit cheval avec sa *stoljerre* pour remonter la rive Ouest du cours d'eau qui se jette dans le fiord. La vallée que nous suivons est pleine de fraîcheur, de petites cascades de loin en loin ; puis aussi, tout comme en Ecosse, tous les 500 mètres, des portes qui barrent obstinément la route. Ils n'ont trouvé rien de mieux pour parquer leurs troupeaux qui paissent sur les bords des chemins ; mais cette invention est bien incommode pour les voitures, je ne dis pas pour les automobiles, car le mauvais état des routes en rend l'usage presque impossible.

Le soir, grande agitation dans le village de Vadeim : un des habitants qui a trop arrosé son dîner, veut boxer avec tous ses concitoyens ; on le contient à grand peine. Les mœurs ici sont très douces cependant. Les luttes politiques sont dépourvues de la passion qui leur donne tant d'âpreté en France, surtout dans les campagnes où les questions personnelles jouent un rôle prépondérant. Mais

les Norvégiens deviennent terribles dès qu'ils ont absorbé quatre ou cinq litres de bière. Je dis de bière, car les alcools sont ici presque tous interdits par la loi. Autrefois l'alcoolisme fit dans ce pays de terribles ravages, l'on dut sévir contre la vente des boissons fortes. L'on alla même jusqu'à emprisonner les délinquants et on leur appliqua la méthode homéopathique pour les délivrer de leur vice. Maintenant la tempérance a fait de sérieux progrès. La bière a remplacé le gin. Elle est moins malsaine mais cause une ivresse plus lourde.

Le lendemain, ou l'endemain comme dirait Anatole France, nous partons de nouveau en stoljerre pour rejoindre le Nord fiord. Promenade interminable à travers les mêmes forêts de sapins et d'épicéas, avec arrêt dans quelques villages pour faire reposer nos petits chevaux et nous restaurer un peu. Le soir, nous couchons dans un hôtel en bois construit auprès d'un petit lac. J'y fais la connaissance de toute une famille d'Anglais qui y est venue passer ses vacances pour se livrer à son plaisir favori : la pêche. Le père, le véritable *englichman* de caricature, grand gaillard de six pieds de haut, aux longues côtelettes blanches, en bottes molles, toujours coiffé de son inséparable casquette de voyage, passe des journées entières à taquiner le poisson du lac avec sa grande ligne de cinq ou six mètres ; il est très fier de ses captures que toute la famille

déguste chaque soir à sa table particulière. Au salon de l'hôtel, une miss aux cheveux grisonnants, aux proportions athlétiques, aux allures décidées, m'entretient des revendications politiques de ses compatriotes et couvre les tables de l'hôtel des numéros de son journal : *Vote for women.* Elle peut voir ici ses désirs réalisés, puisque depuis cinq ou six ans déjà, les Norvégiennes, ou du moins une forte partie d'entre elles, jouissent des droits les plus étendus. Dans tous les villages où nous passons, on nous montre des conseillères municipales, en général, d'ailleurs, des dames d'un âge plutôt mûr, ce qui ne peut que donner du poids à leurs délibérations.

Le lendemain nous repartons dès l'aube et nous traversons de nouveau les mêmes tranquilles et sombres forêts. Puis dans l'après-midi la route devient de plus en plus accidentée, la vallée se change en ravin, des blocs de roche pendent aux flancs des montagnes et de temps à autre de grands aigles effrayés par ces visiteurs inaccoutumés s'enlèvent lourdement et décrivent d'immenses cercles au-dessus de nos têtes. Sur les huit heures du soir la route monte toujours ; sur notre gauche roule à cinquante mètres de profondeur un torrent furieux. Bientôt une échancrure bleue à l'horizon, le Nord fjord apparaît enfin. Des maisons en bois d'un village assez considérable : c'est Gloppen, où nous devons

prendre le bateau qui nous déposera le lendemain à Loen. Il y a deux heures à attendre. Après avoir dîné, nous invitons à valser quelques dames présentes au salon. Parmi elles se trouvent deux jeunes filles de Bergen, en villégiature dans ces parages, et qui nous accompagnent jusqu'au bateau où elles nous prient de bien vouloir leur donner une audition de notre chant national. Nous nous exécutons de notre mieux, sous les regards ironiques de quelques-uns de nos compatriotes égarés dans ces pays septentrionaux. Les Norvégiens qui nous écoutent, eux, gardent tout leur sérieux. L'audition de la *Marseillaise* — tout sentiment politique mis de côté — est la suprême faveur que l'on puisse réclamer ou donner à un Français presque partout à l'étranger. Ici, vous entrez dans un hôtel, on vous la joue lorsqu'il y a un orchestre; vous faites danser des fröcken scandinaves, elles vous prient de la leur chanter comme pour leur faire honneur.

Mais bientôt le bateau s'éloigne de plus en plus et nos danseuses ne paraissent plus que comme deux points imperceptibles sur le débarcadère.

A cinq heures du matin, je quittai le salon du bateau, qui servait de dortoir commun, comme dans beaucoup de ces navires des côtes de Norvège, pour respirer l'air du matin sur le pont. Notre beau ciel de la veille s'était voilé

pendant la nuit et il tombait une pluie fine et drue, comme lors de notre arrivée à Bergen. La petite ville de Loen, située dans le fond de ce troisième grand fiord de Norvège, est assez insignifiante: une dizaine de maisons en bois et l'hôtel, assez considérable du reste. Tout l'intérêt de cette station de touriste réside dans la proximité des glaciers du Jostedal Broe, le plus grand de l'Europe et du monde, et qui couvre 500 kilomètres carrés. Pour y accéder, l'on doit traverser le lac de Loen, large d'une vingtaine de kilomètres, et situé à quelques minutes de notre hôtel. Mais tout le monde dans notre petit groupe se déclare fatigué et préfère remettre cette excursion au lendemain. Je profite de cette après-midi de répit pour aller faire quelques promenades dans les environs. Le hameau de Loen est placé à l'entrée de la vallée du Loendal que dominent l'Auflensfjeld vers le Sud, et le Lobjeld au Nord. Les masses des glaciers du Jostedal Broe apparaissent à l'horizon, le soir ils prennent des teintes multicolores, tout le ciel paraît embrasé.

J'allai aussi ramer quelques instants dans les eaux bleues du Nord fjord avec mon ami le docteur B... Nous longions le bord opposé au village lorsque tout à coup un grand bateau blanc paraît à l'horizon. Il se rapproche de toute la vitesse de son hélice. Bientôt le voilà qui jette l'ancre à quelques centaines de

mètres de l'endroit où nous sommes. C'est un paquebot de Liverpool amenant toute une cargaison d'Anglais qui viennent respirer l'air des glaciers de la Norvège et prendre contact avec les neiges du Jostedal. Un petit canot à vapeur les conduit à terre et ils débarquent à notre hôtel; il n'y en a pas d'autre, d'ailleurs, à Loen. Nous accostons, le capitaine nous offre gracieusement de nous faire visiter son navire. Il est du dernier confortable: des salons splendides, des cabines spacieuses, sans oublier des salles de bains. Ces steamers visitent, me dit un officier, les côtes de Norvège en faisant de nombreuses escales pour faciliter les excursions à terre. Mais cela ne me donne aucune envie d'abandonner nos petites stoljen et nos repas dans les villages que l'on rencontre sur les bords de la route.

Le lendemain nous étions sur pied à sept heures pour aller au lac de Loen. Il fait déjà un soleil d'après-midi de juillet; la route bien que courte nous paraît très longue, car de tous les côtés une poussière intense s'élève au passage des carrioles qui conduisent les dames de Liverpool. Enfin nous atteignons l'embarcadère près du lac de Loen; il ne s'y trouve qu'un seul bateau à vapeur, mais un tout petit bateau, et à voir la foule des arrivants, l'on se demande comment ils vont entrer dans une coque aussi exiguë. Afin de ne pas nous exposer à être tout à l'heure repoussés par la foule

qui attend, nous sautons dans cette embarcation. Mais deux fils d'Albion aux puissants biceps veulent nous en faire sortir. Ce bateau est retenu par eux, nous crient-ils; et ils se mettent en devoir de nous en expulser de force, tout en nous accablant de toutes les injures dont s'enrichit la langue de Kipling. Comme nous résistons à leurs menaces et comme ils voient qu'ils devraient se livrer à un match de boxing des plus sérieux pour nous faire déguerpir, ils deviennent du dernier galant et nous offrent très aimablement de nous transborder dans un canot que doit remorquer le vapeur pour faciliter le transport de tous les touristes. Nous acceptons, et nous voilà fendant l'eau douce mais glacée de ce réservoir alimenté par les cascades des neiges éternelles.

A mesure que l'on avance les bords deviennent de plus en plus pittoresques, de plus en plus grandioses. Partout à perte de vue les rubans d'argent des cascades et, plus haut, se confondant avec les nuages blancs qui flottent çà et là dans l'atmosphère, les glaciers de Skaela, Hellosoeter et d'Orterdal. Nous nous tenons à une distance respectueuse des rampes presque à pic qui nous environnent. Je ne m'en plains pas, du reste, car un marin m'explique que parfois quelques-uns des énormes rochers que nous apercevons, suspendus à quelques centaines de mètres, exécutent un

plongeon gigantesque dans les eaux du lac et pourraient nous réduire tous en chair à pâté pour les poissons qui nagent dans ces eaux vertes. Au bout d'une heure nous arrivons à l'extrémité de cet immense réservoir. Là le spectacle est merveilleux, l'immense cirque du Nœsdal nous entoure de ses glaciers blancs, commencement de ceux du Jostedal Broe que nous devons aller chercher un peu plus loin. Nous abordons à un débarcadère tout à côté d'un restaurant aménagé dans un vieux bateau vermoulu, attaché par de solides amarres au sol, bien qu'il semble n'avoir aucune velléité de s'en aller.

Deux kilomètres environ restent à parcourir à pied pour atteindre la grotte de glace du glacier du Jostedal. Nous suivons une vallée qui ne tarde pas à se resserrer en un ravin assez étroit, au fond duquel le torrent échappé du glacier se tord dans son lit trop large. Nous cheminons avec les Anglais qui nous ont remorqués pendant la traversée du lac. Ce sont pour la plupart des commerçants de Liverpool ou de Londres, assez communs du reste, et sans prétentions aristocratiques bien qu'ils fassent presque tous profession d'idées réactionnaires. Mes deux voisins ne cessent de déblatérer contre le très radical ministère qui fait le malheur de leur pays, disent-ils, tandis que du temps de M. Chamberlain.....

Mais bientôt le sol se change en neige, les

quelques arbres disparaissent à droite et à gauche et nous voilà en face de la grotte géante qui s'ouvre sur le flanc gauche du glacier. L'épaisseur de neige est telle ici qu'elle paraît d'un bleu presque foncé; l'eau du torrent qui s'en écoule a un aspect bleuâtre qui rappelle nos gaves des Pyrénées. On accède au fond de cette excavation par un sentier tracé dans la glace; mais si, ici contrairement à l'opinion du conscrit de Polin, la route n'est pas plus longue que large, elle est singulièrement difficile à parcourir. Sur cette pente raide, l'on glisse épouvantablement. Je me retrouve sur mes genoux, fait knock out tout comme les champions de la salle Wagram, au bout de cinq à six mètres. De courageux jeunes gens aident les dames à faire l'ascension, mais il s'en trouve peu d'assez intrépides pour s'y risquer. Quatre cependant arrivent en haut de la grotte. Je m'y traîne péniblement. Là un groupe d'Anglais tout fiers de leur exploit entonnent le *God save the King*, comme après la prise de Ladysmith. Mais il faut maintenant redescendre et l'on descend en général beaucoup plus vite que l'on ne voudrait. Une jeune Anglaise à qui je tends mon alpenstock fait un faux pas et se trouve dans la situation de miss Helyett. Mais je n'ai aucune envie d'imiter le héros de l'opérette.

Enfin on arrive sur la terre ferme et tout le monde enfile la vallée au pas gymnastique car

les estomacs sont creux et l'on sent un besoin irrésistible d'aller se restaurer un peu. Nous craignons de ne pas trouver de place dans la salle à manger qui nous attend et nous filons à une allure de steeple-chase. Mais contrairement à ce qui se passe aux concours du Racing-Club nous battons nos voisins d'Outre-Manche d'une cinquantaine de longueurs. Le restaurant sur le ponton se remplit rapidement et jamais convives ne firent plus d'honneur aux filets de renne et aux morues fraîches de la Norvège.

A deux heures nous regagnons Loen sur nos bateaux respectifs. Pendant le retour l'on s'intéresse moins aux bords escarpés du lac, et sur le gaillard d'avant des concerts vocaux s'improvisent. Les Anglais nous régalent de leurs chansons les plus savoureuses, assez banales en général; après les avoir entendues on ne se plaint pas de l'insuffisance des nôtres. Un des officiers du bord veut entonner une tyrolienne, mais c'est la voix qui lui manque le plus. Il ne chante pas, il déchante. Dame, nos amis de l'Entente cordiale ne valent pas nos montagnards du pays Basque. Comme deux jours auparavant, nous devons entonner la *Marseillaise* qu'ils applaudissent avec conviction. Mais nous voici sur l'autre rive. Nos compagnons d'Outre-Manche s'empressent de s'éclipser les uns en stoljerre, les autres *pedibus cum jambis,* pour rejoindre leur bateau

car ils veulent partir dans la soirée. Nous les accompagnons jusqu'à bord, on nous offre des rafraîchissements divers puis leur petit canot à vapeur nous reconduit jusqu'à terre, car le capitaine se prétend en retard et veut regagner le temps perdu. Le navire commence à s'éloigner lentement ; bientôt il n'est plus qu'un point blanc perdu dans la succession infinie des vagues. Nous rentrons à l'hôtel, harrassés par cette journée féconde en incidents divers.

Au dîner, je fais la connaissance de deux officiers belges, voyageant avec une assez jolie femme, qui sont venus s'égarer dans ces régions septentrionales à la recherche de la fraîcheur qui leur manque chez eux, et de l'air pur des glaciers. Ils ont tous deux une dent terrible contre Mirbeau qui les a si cruellement blagués dans son dernier ouvrage. Ils ne peuvent surtout lui pardonner ses chapitres sur l'armée belge. Décidément ils prennent leur rôle d'officiers de garde nationale très au sérieux. Nous allons faire, d'ailleurs, route ensemble le lendemain, car ils se rendent aussi au Grotlid et à Mérok. A dix heures je regagne ma chambre, mais la chaleur m'empêche d'y dormir du sommeil du juste, car il fait très chaud pour une latitude aussi élevée au-dessus de celle de Paris, et les nuits si courtes apportent beaucoup moins de fraîcheur que chez nous.

Six heures du matin, nous voilà tous réunis

sur la terrasse de l'hôtel en face de la ligne interminable des stoljerre qui viennent offrir leurs services aux voyageurs. Mon ami de Prunelé et moi nous sautons dans la carriole dont le poney nous paraît le plus fringant et nous filons à toute allure sur la route. Mais les montées vont être dures aujourd'hui jusqu'à Stayen, sur la ligne de partage des eaux, point culminant de la route qui joint le Nord fjord au Gerranger fjord. Souvent nous nous arrêtons pour laisser souffler nos poneys et les faire rafraîchir un peu aux auges taillées dans le roc sur le bord de la route, remplies de l'eau glacée des montagnes. Ils y plongent leurs naseaux avec délice, trop volontiers même, car bientôt deux d'entre eux commencent à être pris de coliques et à traîner la jambe. Heureusement que nous approchons du relai ou plutôt du petit lac que nous devons traverser pour y accéder. Un petit bateau à vapeur nous y attend pour nous recevoir. Nous y montons. Ce lac, dont j'ai oublié le nom, n'offre aucune des beautés de celui de Loen, mais il n'en est pas moins tout aussi sauvage avec les immenses forêts d'épicéas qui l'entourent, et où n'apparaît pas âme qui vive. On y remarque cependant, sur sa rive opposée, un écho assez intéressant. Un marin fait partir un coup de pistolet dont le fracas nous revient au centuple de la profondeur des montagnes. Nous abordons bientôt.

Un déjeuner plantureux et de nouvelles carrioles nous attendent dans le petit village qui est sur la rive. Nous repartons dans notre interminable procession de petites voitures. Mais l'allure est de moins en moins rapide car la route devient une côte. A notre droite, un torrent dans un ravin de cinquante mètres de profondeur.

Nous arrivons vers deux heures de l'après-midi au pied d'une montagne qui paraît inaccessible ; cependant la route, par une succession de lacets sur un de ses flancs, en atteint le sommet sur lequel s'élève l'hôtel de Stryn.

Nous traversons le pont qui nous en sépare. Puis cédant à une fantaisie d'écoliers, mon guide et moi nous mettons pied à terre, et nous envoyons rouler une des pierres énormes dispersées sur le bord de la route, dans le fin fond du précipice qui est sous nos pieds. Le bloc bondit contre les parois avec un bruit de tonnerre et se perd dans le lit du torrent dont il fait rejaillir l'écume à une hauteur assez considérable. Cet endroit resserré au milieu de parois à pic est d'une beauté sauvage et impressionnante. Mais la plupart de nos compagnons d'excursion ont abandonné les carrioles, qui grimpent les lacets de la route sous la surveillance de nos conducteurs, et veulent couper court à travers les buissons et les escarpements de la montagne, pour atteindre la microscopique maison en bois que l'on per-

çoit à son sommet. Sur ces pentes dénudées les points d'appui vous manquent et l'on glisse terriblement. A un moment donné un énorme rocher nous barre le passage et nous devons le contourner en passant parallèlement au précipice qui s'ouvre à notre gauche. Un de nos guides me voit pâlir en proie à un vertige irraisonné et il me tend son alpenstock sauveur ; je m'y cramponne et me hâte de tourner le dos à l'abîme béant dont le vide m'attirait. A partir de ce moment le chemin devient moins impressionnant, mais il est toujours aussi pénible. Les alpinistes qui le gravissent commencent à s'égrener tout comme les chevaux à Longchamps à l'approche du dernier tournant.

Derrière moi, mes Belges de Loen sacrant et jurant qu'on ne les y reprendra plus. A un moment donné je me trouve en présence d'un autre rocher non moins énorme que le premier, et qui de nouveau me barre le passage. Je regarde ; plus personne autour de moi, ni devant ni derrière. Cela devient embarrassant, car je n'ai nulle envie de rester échoué dans ces lieux inhospitaliers. Mais je m'entends tout à coup interpeller par un paysan norvégien égaré dans ces parages, et qui m'indique un petit escalier taillé dans le roc pour contourner l'obstacle. Me voilà presque arrivé à Stryn. Harassé par cette montée qui dure depuis plus d'une heure je m'asseois sur la

pente où je me trouve. De là le coup d'œil est splendide : au loin les rubans argentés des cascades, les rocs taillés à pic au flanc des ravins sauvages et, au-dessous de moi, les grands aigles qui tourbillonnent sur les cîmes des arbres. Le temps nous a favorisé, car le ciel est d'une limpidité immaculée. Après un quart d'heure de repos je me décide à grimper les derniers échelons de l'escalier gigantesque que j'ai gravi pour accéder à Stryn. Un instant après me voilà sur la terrasse de l'hôtel, d'où l'on domine sur une assez jolie cascade d'une centaine de mètres de hauteur et sur les pentes qui s'étendent à l'infini en face de moi. Je vois arriver successivement mes compagnons de route que j'ai distancés de quelques minutes. Tout le monde est présent à l'appel, même les Belges qui arrivent bons derniers, suivant leur habitude, en maugréants contre les difficultés du parcours.

Dans le salon de l'hôtel, d'immenses bois de rennes décorent les murs. Le propriétaire de céans est un grand chasseur devant l'Eternel et passe les jours d'hiver que lui laissent ses clients peu nombreux à cette époque de l'année, à l'affût des rennes, ours blancs, loups polaires et autres animaux de divers genres que renferment les pays hyperboréens. Il chasse souvent, nous dit-il, avec un marquis Lapon du voisinage que nous rencontrerons ce soir au Grotli. C'est un des rares qui des-

cendent aussi bas. En général, les Lapons ne portent pas leurs tentes à une latitude aussi inférieure. Mais il nous reste encore bien du chemin à parcourir avant d'arriver à l'étape que nous nous proposons d'atteindre.

Il est quatre heures déjà et nous remontons sur nos stoljènes dont les petits chevaux se sont restaurés dans les écuries de l'hôtel. Nous les mettons cette fois au trot car la route qui continuera à monter encore pendant un instant est infiniment plus favorable. Bientôt nous voilà arrivés au milieu des neiges, éternelles, comme celles du glacier du Jostedal. Des deux côtés de la route des blocs de glace dans les fossés et sur les rampes. D'épais tapis de neige bleuâtre garnissent le flanc des montagnes qui nous entourent. De loin en loin un petit lac apparaît encastré dans la glace. Ce n'est plus cependant le tapis blanc infini que l'on trouve dans certaines montagnes, car de loin en loin l'on aperçoit des bois verdoyants de sapins et d'épicéas au milieu des champs de neige. La ligne de partage des eaux franchie, la route commence à descendre, même assez rapidement. Nos petits chevaux poussés par les véhicules prennent une allure inquiétante.

Tout d'un coup mon conducteur perché sur son siège derrière moi me crie en allemand : Die Reemthierre ! Die Reemthierre ! et avec son fouet il me montre les montagnes de

droite. Le troupeau de rennes est, en effet, assez considérable ; avec la lorgnette de mon voisin, une lorgnette d'officier de réserve, on les aperçoit en groupes nombreux, broutant les maigres herbes qui forment leur nourriture dans ces parages. Il y en a de bruns, de gris, de fauves, de tout tachetés dont la robe ressemble à la peau d'un tigre ou d'une panthère. De nobles étrangers viennent les chasser pendant la saison d'hiver, mais ils n'ont pas l'air bien effarouchés. Le coup de revolver que fait partir un de mes compagnons ne trouble en rien leurs ébats ; ils ne paraissent même pas s'en apercevoir. De temps en temps on voit à l'œil des animaux tachetés de blanc et de noir, qui trottinent comme de gros lièvres. Bientôt du reste nous nous remettons en marche et nous perdons les rennes de vue, sur les flancs grisâtres de la montagne. A sept heures nous arrivons en face d'une maison de paysan, en bois naturellement, comme dans toute la Norvège, placée sur la droite de la route. Elle sert de restaurant pour les voyageurs sur cette rampe interminable où n'apparaît pas âme qui vive et où on ne voit pas la moindre habitation. Nous nous arrêtons un instant pour absorber du lait de renne et du fromage dudit quadrupède. Ni l'un ni l'autre ne valent ceux des vaches normandes. Le paysan qui nous reçoit parle assez couramment l'allemand et l'anglais. On est frappé de

trouver tant d'instruction dans ces pays hyperboréens, et dans des contrées d'un aspect aussi rébarbatif. Le paysan scandinave est devenu un magnifique individualiste. Les rigueurs du climat, les longues veillées d'hiver aiguillonnent la personnalité, accroissent l'énergie individuelle et donnent aux habitants de ces lieux une volonté et une ténacité qui manquent trop souvent à ceux de nos contrées.

Le brave homme qui nous reçoit nous raconte sa vie un peu monotone, passée avec sa famille entre ses rennes et les livres d'Ibsen. Après l'avoir remercié et payé, nous continuons notre descente interminable. A un détour de la route un animal semblable à un gros chien brun, avec des pattes et un museau qui ne laissent aucun doute sur son espèce, témoigne par sa présence que les ours doivent se rencontrer dans ces régions. Il n'essaie pas d'ailleurs de nous attaquer, il détale de toute la vitesse que lui permettent ses courtes jambes. Un peu plus loin, un autre troupeau de rennes, mais beaucoup moins nombreux que le premier. Une cinquantaine à peine de têtes branchues et de courtes queues brunes. Ceux-là sont à peine à une centaine de mètres. L'un d'eux même semble nous narguer, grimpé sur un rocher qui domine l'endroit où nous passons.

Mais bientôt le hameau du Gzotli apparaît enfin dans le fond de la vallée d'en face. Il est

déjà neuf heures ; nous forçons le train de nos poneys. Une demi-heure après nous étions devant l'hôtel. Inutile de dire que l'on n'y sert que du filet de renne, du fromage de renne ; tout est au renne. Devant la terrasse de l'hôtel des tentes pointues, toutes en peau de bêtes. Enfin ces fameux campements de Lapons dont Regnard avait bercé mon enfance et dont les récits de voyages de l'*Illustration* m'avaient montré de nombreux spécimens. Mais *quantum mutati sunt ab illis*... du moins si on les compare à ceux du XVIIe siècle. Jadis, on le sait, ils furent païens et anthropophages. Aujourd'hui ils vendent des cartes-postales, parlent couramment plusieurs langues et sont devenus des gens très civilisés. Je ne comprends pas, en les voyant, l'émoi de ma cuisinière qui en me voyant partir pour la Laponie me croyait déjà dévoré par ces sauvages et réduit à l'état de côtelettes destinées à l'alimentation de leur famille. Ils vous accueillent au contraire très aimablement. Mais si l'on ne risque pas de se faire dévaliser en pénétrant sous leurs tentes, on a bien des chances de se faire « taper » selon toutes les règles du commerce international. Ils vendent tout hors de prix, pour un peu ils vous feraient même payer pour se faire photographier. Ces Lapons sont dignes d'appartenir à la tribu d'Israël. Ils ont conservé comme leurs ancêtres du temps de Regnard leurs bottes molles et leurs casques

à pompon rouge. Leurs tentes sont en peaux de bêtes, rondes et pointues, assez semblables à celles de nos soldats.

Le marquis Lapon qui me reçoit possède une certaine fortune et chasse avec passion, avec tout un attirail de chiens de Laponie. Sa femme porte un costume à peu près identique au sien et elle fait la cuisine comme une bonne ménagère norvégienne. Mais ni l'un ni l'autre ne brillent par la beauté ; de petite taille, le teint jaune, la peau huileuse et les pommettes saillantes. On ne pourrait donc les comparer à la Vénus de Praxitèle et à l'Apollon du Belvédère. Ce marquis Lapon me donne quelques explications sur ses compatriotes. Aujourd'hui ils sont tous chrétiens, — protestants pour la plupart. Ils vivent toujours sous leurs inséparables tentes, de leur perpétuelle existence nomade et vagabonde. La chasse et la pêche sont restées leurs occupations principales. Mais les combats entre tribus ou avec les habitants du Midi de la péninsule ont disparu avec les carquois et les flèches. Ils doivent, d'ailleurs, payer un tribut annuel au royaume dont ils font partie ; car aujourd'hui ils sont tous naturalisés Suédois ou Norvégiens. Je parle de ceux de la péninsule scandinave. Les autres, bien entendu, font partie de l'empire Slave. Ils ont des représentants au Storthing norvégien, deux députés si je ne me trompe au Rigsdag de Stockholm. Mais ils sont

dispensés du service militaire en temps de paix. Mon Lapon me montre quelques-unes de ses fourrures : des martres, des renards, des loups polaires ; mais toutes sont hors de prix. Je n'ose m'en offrir en souvenir. Quand je sors de sa tente, les derniers éclats du soleil mourant que j'apercevais tout à l'heure ont disparu, et la nuit a enveloppé notre hôtel dans ses voiles. Nous devons filer le lendemain à la première heure, je m'empresse de rejoindre ma chambre à coucher.

Je dormis peu cette nuit. A quatre heures du matin une flamme rougeâtre à ma fenêtre : c'est le soleil polaire qui est levé depuis longtemps déjà. Un air pur et glacé pénètre du dehors, cet air vierge comme le feu, spécial au voisinage des glaciers. Il fait froid. Je sors pour regarder un troupeau de rennes qui passe et malgré mon pardessus je sens les morsures de la bise. Mais bientôt mes compagnons me rejoignent car il est déjà cinq heures du matin et nous devons nous trouver à quatre heures du soir en face de la cascade de Mérok. Nos stoljerre arrivent avec nos conducteurs de la veille. Nous montons et nous prenons la route de gauche. Par là encore, plus la moindre cabane de berger. Les rampes qui nous entourent, revêtues de neige et de verdure, ont un aspect d'immobilité glacée, très poignant dans le silence infini. De nouveau nous montons, comme dans la matinée de la veille. Nos petits

chevaux paraissent exténués au bout d'une heure. Nous descendons pour les laisser souffler. Le long du fossé de la route des points rouges dans la verdure. Je m'approche. Ce sont des fraises, de toutes petites mais délicieuses fraises des bois, avec plus de parfum que les nôtres. Nous dévalisons ces fraisiers qui s'offrent à nous. Il ne manque que le sucre et le champagne, mais nous nous en passons fort bien. A neuf heures nous arrivons à un hameau composé de quatre maisons de bois, dont la plus grande est un hôtel. Nous nous arrêtons car aucun de nous ne se sent la force de continuer à cheminer le ventre vide. Le fils de l'hôtelier parle assez bien le français; c'est un grand jeune homme blond, qui est étudiant à Trondjem. Paris et ses attractions semblent l'intéresser beaucoup. Il me questionne sur Montmartre et ses cabarets artistiques. Grand lecteur du *Figaro,* il affiche un fervent amour pour la littérature française et l'art français. Il se propose d'achever ses études à la Sorbonne, ce à quoi je ne saurais trop l'encourager. Dans ce pays-ci la France a gardé le prestige de sa suprématie intellectuelle, tout comme au temps de Christine de Suède. Nous n'avons rien perdu de ce côté-là. Et c'est une supériorité qui en vaut bien une autre.

A une heure de l'après-midi nous nous remettons en marche. La route commence à

dévier vers le Storefiord. La végétation sur ces pentes rocailleuses devient de plus en plus rare. Des deux côtés, des ravins à pic; et bientôt dans le fin fond du paysage les eaux bleues de la mer de Norvège. Du haut des rampes de Djupashylle le spectacle est grandiose. La route se perd dans une infinité de méandres et de lacets qui descendent de 1.000 mètres d'altitude. Il semble que l'on pénètre dans un entonnoir. Là il faut des chevaux et des conducteurs qui ne soient pas sujets au vertige ni à la distraction, car l'on exécuterait au moindre faux pas des sauts périlleux de centaines de mètres de hauteur. Pas de parapets le long de la route, et des tournants à angle aigu. Mérock dans le lointain, entouré d'arbres et d'épicéas sombres ressemble à une oasis verdoyante perdue à l'extrémité d'un désert de rocs. Bientôt nous nous en rapprochons sensiblement. La route, formant un tournant brusque, s'engage sous un viaduc par dessus lequel elle passait tout à l'heure. Nous voilà en face de la belle cascade de Mérock, une des plus belles de Norvège; elle doit avoir près de 500 mètres de hauteur. On peut l'admirer à son départ, d'une terrasse qui la domine. Une balustrade en fer pour les gens qui ont le vertige. Pour bien prouver son mépris du danger, un de mes jeunes amis exécute des rétablissements périlleux sur ces barres. Je le supplie de mettre fin à ces exercices d'assou-

plissement car le moindre faux mouvement pourrait l'envoyer rouler contre les parois de rocs escarpés qui entourent la cascade. Nous n'avons plus qu'une demi-heure de route et nous nous remettons en marche pour l'hôtel de Mérock. Tout à côté, sont de nouvelles cascades qui viennent grossir les eaux du Storefiord.

L'hôtel est des plus confortables, il y règne une bonne odeur de bois résineux. La salle à manger est installée sur la terrasse qui domine la mer. Mais le mobilier des chambres est des plus restreints : deux chaises de paille, une échelle de corde à côté de la fenêtre et une petite lampe électrique. J'éprouve une satisfaction intime, je puis, enfin ! me confier au figaro du coin. Dans tous ces petits hameaux norvégiens, les coiffeurs manquent totalement. Mais ici on en trouve qui vous savonnent et manient le rasoir avec maëstria. Le petit village de Mérock est en contre-bas de l'hôtel, tout à côté du fiord. J'y descends pour me livrer à mon plaisir favori, le canotage. Une barque sur le bord. Je demande le nom du propriétaire, on me l'indique aussitôt. C'est justement une dame qui habite en face. Diable, je m'adresse à une autorité de village. La dame en question, d'ailleurs assez jolie femme, est adjoint au maire du village et comme ledit fonctionnaire est absent pour le moment, c'est elle qui gouverne la commune. Comme je lui

exprime mon étonnement de la voir remplir telles fonctions, elle me demande si c'est une chose plus étonnante que de voir la reine Victoria administrer pendant cinquante ans l'Angleterre. L'argument n'est pas sans valeur. D'ailleurs le vieux dicton populaire ne dit-il pas que l'on doit souhaiter le règne des femmes car c'est alors que les hommes gouvernent véritablement. Tandis que c'est le contraire qui se produit quand le trône est occupé par un Roi. Voyez plutôt l'exemple de François I[er] ou de Louis XV. Mais j'en reste là de mes digressions historiques. Mme Jansen, c'est le nom de cette honorable fonctionnaire municipale, nous offre très aimablement de nous prêter sa barque. Et en retour nous la faisons voguer sur les eaux bleues du fiord.

Nous rentrons à l'hôtel à dix heures du soir. Toujours la même clarté diaphane et subtile de la nuit polaire, pendant l'été. Sur la terrasse de l'hôtel, pas un seul de nos compatriotes en dehors de nous. Mais, en revanche, beaucoup de Teutons, c'est une invasion, décidément. Ils deviendront bientôt un danger pour le monde comme les lapins pour l'Australie par leur multiplication ultra-rapide. Nous nous retrouvons avec l'Allemand de Gudvangen. Il nous reconnaît fort bien. Il nous regarde d'abord en fronçant les sourcils. Nous le regardons froidement. Alors brusquement (serait-ce notre attitude qui lui en impose), il nous salue très

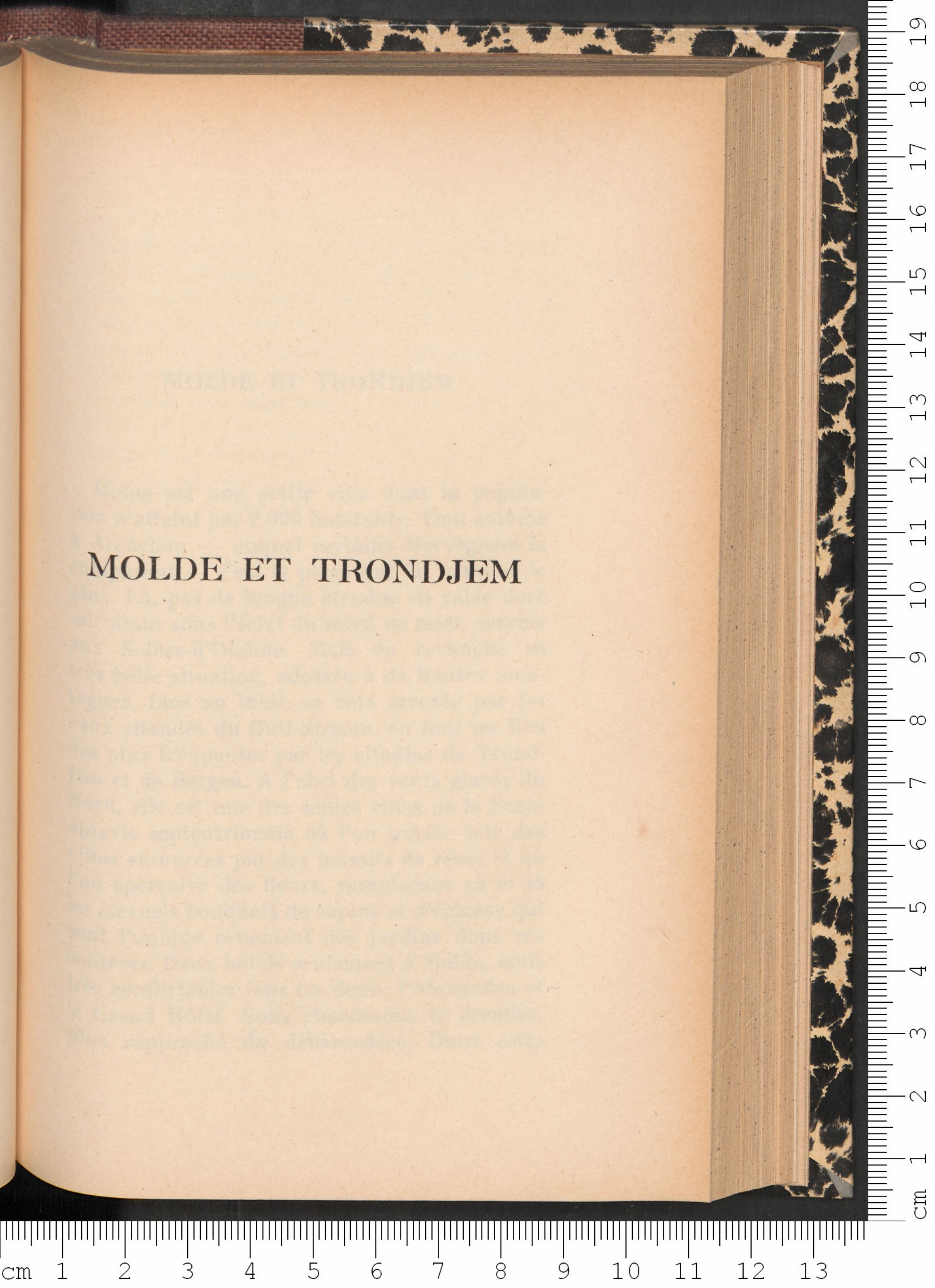
correctement. Nous répondons à son salut plus correctement encore. Mais il est temps de chercher un sommeil réparateur car nous devons partir de bonne heure.

Le lendemain nous étions réunis sur le débarcadère de Mérock. Le bateau est en retard et nous fait attendre une grande heure sous un soleil de plomb ; il fait décidément chaud quelquefois dans ces pays du Nord, bien que les 33 degrés à l'ombre qui nous accablent en France cette année soient heureusement inconnus là-bas. Sur le pont du *Commandeur* — c'est le nom de notre vapeur — nous retrouvons une partie de nos Anglais de Loen qui continuent leur excursion sur ces côtes. Nous voyageons aussi avec nos Belges de l'avant-veille, qui doivent pousser jusqu'au cap Nord. Les paysages se déroulent toujours assez semblables les uns aux autres dans leurs nombreuses variétés d'aspects; toujours les mêmes rocs, les mêmes cascades avec comme encadrement les neiges bleuâtres au fond de l'horizon.

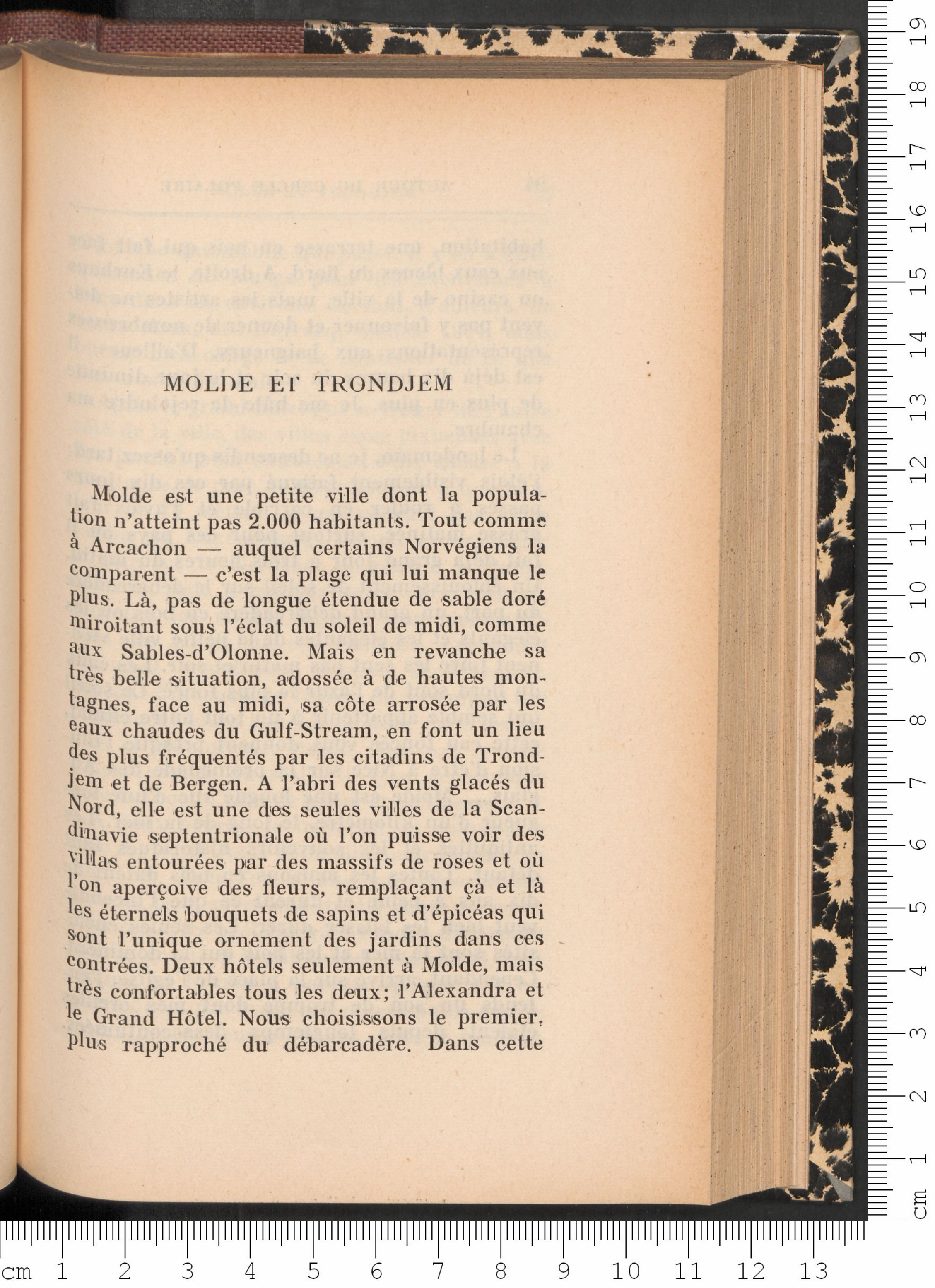
Dans l'après-midi, nous faisons escale à Aalesund. C'est le vieux port moyenâgeux avec son étroit goulet et ses jetées antiques qui me fait vaguement penser au vieux port de La Rochelle. La ville est assez intéressante par elle-même; on y voit quelques monuments anciens. Un peu à gauche d'Aalesund on est en train de construire une église; je questionne un indigène qui me dit que c'est un ca-

deau de l'Empereur Guillaume. Cet homme éprouve le besoin d'afficher son zèle évangélique même dans ces pays hyperboréens. Dans une pâtisserie du port, je m'approvisionne d'excellents gâteaux, une spécialité du pays, et qui est à portée des bourses les plus modestes. Nous repartons. A partir l'Aalesund on pénètre en pleine mer et l'on danse terriblement. Les figures des passagers commencent à prendre les couleurs jaune et verte de l'*Automobile-Club* auquel j'appartiens. Craignant de ressentir moi aussi les atteintes du mal de mer, je descends me lester un peu dans la salle à manger. Elle est très petite. Déjà beaucoup de passagers m'y ont devancé; il fait une chaleur terrible et je commence à ressentir des crampes sérieuses au creux de l'estomac.

Dès que j'eus avalé quelques comestibles, je me hâtai de revenir sur le pont respirer le bon air pur du large. L'effet fut instantané. Mon malaise disparut aussitôt. Et je pus en toute tranquillité de corps et d'esprit suivre les ébats de jeunes Norvégiennes cherchant, mais en vain, à attraper des mouettes. Bientôt les bonds du navire se font de plus en plus espacés. La mer commence à tourner au lac tranquille. Nous sommes dans le Moldefiord, très près du but de notre étape. A neuf heures, nous voilà, dans le jour finissant, sur le débarcadère de Molde.



MOLDE ET TRONDJEM



MOLDE ET TRONDJEM

Molde est une petite ville dont la population n'atteint pas 2.000 habitants. Tout comme à Arcachon — auquel certains Norvégiens la comparent — c'est la plage qui lui manque le plus. Là, pas de longue étendue de sable doré miroitant sous l'éclat du soleil de midi, comme aux Sables-d'Olonne. Mais en revanche sa très belle situation, adossée à de hautes montagnes, face au midi, sa côte arrosée par les eaux chaudes du Gulf-Stream, en font un lieu des plus fréquentés par les citadins de Trondjem et de Bergen. A l'abri des vents glacés du Nord, elle est une des seules villes de la Scandinavie septentrionale où l'on puisse voir des villas entourées par des massifs de roses et où l'on aperçoive des fleurs, remplaçant çà et là les éternels bouquets de sapins et d'épicéas qui sont l'unique ornement des jardins dans ces contrées. Deux hôtels seulement à Molde, mais très confortables tous les deux; l'Alexandra et le Grand Hôtel. Nous choisissons le premier, plus rapproché du débarcadère. Dans cette

habitation, une terrasse en bois qui fait face aux eaux bleues du fiord. A droite, le Kurhaus ou casino de la ville, mais les artistes ne doivent pas y foisonner et donner de nombreuses représentations aux baigneurs. D'ailleurs, il est déjà dix heures du soir et le jour diminue de plus en plus. Je me hâte de rejoindre ma chambre.

Le lendemain, je ne descendis qu'assez tard; j'étais visiblement fatigué par ces dix jours passés à rouler en carriole et j'avais fait grasse matinée, surtout pour ces pays où il fait déjà grand jour à trois heures du matin. Un éblouissement de soleil sur le débarcadère du port, un grand débarcadère en bois où les élégants et les élégantes de la petite ville viennent faire les cent pas matin et soir. Les eaux du fiord sont de l'azur le plus foncé. Ce soleil qui semble appartenir à un tout autre climat, cette eau foncée vous donnent presque l'illusion d'être à Nice sur la promenade des Anglais..... Molde est une longue rue d'une longueur d'un kilomètre, le long de la mer. Les antiquités et les souvenirs historiques font défaut. Toutes les maisons en bois datent de dix ans à peine et durent ce que l'incendie veut bien les laisser durer. Les seules curiosités sont la mer et les bois qui la dominent. Cependant, arrivé sur la place de l'église, j'entends un son de trompe dont mes oreilles étaient depuis longtemps désaccoutumées.

C'est une automobile qui passe. Il y en a quelques-unes de louage pour les excursions à faire dans les environs. Ce sont, d'ailleurs, de vieux clous, des Darracq, modèle 1904, mais on est bien obligé de se contenter de ce que l'on a sous la main.

Après le grand hôtel qui se trouve de l'autre côté de la ville, des villas assez luxueuses avec des jardins bien entretenus. Puis adossé à la montagne, le parc de Reguhaugen, à une hauteur de 79 mètres, et qui ne vaut pas notre jardin du Luxembourg. Devant excursionner le soir sur le Moldehei, je rentrai à l'hôtel. Dans la salle à manger de ce caravansérail, toujours les mêmes figures cosmopolites de tous les hôtels de ces contrées. Cependant l'élément scandinave domine sensiblement. Surtout beaucoup de fröken de Trondjem qui promènent leurs boucles blondes dans les salons et restaurants. Parmi elles pas mal de jolies femmes du reste, le type germanique avec beaucoup plus de grâce et de finesse.....

A deux heures, je traversai de nouveau le parc du Nord-Ouest de la ville pour monter au Moldehei, d'où l'on a une vue superbe sur tous les pays environnants. La pente est rude, mon *Bædeker* prétend qu'il faudra une heure pour la gravir et il fait chaud, très chaud, tout comme en France à pareille époque. On regrette de ne pas avoir une de ces autos que je voyais passer tout à l'heure, mais il faudrait

bien une 40 H-P. pour gravir une pareille montée. Cependant, nous arrivons enfin à l'Observatoire, nom pompeux dont les habitants du pays décorent un petit restaurant installé sur le sommet de la montagne. Sur sa terrasse où nous dégustons des boissons fraîches, on a une vue superbe sur le Moldefiord et son voisin le Geiranger-fjord. Les côtés en sont découpés en une infinité de frises d'une finesse extraordinaire. On se croirait devant un des tableaux de nos meilleurs paysagistes. Au loin du côté de la pleine mer, des points imperceptibles au milieu d'un flocon de fumée; ce sont de gros navires qui viennent aborder à Trondjem. Puis sur le fiord, des voiles blanches des barques de pêcheurs qui abritent quelques marins de Molde. On voudrait rester toute une journée à contempler ce spectacle, mais il nous faut redescendre au bout d'une heure. Sur la route que nous suivions tout à l'heure, un troupeau de vaches, la tête menaçante, nous arrête. Des boules placées à l'extrémité de leurs cornes semblent nous prouver qu'elles sont coutumières du fait. Ce sont de superbes bêtes à poil roux tacheté de blanc qui feraient pâlir de jalousie nos plus beaux spécimens des foires de Normandie. A nos pieds des pommes de pin qui semblent s'offrir, projectiles pour nous faire livrer passage. Nous les mitraillons comme si nous étions encore des écoliers. Elles prennent la fuite à travers les

sapins ombreux; mais un grand norvégien au poil roux visiblement chargé de leur surveillance et qui les gardait en sommeillant sur le bord de la route, se redresse et nous injurie en son patois. Nous passons avec toute la fierté de Caton l'Ancien, dédaignant ses insultes.

Quelques instants après, nous étions sur la route transversale de la ville. Il était encore de très bonne heure et j'en profitai pour aller faire un tour aux bains. Dans cet établissement, en bois, dans le genre de ceux que nous avons sur les bords de la Seine, la jeunesse de Molde prend ses ébats en costume d'Adam et d'Eve tout comme dans le Japon de Loti; et comme les tempéraments sont froids ici, Adam n'essaie pas de se rapprocher trop d'Eve. D'ailleurs tous ces gens-là tirent leur coupe savamment. Il est très rare de voir ici comme en France des gens occupés à faire « la trempette » le long de la plage sans oser s'éloigner du bord. La plupart de ces hommes du Nord sont d'excellents nageurs tandis que dans nos pays on paraît encore malgré la température plus clémente, ne pas oser beaucoup se plonger dans l'eau douce ou dans l'onde amère.

Le soir la promenade favorite de Molde est le débarcadère, long d'une centaine de mètres, sur lequel on peut rencontrer les élégants du pays ou les excursionnistes de passage qui viennent respirer les saines odeurs de la brise marine. A dix heures on y voit encore comme

en plein jour mais le ciel commence à prendre ces couleurs rose-pâle coutumières à ces régions. Bientôt après, dans la nuit qui commence, on voit au large un grand navire blanc arrivant de la pleine mer. Il se rapproche assez rapidement. On aperçoit déjà le pavillon étoilé de l'Union Américaine qui flotte à son mât d'artimon. Ce n'est pas un paquebot. C'est un yacht qui, demi-heure après, jette l'ancre en face de nous. Il doit appartenir à un membre de la société des Quatre-Cents car il est du dernier confort et son équipage a l'air d'être considérable. Un canot à pétrole s'en détache, emportant les propriétaires vers la plage. Je les vois passer; une figure rasée de marchand de lard et une grande dame blonde, bien yankee. Mais ils ne prennent pas gîte à terre. Le lendemain je me lève de bonne heure pour revoir leur bateau. Mais il s'est envolé pendant la nuit, emportant ses voyageurs vers d'autres fiords de la Norvège.

A neuf heures du matin nous montons dans les quatre automobiles de louage qui nous attendent devant l'hôtel, pour aller excursionner dans les environs. Sur la route beaucoup de soleil et encore plus de poussière. Mais quelles routes peu propices aux courses d'automobiles, que ces routes de la Norvège, sans compter l'inconvénient, tous les kilomètres, de ces éternelles portes en bois qui vous barrent le passage et vous forcent à mettre pied à

terre. Les grottes que nous allons visiter sont à 30 kilomètres de l'hôtel. Nous nous arrêtons en pleine forêt, mais sous ces sapins, il fait toujours bien chaud. Nous avons encore deux ou trois kilomètres à parcourir à pied pour joindre le but de notre voyage. Nous atteignons bientôt un ravin assez escarpé où coule un mince filet d'eau. Il n'en a pas moins des velléités d'esquisser des cascades de loin en loin. Au bout d'une demi-heure nous voilà en face de l'entrée des grottes. Mais ici ce n'est pas comme à celles de Bétarrham dans les environs de Lourdes, il n'y a pas d'entrée à payer, ni de guide pour nous en montrer les beautés. Nous n'avons avec nous ni torches, ni lanternes, ni lampes électriques et nous devons nous contenter de voir à la profondeur d'une cinquantaine de mètres. De très belles stalactites avec des cristaux assez transparents, puis plus loin, un petit lac souterrain. Mais il est déjà midi, et beaucoup de mes compagnons commencent à regretter l'éloignement de l'hôtel. Nous nous hâtons de retourner vers nos automobiles et nous filons à tout train. Pour revenir, des montées très dures. Souvent nous sommes obligés de descendre pour laisser souffler nos véhicules car ce sont décidément de vieux modèles qui manquent d'élan dans les côtes.

A deux heures nous étions dans la salle à manger de l'Alexandra Hôtel. J'y fais la con-

naissance de mes voisines de table, deux jeunes filles de Trondjem, filles d'un armateur de là-bas, pas jolies précisément, mais intéressantes. Chez ces peuples du Nord, comme on le sait, les jeunes filles ont beaucoup plus de liberté que n'en ont encore celles de chez nous malgré l'émancipation actuelle. Il n'est pas choquant de voir des demoiselles des meilleures familles voyager seules avec des jeunes gens; personne n'y trouve rien à redire. Cela vaut-il mieux que nos mœurs françaises plus réservées? Je n'oserais l'affirmer. Les scandinaves prétendent que leurs blondes enfants ont une candeur naturelle qui les met à l'abri de toute défaillance. Cela me paraît excessif. En tout cas elles profitent largement de leur liberté et souvent le flirt va un peu loin. Les Français ont surtout beaucoup de succès auprès d'elles. Elles nous voient à travers les vers de Musset ou les romans de Maupassant, et nous parlons à leur imagination.

J'invite mes voisines à jouer au tennis, ce qu'elles acceptent avec la meilleure grâce du monde. Les courts du Casino ne sont pas fameux et d'ailleurs mes joueuses ne le sont sont pas davantage. Aussi je ne tarde pas à les emmener canoter sur les eaux bleues d'en face. Une d'elles taquine les poissons avec maëstria et la chance nous favorise plus qu'à Vadein.

Nous rentrons à l'hôtel pour le repas du

soir. Planté se met au piano et nous invitons quelques-unes des personnes présentes à bostonner avec nous. Mais les fröken de l'après-midi restent introuvables; elles ont fait comme le yacht de la veille, elles ont disparu subitement sans laisser leur adresse...

Nous devions partir le lendemain à deux heures de l'après-midi. Je voulus profiter de ma matinée pour monter à l'Observatoire de la ville et y jouir encore une fois de l'admirable panorama qu'on y découvre. Le temps était aussi beau que la veille et l'air paraissait avoir plus de limpidité et de fraîcheur. De nouveau j'avais à mes pieds toutes les fresques que compose le Mold fjord et, dans le lointain, se détachant sur l'azur du ciel, les neiges déjà vues de près en de précédentes excursions dans les montagnes.

A deux heures nous étions sur le débarcadère avec un flot assez considérable de passagers de tout âge et de tout sexe, attendant l'arrivée du bateau de Trondjem.

Un quart d'heure après, il s'approchait lentement de la passerelle, son hélice faisait bouillonner les eaux bleues du fiord et nous nous embarquions pour la ville sacrée de la Norvège. Le vapeur s'éloigne lentement de ce coin de verdure et de fleurs que nous quittons à regret. Il nous semble d'abord que nous glissons sur les eaux tranquilles du lac de Genève, mais bientôt leur couleur bleue tourne au vert

foncé et notre steamer commence à exécuter ces mouvements cadencés de la poupe à la proue, si redoutés des gens qui craignent les atteintes du mal de mer. Nous sommes maintenant en pleine mer. Sur le pont du navire, un peu de toutes les races et de toutes les nations, mais les scandinaves sont en majorité. Je ne saurais m'en plaindre d'ailleurs, car ces demoiselles ne nous font en rien regretter les Anglaises ou les Allemandes que l'on a habituellement pour compagnes de voyage sur tous les paquebots.

Je descends dans les salons du *Lyra,* c'est le nom de notre bâtiment. Tout de rouge tendus, ils sont très confortables, car ce bateau est réservé aux longues traversées. Sur les tables, la plupart des publications illustrées, depuis la *Vie au Grand Air* jusqu'à l'*Illustraded London News.* J'ai le loisir de contempler nos dernières épreuves sportives de Trouville, ainsi que M. Asquith à la Chambre des Communes menaçant de ses foudres éloquentes la Chambre dorée qui, tout à côté, quelques pas plus loin, le long de la Tamise...

Mais tout à coup des cris m'arrachent à mes méditations sur les rivalités des Chambres du Parlement anglais. Nous venons d'arriver à Christiansund et les matelots de la rive lancent des câbles pour rapprocher notre embarcation du bord où l'attend un groupe compact de voyageurs. Dix minutes d'arrêt. J'en

profite pour aller faire un petit tour dans la ville. Cette cité de 12.000 habitants est bâtie sur quatre petites îles. La principale de ces insules est Kikelandt où se trouve la plus belle église de la région. Mais il fait déjà sombre ; il est près de onze heures du soir et les quelques minutes que je passe à terre ne suffisent pas à me donner une idée juste des lieux. Dans la foule qui encombre le port j'entends un dialecte dont mes oreilles étaient depuis longtemps désaccoutumées: j'entends parler espagnol, et comme je m'en étonnais, on m'explique que les sujets d'Alphonse XIII sont assez nombreux ici car le commerce de poissons avec la péninsule ibérique est des plus florissants. Le coup de sirène du départ retentit; je n'ai que le temps de rejoindre le *Lyra* au pas gymnastique pour ne pas rester en panne à Christiansund.

Nous repassons l'étroit goulet qui forme l'entrée du port. Bientôt la ville s'évanouit comme dans un rêve. Il fait nuit maintenant, ou plutôt cette lumière légère et subtile propre aux étés des pays polaires. Lentement les passagers rejoignent leurs cabines respectives. Et je reste seul dans le salon fumoir du pont, en face d'une bouteille de vin du Rhin et d'un officier russe qui rejoint des parents habitant Trondjem. Il me raconte ses aventures de la guerre russo-japonaise: la surprise de Port-Arthur à laquelle il assista, puis le siège de la

ville avec ses longs mois d'insomnies, de bombardements et de misères : tous les assauts des japonais se ruant à l'attaque et toujours repoussés avec des pertes énormes. Les champs voisins du port étaient changés en véritables charniers qui ont vengé Moukden et Lyao Liang. L'a-t-on assez vilipendée cette pauvre armée russe, lors de la dernière guerre ! tandis que les Japonais avaient le monopole de toutes les qualités militaires. En réalité, il faut beaucoup en rabattre, me dit mon interlocuteur. Ce n'est pas en Russe que je parle, mais en témoin impartial ; presque toutes les fois que nous nous rencontrâmes à la baïonnette, nous les battîmes, et bien des fois les généraux japonais durent menacer leurs soldats de leurs propres canons pour leur donner du cœur dans les assauts. Il est vrai que certains généraux de Napoléon en firent parfois autant pour les leurs.....

Mais le jour diminuait de plus en plus ; je me levai pour sortir sur le pont. Je ne pus m'empêcher de jeter un cri d'admiration en présence du magnifique spectacle qui m'y attendait. La mer autour du navire avait totalement changé de couleur et pris une teinte rose-feu, plus accentuée que celle du ciel embrasé par les rayons mourants du soleil couchant. Le bateau semblait avoir charrié du sang. Toute l'étendue des eaux paraissait d'un calme plat, d'un silence infini. A l'Est, les

crêtes des montagnes de la Norvège entouraient le fond de ce tableau prestigieux. Maintenant le globe de feu rouge qui paraissait tout à l'heure à l'avant du navire venait de s'enfoncer dans les flots et le ciel s'illuminait des nuances de feux de Bengale multicolores. Les deux marins qui, sur le pont, veillaient à notre sécurité, regardaient ce spectacle féerique avec toute la tranquillité de leurs grands yeux pensifs, poêtes muets auxquels il ne manque pour pouvoir exprimer leurs rêves, que la plume d'un Loti.

Minuit approchait; et je m'arrachai à la contemplation des choses pour descendre dans ma cabine.

Le lendemain, cinq heures du matin, par le hublot au-dessus de ma couchette j'aperçois des poutres et des câbles; plus un bruit autour de moi, le battement régulier de la machine a même cessé. Nous sommes arrivés en rade de Trondjem, et les voyageurs commencent à débarquer. Cinq minutes après j'étais moi-même sur le quai avec mes deux valises à la main. Nous devions passer toute la journée à visiter la ville sacrée de la Norvège pour partir à minuit sur le *Kong-Herald* avec la croisière du Spitzber.

Le temps était splendide, on ne pouvait en souhaiter un meilleur. Les rues de Trondjem sont très larges. Ce n'est pas seulement par besoin d'esthétique architecturale qu'on les a

tracées ainsi. La crainte des incendies a inspiré cette mesure de précaution. Beaucoup de maisons sont en bois comme dans tous les villages scandinaves et la ville flamberait comme un cierge malgré tous les pompiers de l'endroit, si on laissait le feu se propager. Elle est très belle d'ailleurs, l'antique Nidaros avec ses grandes avenues si correctement alignées et si proprement tenues. Après avoir déposé mes valises à l'hôtel, j'erre seul par les rues; tout-à-coup au bout d'une grande avenue est un immense monument en granit bleu dont il me semble avoir vu la photographie quelque part. C'est la cathédrale de Saint-Olaf, la fameuse cathédrale de Trondjem, l'orgueil de la Norvège et du style romano-ogival. J'approche, mais je trouve portes closes, et un habitant du pays m'explique que l'on ne peut la visiter avant 9 heures du matin. En désespoir de cause, je me contente d'en faire le tour. De l'autre côté un jardin ou plutôt un cimetière. Mais un cimetière tout pimpant, presque gai avec ses croix de bois et ses buissons de verdure, rien de l'aspect funèbre des nôtres, étalant leurs croix funéraires et leurs immenses pierres de tombeaux. Ils ont quelque chose de pimpant et d'accueillant, ces cimetières de la Norvège, qui vous empêchent de songer à la réalité des choses et aux mystères de l'au-delà Y croit-il encore, aux mystères de l'au-delà, le peuple Norvégien? M. de Voguë disait dans un

certain article fameux, que je lisais naguère: Il fut un temps où cet homme du peuple, cet homme qui travaille et qui peine devait supporter tous ses maux sans gémir pour s'acquérir une éternité de bonheur éternel. Maintenant nos modernes socialistes ont dissipé ces illusions. Il devra, s'il est sage et s'il travaille, avoir un livret de retraite pour ses vieux jours, ce livret et cette pension que lui a promis M. Jaurès et ensuite il ira dans ce cimetière où tout doit finir et pourrir. » Notre grand disparu écrivait cela dans le bassin de la Rhur, devant les forges, les mines, les villes gigantesques, le travail titanesque et le cimetière de la ville qui attend tous ces visages en sueur et ces muscles raidis par l'effort. L'ouvrier de la Norvège a-t-il conservé le sens religieux, plus que son frère de la sombre Germania? Je le croirais volontiers. Ici, le prolétaire est très doux, peu révolutionnaire, et son visage exprime la quiétude et le bonheur de vivre. D'ailleurs beaucoup de monde aux offices du dimanche. La foi n'a pas encore quitté ces régions. Le clergé, il est vrai, a peu d'influence, mais les masses restent tout au moins chrétiennes et spiritualistes.

Remettant ma visite de l'église à l'après-midi, je descends la Munkegaden et me voilà bientôt à côté des quais de Trondjem. Les immenses quais en granit bleu vous paraissent interminables quand on les parcourt *pedibus*

cum jambis, pour employer l'expression du héros d'Alphonse Daudet. Tout le long du Bratorem, j'entends à ma grande surprise des groupes qui s'expriment dans ma langue maternelle. Ce sont des compatriotes qui viennent de débarquer du *Kong Harold*. Le voilà à ma droite, le bateau qui m'emportera demain matin à la pointe du jour; et quelques pas plus loin son camarade de croisière le *Neptune*. Cette fois, les deux navires des expéditions polaires feront cesser leur antique rivalité et se prêteront mutuellement assistance en cas de rencontre des icebergs, bien autrement redoutables pour les passagers que celle des ours blancs. Cette année, l'été a été très tardif sur la mer de glace comme en Europe, et il paraît qu'on aperçoit des banquises inquiétantes jusque dans les environs du cap Nord.

Je vais jusqu'à l'extrémité du *Bratorem* où mon navire du matin avait jeté l'ancre. Mais la place était occupée par un autre ; le *Lyra* avait dû prendre le chemin de Bergen.

A 2 heures de l'après-midi, dans la cathédrale de Trondjem. Avec nous beaucoup de Français, puis naturellement des Teutons et de blondes filles d'Albion avec leur éternel *Boedeker* à la main. Le cicerone qui présente l'église au public a la prétention d'être un polyglotte des plus distingués; en réalité, qu'il s'exprime en anglais, en allemand ou en français, son langage reste pour le public un nor-

végien impénétrable. Je me contente de suivre les indications de mon *Bœdeker*. Voici le maître autel où jadis les restes de Saint-Olaf étaient exposés à la vénération des fidèles, du temps où Trondjem était Nidaros et la capitale du royaume. D'ailleurs, la cathédrale a bien changé depuis cette époque. Par suite d'incendies successifs, elle a été transformée complètement. Mais c'est surtout depuis 1869 que l'on a entrepris la restauration de Christian et de son successeur Rigjord. On a déjà refait le chœur et l'octogone de l'abside, la salle du chapitre, et l'on espère avoir terminé le tout en 1915. Sur le côté droit de l'octogone jaillit une source dite de Saint-Olaf, et qui inspira sans doute l'idée de fonder l'église à cet endroit. La tradition rapporte que la châsse en argent qui contenait les reliques du Saint fut dérobée par des Danois au XVI[e] siècle et transportée à Copenhague. Mais je n'ai pu vérifier l'authenticité du fait. Le bas de l'église est encore rempli d'échafaudages et les ouvriers à la figure couverte de plâtre y travaillent activement.

Dans la foule qui sort de l'édifice tout un groupe de Français avec lesquels je fais connaissance. Ils me demandent naturellement si je fais partie de la croisière du Spitzberg. Je leur dis que je les accompagnerai jusqu'aux îles Lofoteu. Et je redescends avec eux la Munkadagen. Beaucoup d'étudiants avec la casquette de leur corporation et d'étudiantes por-

tant la même casquette plate, assujettie sur leurs blonds cheveux. Arrivé au port je quitte mes compatriotes en leur donnant rendez-vous pour le lendemain. Sur le pont du *Kong Harold* une activité fiévreuse règne en ce moment. Tous les marins sont occupés à charger les colis des passagers, et Dieu sait s'ils sont nombreux.

Je quitte les quais, me dirigeant vers un des ports qui relient Trondjem à Kristianten par dessus l'Ovre Elvehaon. Ce bras de mer se trouve contourner la ville et la sépare de ses faubourgs de l'Ouest. Je marche toujours devant moi dans la Babeke Gade, puis bientôt me voilà dans la campagne. D'assez jolies villas autour de moi, avec quelques jardins qui manquent de fleurs. Puis obliquant sur la droite, je monte sur la forteresse de Kristianten. Elle fut bâtie au XVII[e] siècle pour dominer la rive droite du Nidalo. De là-haut la vue est superbe sur la ville. Tout Trondjem apparaît devant nous. Mais la cité ne gagne pas à être vue de loin car elle ne paraît guère imposante... Cependant la journée touche à sa fin ou plutôt elle y toucherait en France, car ici les journées d'été sont interminables et le soleil oblique semble ne pas vouloir disparaître de l'horizon pâle.

Il était déjà 9 heures quand je rentrai à l'hôtel Britannia dans la Dromingansgade. La température était si délicieuse que je ne pus résister à la tentation de dîner sur la terrasse.

A ma table un jeune Américain qui accomplit une excursion en Europe. Il parle très couramment le français, ayant habité longtemps Genève. Sa conversation est des plus intéressantes. Il se dit très lié avec la famille Taft. D'ailleurs tous les Américains que j'ai rencontrés en France sont tous les amis du Président. Roosevelt, en particulier, aurait eu de nombreuses relations. Le citoyen yankee qui mange à ma table ne paraît pas, lui, être du tout l'admirateur de l'ancien Président, qu'il considère comme très surfait sous tous les rapports et qui, d'après lui, est irrémédiablement coulé au point de vue politique. Mais il laisse des espérances dans sa famille: son gendre, M. Longworth, le député de l'Ohio. Celui-ci n'aurait, d'après mon voisin, aucune chance de marcher sur les traces du beau-père, car c'est une parfaite nullité sous tous les rapports, et les airs arrogants de l'ex-miss Roosevelt suffiraient pour lui retirer toute chance de réussite dans le monde parlementaire. L'avenir nous dira si les jugements de mon convive de Trondjem ne sont pas trop sévères.

Par contre, la famille Taft a toutes ses préférences. Le Président actuel ne marchera jamais comme orateur sur les traces de Démosthène et comme capitaine il ne fera jamais pâlir de jalousie l'ombre de Napoléon. Malgré cela, c'est le type du bon père de famille dans toute l'acception du terme et sa corpulence lui

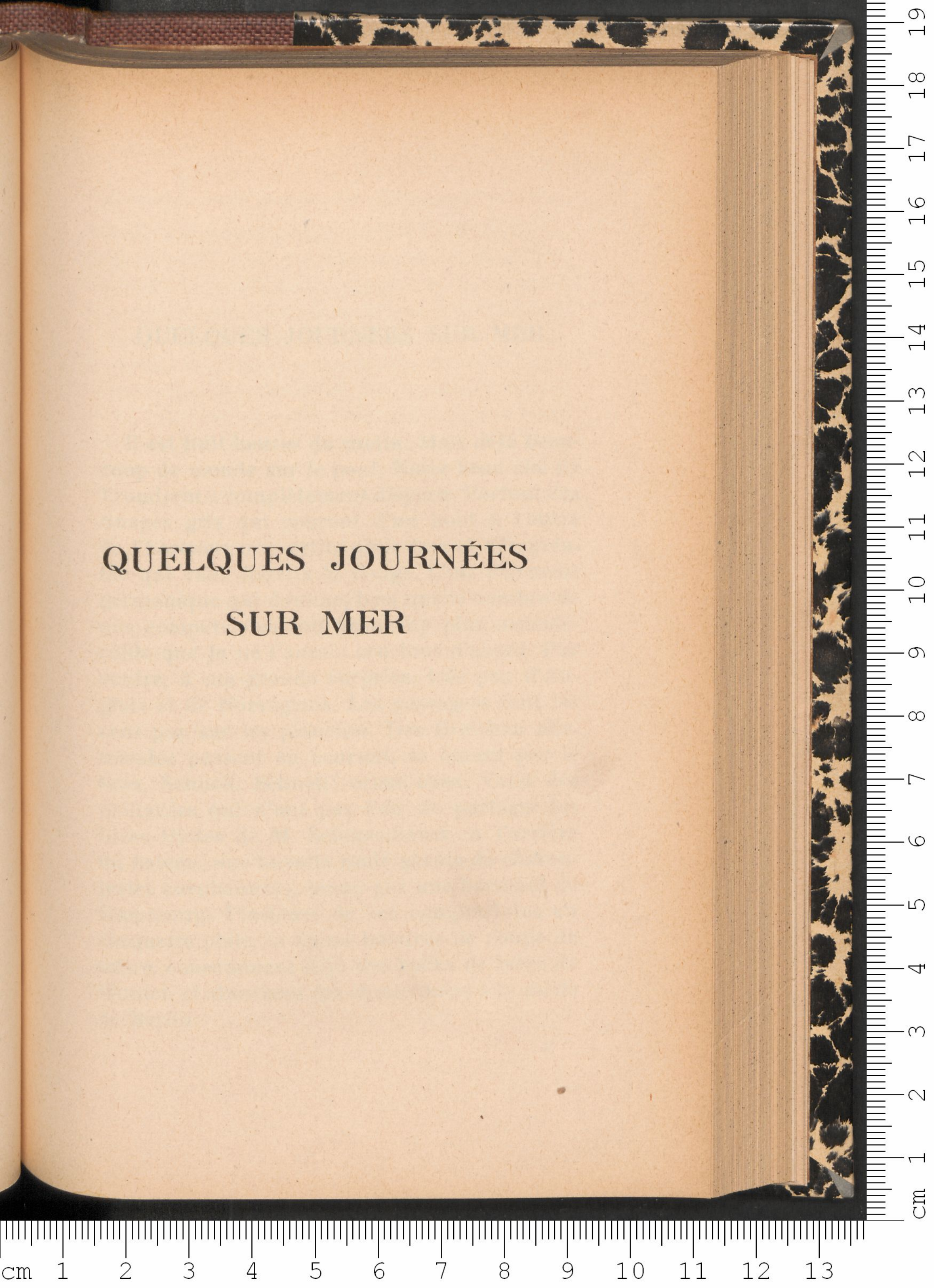
donne tout au moins du poids dans les délibérations et du calme dans les décisions. Toutefois les fautes de son prédécesseur ont seules fait perdre beaucoup de terrain au parti républicain, depuis longtemps le maître incontesté du Congrès de Washington et le retour du parti démocrate au pouvoir n'aurait rien d'impossible malgré la popularité du leader actuel, En cela mon Américain ne se trompait pas; quelques mois plus tard, ses prévisions se sont réalisées.

Nous en sommes déjà au café et aux cigares et la lumière se fait de plus en plus anémique et confuse. Je me lève et sors suivi de mon commensal qui m'accompagne tête nue, à la mode anglo-saxonne, préservatif certain d'après lui contre la calvitie prématurée. Dans les rues de la ville beaucoup d'étrangers qui la visitent, et de camelots qui vendent le *Trondjem Tagblatt* et crient les événements de la journée. Ne comprenant rien à ces dialectes hyperboréens je leur laisse vendre à d'autres leur papier à 5 öre. La *Dromigensgade* nous conduit le long des quais. Puis nous voilà bientôt sur le Bratoren où commencent à arriver les voyageurs du Spitzberg. Eclairés par les pâles reflets du soleil de minuit ils ont l'air de spectres qui passent.

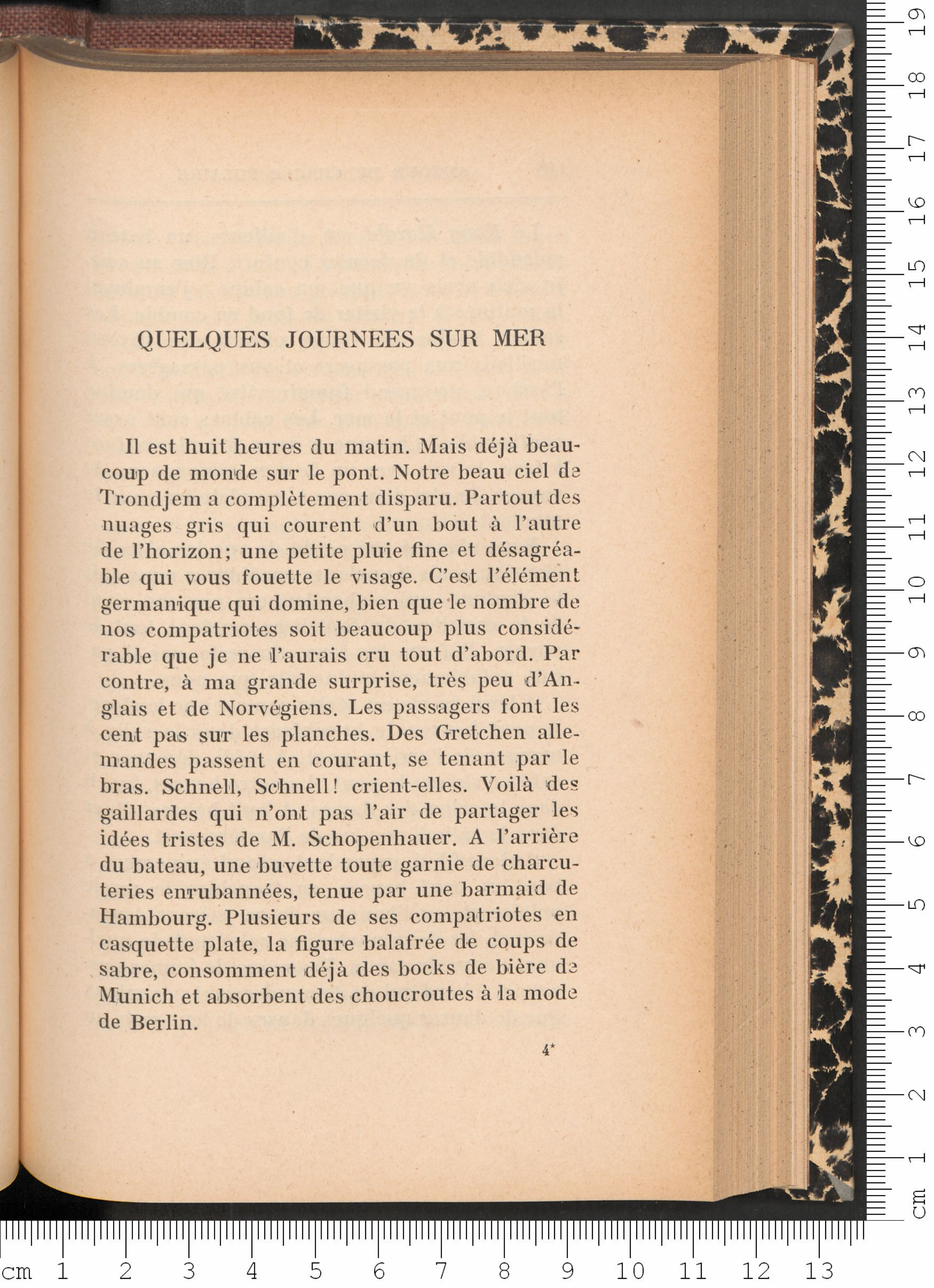
Minuit. L'heure du départ du bateau approche. La foule commence à se faire de plus en plus considérable. Je m'empresse d'aller

inspecter ma cabine. Dans l'intérieur du navire, des gens affairés courent de tous les côtés à la recherche de leurs chambres et, naturellement, se trompent de numéros. Des quiproquos amusants se produisent. Je vois même un grand général russe se dressant en caleçon sur sa couchette, et poussant des cris d'effroi devant un teuton quelconque qui craque une allumette et entr'ouvre la porte de sa cabine. Après avoir placé mes bagages sur ma couchette, je remonte sur le pont. On retire la passerelle; un coup de sirène retentit.

Alors Trondjem et le *Kong-Harold* se saluent mutuellement. Des fusées partent d'un mât du navire, tandis que d'autres y répondent du quai. Les quelques milliers de personnes qui sont venues assister au départ de l'expédition polaire, agitent des chapeaux et des mouchoirs. Les jeunes filles norvégiennes en particulier, qui forment la majorité des assistants, se montrent les plus expansives. La lueur des fusées éclaire vaguement leur chevelure fauve. Mais le bateau vire lentement sur lui-même et les personnes qui emplissent le quai ne sont bientôt plus que des silhouettes se mouvant dans les derniers rayons d'astre mort qu'envoie le soleil au-dessus des montagnes dressées autour du fjord...



QUELQUES JOURNÉES SUR MER



QUELQUES JOURNEES SUR MER

Il est huit heures du matin. Mais déjà beaucoup de monde sur le pont. Notre beau ciel de Trondjem a complètement disparu. Partout des nuages gris qui courent d'un bout à l'autre de l'horizon; une petite pluie fine et désagréable qui vous fouette le visage. C'est l'élément germanique qui domine, bien que le nombre de nos compatriotes soit beaucoup plus considérable que je ne l'aurais cru tout d'abord. Par contre, à ma grande surprise, très peu d'Anglais et de Norvégiens. Les passagers font les cent pas sur les planches. Des Gretchen allemandes passent en courant, se tenant par le bras. Schnell, Schnell! crient-elles. Voilà des gaillardes qui n'ont pas l'air de partager les idées tristes de M. Schopenhauer. A l'arrière du bateau, une buvette toute garnie de charcuteries enrubannées, tenue par une barmaid de Hambourg. Plusieurs de ses compatriotes en casquette plate, la figure balafrée de coups de sabre, consomment déjà des bocks de bière de Munich et absorbent des choucroutes à la mode de Berlin.

Le *Kong Harald* est, d'ailleurs, un bateau splendide et du dernier confort. Hier au soir, je n'en avais vu que ma cabine ; j'employai la matinée à le visiter de fond en comble. Les salons tendus de rouge offrent des divans moëlleux aux passagers et aux passagères. A l'arrière, un grand fumoir vitré qui domine tout le pont et la mer. Les cabines sont assez confortables. Chacune a deux lits placés face à face. Je suis avec un de mes compagnons de voyage. Je n'ai donc pas à me plaindre pour le moment.

Nous n'avons pas perdu de vue les côtes de Norvège, mais à quelques encâblures nous suit le *Neptune*, qui n'abandonnera pas son rival de la croisière du Spitzberg pendant tout le voyage. Il force les feux, du reste, car il paraît notablement moins vite que nous.

A bord, la vie est réglée comme une horloge. A neuf heures, le bræckfeast dans la salle à manger de l'arrière pont. A midi, déjeuner et café servis sur le pont. A quatre heures, lunch dans le salon des dames. A huit heures, dîner dans la salle à manger de l'arrière-pont.

Aujourd'hui, cependant, grand événement à bord. A neuf heures, on franchira le cercle polaire et, en l'honneur de ce passage sensationnel, les deux navires se salueront de quelques coups de canon. Beaucoup de jeunes personnes à bord qui ne demanderaient pas mieux que de danser quelques danses de leur pays au

son de l'orchestre du bateau. Car nous avons un orchestre à bord. La musique en est lamentable, et ses violons grinçent sans la moindre analogie avec ceux du théâtre de Bayreuth. Mais l'on est forcé de se contenter de ce que l'on a et d'ailleurs ce sera très suffisant pour nous permettre de glisser timidement sur le pont du navire. Une charmante parisienne veut bien se donner la peine de faire les invitations pour le soir.

Aussitôt que le bal fut annoncé, tous les passagers et les passagères perdirent leur air neurasthénique du matin. Cela me rappelait le passage de *Tartarin sur les Alpes* où Daudet parle de l'entrain enragé que communiqua son héros aux hôtes du Rigi-Culm. Le riz et les pruneaux! Ici il n'y aura pas de cette rivalité culinaire ; cependant, le groupe slave et le groupe teuton semblent impénétrables l'un pour l'autre, et gardent une réserve farouche. Le bal du soir fera tomber toutes ces barrières.

De loin en loin des voiles blanches à l'horizon. Seraient-ce les compatriotes du héros de Loti en train d'exécuter leur pêche dangereuse à quelques centaines de kilomètres de l'Islande? Non, car nous passons à côté d'un chalutier dont les marins nous interpellent en norvégien. Puis plus loin des voiles triangulaires traînant des bateaux plus modestes. Ce sont, paraît-il, des touristes qui les montent, Anglais pour la plupart, en train de visiter les côtes de

la Scandinavie septentrionale. La pluie a cessé vers l'arrivée du soir. Est-ce pour nous permettre de fêter l'approche du continent polaire? Toujours est-il que le ciel a repris son azur immaculé des journées précédentes. Décidément nous avons de la chance pour notre excursion dans le pays des neiges, car il fait une température idéale et nous pouvons juger de tout le pittoresque du paysage. Tandis que paraît-il en Europe centrale c'est tout autre chose. Je jette les yeux sur le *Standart* et le *Berliner Tageblatt*. Les pluies diluviennes et les orages continuels sévissent de plus en plus, en France tout comme en Angleterre, et les récoltes seront désastreuses dans la plupart de nos contrées. Mais je ne donne pas cours à mes lamentations d'agriculteur car je suis pour le moment un simple passager du *Kong-Harald*, venu là pour admirer les beautés de la nature sauvage. A mon retour, je prendrai contact avec les réalités qui m'attendent au pays.

Cependant la cloche du navire annonce l'heure du dîner. Tous les voyageurs s'entassent dans la salle à manger de l'arrière-pont. Des morues fraîches à profusion, des coquillages des plus succulents, des filets de renne nous sont servis par des barmaids en costume national, aussi appétissantes, du reste, que le repas qu'elles nous servent. Elles sont vraiment bien jolies ces blondes enfants des fjords

de Norvège; et le général russe que j'apercevais hier soir en tenue des plus sommaires, ne semble pas les quitter de son monocle incrusté dans l'œil gauche.

Neuf heures du soir approchent et l'on ne cesse pas d'absorber des tasses de thé. Soudain un coup de sirène retentit sur le pont, tout le monde a compris: c'est le cercle polaire, et l'on monte quatre à quatre vers la proue du navire. Deux canonniers improvisés sont à côté de nos canons de cuivre, prêts à décharger leurs pièces. Le bateau ralentit pour laisser le *Neptune* approcher à sa hauteur. Puis des détonations retentissent et les pavillons des deux navires se saluent naturellement. Des passagers du *Neptune*, grimpés sur les haubans, poussent en notre honneur des hourrahs frénétiques, auxquels nous répondons en les canonnant de notre mieux. Puis le *Kong-Harald* accélère son allure, se plaçant à une distance respectable de son compagnon de route. Et le cercle polaire est franchi.

Alors l'orchestre du pont entonne l'Hymne norvégien que l'on écoute en silence. Très beau, cet hymne plein de mélancolie et de mystère, mais il ne vaut pas l'hymne finlandais que l'on joue aussitôt après. Celui-ci est digne du grand Opéra. Bientôt de fringants cavaliers se détachent de notre groupe et vont inviter ces dames. Sur le pont du navire, un tour de valse est des plus difficiles à réaliser. La mer est

assez agitée malgré le voisinage des côtes, et lorsque l'on essaie de tourner, on glisse terriblement. Des couples décrivent des oscillations menaçantes et quelques-uns sont fort aises de pouvoir s'agripper aux cordes qui garnissent les parapets de tribord. Parmi nos danseuses: des allemandes, quelques françaises et de blondes filles de la Scandinavie. J'invite M[lle] Olga B..., de Berlin, une assez jolie brune qui approche, sans épouseur, du cap de la trentaine. Je n'ai jamais cru à la sincérité des vers trop connus du poète:

Je voudrais seulement qu'une duchesse en France
Sut aussi bien valser qu'un bouvier allemand.

A voir les Teutons qui s'essayaient à valser sur le pont du *Kong-Harald* en cette soirée d'été 1910, on aurait eu de la peine à croire que Musset les ait jamais vus à l'ouvrage. A voir aussi cette gaucherie, cette lourdeur, ce manque de souplesse et d'élégance, il eut été difficile de les comparer à nos danseuses du faubourg Saint-Germain. Ma fraülein de ce soir glissait timidement.

Nous avions à bord toute une famille de russes de Kief, dont une jeune fille assez gentille et parlant admirablement le français. Nous la prions d'exécuter quelques danses de son pays avec son frère. Ce à quoi elle se résout avec la meilleure grâce du monde. Le cavalier

exécute des bonds furieux et des pirouettes très périlleuses sur lui-même, tandis que sa danseuse semble fuir en refusant ses avances. Malheureusement la mer, de plus en plus houleuse, rend l'exécution de pareils entrechats plutôt difficiles, et nos danseurs qui ont manqué trébucher sur le pont sont obligés de s'arrêter sans avoir achevé leur programme. Soudain, grande surprise! voici une mouquère qui s'avance enveloppée de voiles blancs ; c'est un jeune professeur de Paris qui nous prouve que les grades universitaires ne sont pas incompatibles avec la vieille gaieté française. Son frère l'accompagne, coiffé d'un fez turc et tenant en guise de tambourin un plateau pris dans la salle à manger du bord. La belle fatma improvisée exécute au grand scandale de quelques Allemandes, mes voisines, une danse du ventre des plus réussies. L'assistance accompagnait les « travadja la mouquère » de l'orchestre, et l'encourageait en battant des mains. A la fin de ses contorsions le danseur découvre son identité et l'on applaudit. Puis le tour des valses recommence et de nouveau on s'essaie à tourner sur le pont sans beaucoup plus de succès qu'auparavant. De temps en temps l'orchestre donne quelques intermèdes avec des scies à la mode:

Caroline, Caroline,
T'arrête pas le long du chemin.

ou bien des refrains du Thiergarten ou du Prater. Maintenant l'obscurité est presque complète et les assistants deviennent de plus en plus rares. Bientôt il n'y a plus sur le pont qu'une vingtaine de personnes qui admirent les reflets roses du soleil de minuit. Nos violons se sont tus et notre pianiste dort du sommeil du juste. Je me promène sur l'arrière du navire avec notre danseur russe de tout à l'heure, qui me parle de ses voyages en Afrique, de ses chasses au lion et des soleils de la Haute Egypte...

Il est sept heures du matin, je me réveille dans ma couchette. Par le hublot la lumière entre à flots. Il fait toujours le ciel radieux de la veille. Mais soudain, je prête une oreille attentive. Quelque chose d'insolite dans la marche du navire. Serions-nous échoués sur un banc de sable ? Le *Kong Harald* semble s'arrêter tout à fait, et le bruit de l'hélice n'arrive plus jusqu'à moi. Soudain la porte de ma cabine s'entr'ouvre et mon camarade de lit, M. René G... apparaît, équipé de pied en cap comme pour une lointaine excursion. « Dépêchez-vous, me crie-t-il, le *Kong-Harald* vient de s'arrêter dans une baie des îles Lofoten et l'on se dispose à excursionner sur la montagne d'en face ». Je me hâtai de me préparer. Cinq minutes après j'arrivai sur le pont. L'eau de la mer n'avait jamais été si belle.

C'était un éblouissement d'azur et de lumière autour du navire à l'ancre dans cette baie resserrée, aux parois granitiques, et dont les eaux bleues avaient la tranquillité de celles d'un étang. Le *Neptune* est à cent mètres en arrière; ses passagers nous précèdent à terre; les deux petits canots qui font le service des bateaux viennent de les déposer sur le rivage. Quelques minutes après nous les avions rejoints. Cette expédition, me dit un jeune officier norvégien, qui nous sert de guide, est très dure, et je regrette qu'il y ait tant de dames parmi nous, car beaucoup pourraient être obligées de s'arrêter en route. Il s'agit d'abord d'escalader les blocs de granit qui nous surplombent et la montée sera rude. On commence l'ascension. On aide les uns, on pousse les autres. Finalement les plus empruntés se trouvent en cinq minutes à côté du torrent dont le cours escarpé nous conduira au lac que nous allons visiter. Car c'est le but de notre excursion. Je crois que le nom géographique de ce lac, est: lac de Torvaldet. Vous pouvez vous en assurer en consultant une carte détaillée des îles Lofoten. Arrivés près du torrent, il s'agit d'atteindre l'autre rive, car de grands rochers nous barrent complètement le passage sur la rive droite. Les marins qui nous accompagnent jettent des planches sur le précipice et nous le franchissons, sauf quelques Allemands que le vertige retient sur le rocher.

et que nous retrouverons à notre retour. Puis l'on continue à remonter sur l'autre rive. Le sentier que l'on suit se fait de plus en plus escarpé et surtout monte terriblement. De temps à autre le lit du torrent s'enfonce assez profondément. Alors, gare au vertige! J'avoue être plusieurs fois obligé de me cramponner aux branchages qui tapissent les roches. La caravane se dissémine encore. A un moment donné je me trouve seul. N'ayant pas le pied assez montagnard pour suivre nos marins qui ont pris la tête, j'attends patiemment le reste des voyageurs. Bientôt deux Allemands apparaissent exténués, mais ceux-là sont du moins équipés de pied en cap pour les ascensions dans les montagnes; de gros souliers ferrés, des alpenstocks longs de deux mètres et des vareuses de flanelle avec de grosses cordes à nœuds enroulées autour de la ceinture. Bref l'aspect de Tartarin gravissant les rampes de Jungfraù. Ne voulant pas avoir l'air moins hardi que nos ennemis nationaux, je reprends ma marche en avant, et après un léger coude, je me trouve en présence d'une montée terrible au bas de laquelle nous attendent nos marins du *Kong Harald*. Le chemin n'est plus long maintenant, il n'y a plus que dix mètres à franchir, mais c'est l'obstacle le plus sérieux du voyage. Sur cette pente si raide, où les arbustes manquent pour se cramponner, l'on glisse terriblement. Le pied en-

fonce dans une terre sans résistance, les pierres roulent sous vos pas et je prends le parti le plus simple qui est de gravir à quatre pattes, comme un simple quadrupède. Arrivé au haut de la rampe, un panorama grandiose s'offre aux regards, un vaste cirque en face de vous, moins grand que celui de Gavarnie, mais tout aussi imposant, avec en plus la neige qui fait souvent défaut à nos Pyrénées. Oui, des masses de neige et de glace descendant en stalectites pressées sur les parois à pic des montagnes qui entourent le lac. Cet immense réservoir d'eau de plusieurs hectares d'étendue recouvre tout le fond du cirque. A sa surface, d'énormes blocs de glace dont la plupart s'échappent par le torrent qui s'en écoule. Nous ne sommes que trois voyageurs parvenus au bout de l'étape. Les marins du *Kong Harald* se tiennent sur le bord du plateau avec des cordes pour hisser les excursionnistes qui ont besoin de leur secours. Bientôt ceux-ci arrivent en groupe compact. L'ascension commence, fertile en incidents divers. La plupart de nos compagnes de route s'en tirent assez brillamment. J'entreprends de faire le tour du lac. Mais bientôt des coups de sifflet nous rappellent et la descente va commencer. Il nous faut dire adieu à ce réservoir d'une beauté si sauvage et si sévère, endormi entre ses parois abruptes et muettes. Sans doute ne voit-il que rarement l'homme fouler la neige de ses bords.

La descente sur le bord du plateau s'accomplit assez facilement le long des cordes que tiennent les matelots. Maintenant l'allure s'accélère. C'est à qui doublera le pas, car il est plus de midi et chacun ressent l'impérieux besoin d'aller s'asseoir dans la salle à manger du navire. Aucun obstacle sérieux au retour. Les excursionnistes filent à la débandade, enjambant les grosses pierres qui encombrent le sentier au-dessus du torrent, dont l'eau jaillissante arrive jusqu'à nous par instants. A un moment donné, j'aperçois ma danseuse Berlinoise de la veille au soir, prisonnière sur un rocher au milieu de la rivière. Elle a commis l'imprudence de vouloir passer sur la rive droite, et des messieurs galants s'empressent d'aller la délivrer. Nous approchons des eaux bleues de la mer, et les marins du *Kong Harald* font partir des pétards pour rallier les passagers qui auraient pu s'égarer dans la montagne. Mais personne ne manque à l'appel. On s'embarque dans les canots du *Neptune* et chacun réintègre son navire respectif. Il fait maintenant une chaleur torride; pas un souffle sur la mer, on respire un air de feu et cependant il y a longtemps que l'on a dépassé le cercle polaire.

A deux heures de l'après-midi tout le monde se retrouve sur le pont d'avant, comme la veille, pour admirer les beautés du paysage. S'il m'est permis de revenir légèrement en ar-

rière pour réparer les omissions de ma rédaction, je signalerai que la veille nous avons vu passer sous nos yeux le rocher percé de Torghatten, les Sept sœurs d'Alstand, sept géantes en granit bleu, profilant leur sommet de pierre entre l'azur du ciel et celui de la mer, puis le Svartissen, dont les parois plongent dans l'onde amère.

Aujourd'hui le navire ne quittait pas les Lofoten et il évoluait parmi les méandres formés par les rochers qui avoisinent les îles. Les passages sont par là assez dangereux, car tout le long du parcours se trouvent des récifs à fleur d'eau qui pourraient vous mettre hors de combat à la première rencontre. Une administration vigilante a placé partout des poteaux indicateurs permettant au pilote de se diriger sans péril pour son navire. Nous passons parfois dans des passages tellement étroits que les bords du navire ne sont plus qu'à quelques mètres des rochers qui nous entourent. Aussi la marche est lente et pénible; l'on n'avance qu'avec précaution et le *Neptune* qui nous suit à quelques encâblures commence à décrire nos courbes lorsque nous les finissons. Les îles Lofoten ne sont qu'un immense amas de rocs où la végétation apparaît pauvre et rare. Quelques épicéas, de maigres bouleaux rachitiques et c'est tout. Nous sommes loin de nos plantureuses forêts de Molde ou de Vossevangen. Puis de loin en loin, çà et là, des

maisons en bois de pêcheurs. Car la pêche est la seule ressource de cette contrée inhospitalière. La saison d'hiver voit arriver des marins de tous les pays, mais surtout de Bergen et de Trondjem, qui viennent puiser dans les bancs innombrables des morues qui se donnent rendez-vous dans ces parages. Depuis janvier jusqu'au mois d'avril que dure cette pêche, elle occupe plus de 30.000 hommes montés sur des milliers de bateaux. Aussi partout sur les côtes arides on aperçoit des huttes abandonnées, qui ne sont habitées qu'en hiver. C'est là que les matelots viennent se réfugier pendant les tempêtes.

Entre les îles d'Hindœ et d'Œstraagœ s'ouvre le Raftsund, sorte de détroit grandiose dans lequel s'engagent le *Kong Harald* et le *Neptune*. Au loin un cirque immense de montagnes noires qui paraissent vouloir nous fermer le passage. Toujours les mêmes croupes rocailleuses terminées en mamelons émergeant sur l'azur du ciel. Et tout autour, malgré cette heure peu tardive la mer prend ces teintes roses ou argentées spéciales aux pays polaires. Au loin, autour du navire, à mesure que le soleil presque éternel à cette latitude, décrit son parcours circulaire autour de l'horizon, ce sont les plus étranges reflets et jeux de lumière que l'on puisse rêver. De temps en temps sur le flanc des montagnes noirâtres, des plaques neigeuses qui semblent avoir été oubliées là

par mégarde. Le bateau doit nous déposer ce soir à neuf heures à Lödigen, et ensuite il poursuivra sa marche vers le Spitzberg tandis que nous regagnerons les côtes de Norvège.

Le soir à sept heures nous sommes tous réunis dans la petite salle à manger de velours rouge qui est à l'arrière du pont. Le capitaine du bateau vient faire ses adieux et nous le remercions avec effusion de son amabilité. Toujours les mêmes morues fraîches et les coquillages les plus variés encombrent la table. Mais le bruit de l'hélice se fait de moins en moins entendre. Le *Kong Harald* s'arrête insensiblement. Il semble maintenant s'en aller à la dérive; nous sommes arrivés au but de cette étape. Nous voilà en face du débarcadère de Lödigen. La foule des passagers et de nos danseuses de la veille viennent nous faire leurs adieux. Deux marins descendent nos colis dans une barque qui nous attend à babord. Nous nous arrachons aux poignées de mains de nos compagnons du *Kong Harald* et nous descendons à notre tour. La mer est assez grosse, il souffle une forte brise d'Ouest, malgré le voisinage des Lofoten, et notre petite embarcation exécute des bonds périlleux sur les lames. J'ai pris une rame à côté d'un marin, mais par un temps pareil je ne songe qu'à aider à la manœuvre et non à faire un concours de canotage. Nous rejoignons enfin le débarcadère. En face, le *Kong Harald* com-

mence à virer de bord et les passagers agitent frénétiquement des mouchoirs et des serviettes. Nous y répondons par des hurrahs à l'adresse du navire et de l'équipage, mais il s'éloigne de toute la vitesse de son hélice et bientôt nous n'apercevons plus qu'une coque imperceptible et un mince panache de fumée à l'horizon. Alors nous rejoignons la terre ferme et nous portons nos valises dans l'hôtel d'en face. C'est plutôt une pension de famille dans toute l'acception du mot. Le maître de céans qui est encore à table vient lui-même nous recevoir et nous introduit dans son salon. Là se trouve un jeune Norvégien, directeur de l'usine électrique voisine, qui a été, paraît-il, construite avec des capitaux français. Il parle très bien notre langue, ayant longtemps habité Paris et les souvenirs du boulevard lui font trouver bien durs les hivers passés à Lödigen. Car à partir de novembre jusqu'en mars, c'est ici la nuit presque éternelle, coupée simplement par les aurores boréales et les halos lunaires. Mais ces paysages doivent être infiniment plus intéressants à visiter l'hiver que l'été. J'imagine déjà toute cette côte couverte par des pieds de neige, les maisons de bois disparaissant sous « l'unanime pli » et au loin la mer sombre qui gronde et semble vouloir se jeter sur sa blanche voisine... Mais le spectacle que je vois présentement est tout autre. Toujours la même clarté diaphane et confuse,

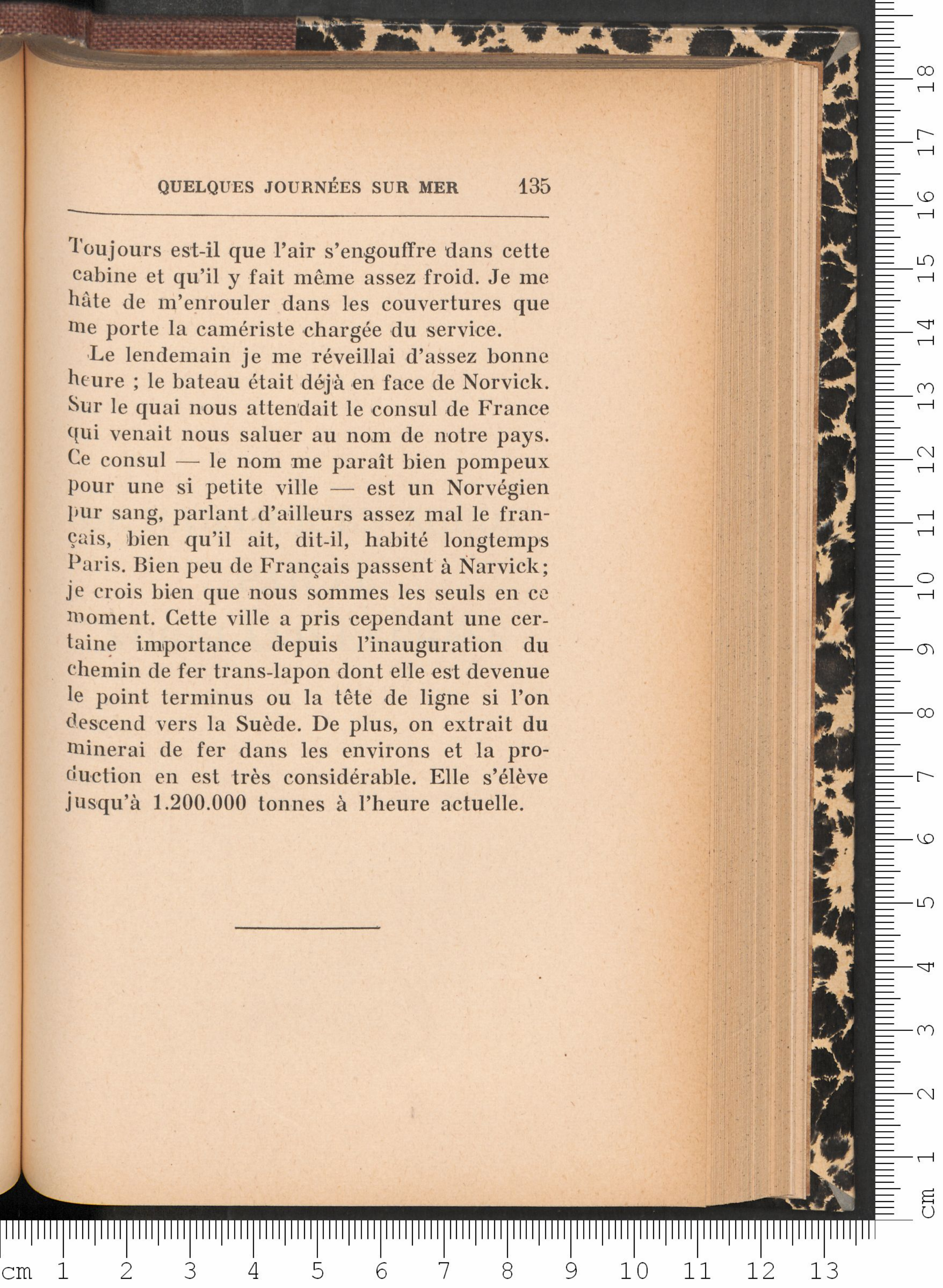
vague reflet de soleil mort. Les féeries interminables et confuses des journées polaires. La mer rouge, à l'horizon, sous le ciel rose et pâle. Autour de notre hôtel, se devinent les mêmes éternelles maisons en bois entourées par de maigres arbustes, des sapins et des épicéas qui paraissent avoir de la peine à grandir dans ces terrains rocailleux où l'argile manque et où la chaleur fait défaut. Malgré l'heure avancée du soir — il est plus de dix heures — les habitants de Lödigen sont loin de dormir tous du sommeil du juste. Sur la route qui longe la mer, j'aperçois de loin en loin de longues théories de jeunes filles qui se promènent en se tenant par le bras. Leurs yeux mélancoliques semblent refléter « le songe intérieur qui n'achève jamais ». Pensent-elles à leurs fiancés ou à leurs frères en train de naviguer sur l'Atlantique ou dans les mers d'Extrême-Orient ? Toujours est-il qu'elles paraissent réfléchir très profondément. Toute cette population de l'extrême Nord n'est composée que de marins et de pêcheurs. Si la terre fait défaut, c'est la mer qui doit nourrir l'homme.

Dans le port de Lödigen, quelques bateaux à voiles qui ramènent leurs propriétaires. Mais la température fraîchit sensiblement. Malgré mon pardessus, je commence à la sentir glacée. De temps en temps, lorsque la bise arrive du Nord, on sent un froid qui vous

pénètre et vous rappelle le voisinage des icebergs et des glaciers du pôle. Je rentre à l'hôtel retrouver mes compagnons de route. Dans le salon où l'on sert des boissons chaudes, il règne une obscurité presque complète. Mon ingénieur est là en train de raconter ses aventures parisiennes.

L'heure s'avance cependant. A minuit et demi nous devons prendre le bateau qui conduit à Narvick. Nous reprenons nos valises pour les placer sur le débarcadère. Un petit vapeur, peint tout en blanc, nous conduira sur la côte norvégienne. Le soleil avait disparu de l'horizon, mais il continuait toujours à éclairer le ciel rose. Il faisait partout un demi crépuscule qui n'était plus le jour et qui n'était pas encore la nuit. Pas une étoile au ciel, mais partout cet aspect de reflets lunaires spécial aux pays polaires.

Notre bateau s'approche du bord et nous nous embarquons. Pour passer la nuit, ce sont ici les cabines qui manquent le plus. On installe des couchettes improvisées un peu partout : dans le salon en velours rouge, dans la cabine du capitaine, et ces coussins sur lesquels on s'asseoit pendant le jour nous serviront d'oreillers pour la nuit. Quant à moi je dormirai dans la cabine du capitaine, placée tout en haut du pont. L'installation est assez confortable, mais les vitres font défaut. Serait-ce les vents des tempêtes qui les ont cassées ?



Toujours est-il que l'air s'engouffre dans cette cabine et qu'il y fait même assez froid. Je me hâte de m'enrouler dans les couvertures que me porte la cameriste chargée du service.

Le lendemain je me réveillai d'assez bonne heure ; le bateau était déjà en face de Norvick. Sur le quai nous attendait le consul de France qui venait nous saluer au nom de notre pays. Ce consul — le nom me paraît bien pompeux pour une si petite ville — est un Norvégien pur sang, parlant d'ailleurs assez mal le français, bien qu'il ait, dit-il, habité longtemps Paris. Bien peu de Français passent à Narvick; je crois bien que nous sommes les seuls en ce moment. Cette ville a pris cependant une certaine importance depuis l'inauguration du chemin de fer trans-lapon dont elle est devenue le point terminus ou la tête de ligne si l'on descend vers la Suède. De plus, on extrait du minerai de fer dans les environs et la production en est très considérable. Elle s'élève jusqu'à 1.200.000 tonnes à l'heure actuelle.

DE NARVICK EN SUÈDE
PAR LE
NORDLAND EXPRESS

DE NARVICK EN SUEDE PAR LE NORDLAND EXPRESS

Avec notre consul, qui se fait un devoir de nous accompagner, nous montons la grande rue centrale de Narvick, bordée de chaque côté par des villas en bois. Je dois descendre au Grand-Hôtel, situé à l'autre bout de la ville, près de la station du Nordland-Express, que l'on prend à sept heures du soir. Obligés de porter nous-mêmes nos valises et nos paquets assez volumineux, la route paraît longue. A mesure que nous nous éloignons du port, les maisons se font plus nombreuses. La ville devient de plus en plus considérable. Elle compte, d'ailleurs, 5.500 habitants, ce qui est beaucoup pour une latitude aussi élevée. C'est la station du chemin de fer la plus rapprochée du pôle Nord, et les hivers y sont très rudes malgré le voisinage du Gulf-Stream. Le patron du Grand Hôtel, où nous arrivons, parle couramment l'allemand, et je me sers des quelques notions que je possède de la langue de Schiller pour converser avec lui. Il me dit que, pendant la saison hivernale,

il redescend vers des pays plus cléments, à Stockholm ou à Copenhague, et je comprends sans peine sa façon d'agir. Nous sommes encore en plein été et, avec mes deux pardessus, la brise qui arrive du fiord me paraît glacée.

Cependant, malgré l'heure matinale, je m'en vais excursionner dans les alentours. Au port tout d'abord, dont je n'ai vu qu'une très petite partie en débarquant. En remontant vers la voie ferrée, on aperçoit d'immenses appontements sur pilotis, destinés à embarquer le minerai de fer sur les bateaux qui abordent dans ces parages. En face de cette gare de marchandises, des navires de toutes les nations: scandinaves et anglais pour la plupart, et M. A..., qui m'accompagne, l'un des fils du ministre plénipotentiaire du Pérou, a la joie de saluer sur l'un d'eux le pavillon de son pays. Que vient faire un navire péruvien dans cette contrée? Les marins qui sont là-bas sur le pont doivent regretter les soleils de l'Equateur.

Le commerce du bois est aussi considérable ici comme dans toute la Norvège. Voici tout un train chargé d'énormes sapins, qui arrive avec un bruit de tonnerre sur une voie construite à 15 mètres de hauteur, sur des énormes poutres. En quittant le port et en remontant vers le nord de la ville dans les eaux grises du fiord, partout des barques de pêcheurs. La population de Narvick n'est guère composée

que de marins, et la pêche est leur principale ressource.

Des campements de Lapons dans les environs, mais ils sont très éloignés, à près de deux heures de voiture. Et je réfléchis que je n'aurais guère le temps de leur rendre de nouveau visite, lorsque brusquement, en face de moi, à un tournant de la route, je me trouve en face de deux de ces indigènes, en bottes molles et coiffés du classique casque à pompon. Les deux Lapons se trouvent posséder quelques notions d'allemand, et ils m'expliquent tant bien que mal qu'ils ont transporté leurs tentes à quelques kilomètres de la ville. Je leur demande de me faire visiter leur campement, ce qu'ils acceptent de la meilleure grâce du monde, et ils montent avec moi dans une des rares voitures qui stationnent dans la grande rue centrale. Nous passons à côté de la gare qui se trouve en dehors de la ville. Nous suivons un instant le ruban de fer qui ose s'aventurer si près de la mer glaciale, puis, tournant à droite, nous nous enfonçons sous bois dans un chemin rocailleux, et les ressorts de notre véhicule gémissent terriblement. Autour de nous, des sapins rabougris, des épicéas rachitiques qui paraissent avoir eu de la peine à pousser sous ce ciel gris et froid de l'extrême nord de l'Europe. Plus aucune habitation en bois à l'horizon. La forêt est d'un silence infini. Tout à coup, à ma droite, un

galop précipité. Deux rennes que nous venons de troubler dans leur sommeil et qui détalent devant ces visiteurs insolites. Puis, à une centaine de mètres plus loin, des aboiements furieux se font entendre. Nous nous trouvons en présence, dans une clairière, d'une tente en peau de bête. Quatre chiens de Laponie, au poil fauve, magnifiques loulous de grande taille, au nez pointu et aux oreilles de renard, accourent en gambadant saluer leurs maîtres qu'ils n'avaient pas reconnu tout d'abord, en les voyant arriver dans ce véhicule inconnu pour eux. Ce sont eux, du reste, qui servent d'attelage au traîneau, quand l'hiver a recouvert ces régions de son uniforme manteau de neige. Les tentes sont exactement semblables à celles du marquis de Grotli. Dans toutes les tribus laponnes, elles sont pareilles à celles qui abritaient leurs ancêtres Mongols. Regnard, dans son voyage en Laponie, au XVII[e] siècle, nous les a dépeintes sous le même aspect qu'elles offrent au XX[e]. Je ne sais si ces braves gens ont conservé les mêmes mœurs que leur prête le successeur de Molière, et s'ils réservent à leurs visiteurs les privilèges qu'ils leurs accordaient jadis auprès de leurs épouses. La dame de céans, du reste, ne serait pas faite pour attirer de nombreux voyageurs. Coiffée de l'élégant casque à pompon rouge, revêtue d'une tunique en peau descendant jusqu'à micuisse, la peau huileuse et les pommettes sail-

lantes, pareille, en un mot, à tous les individus de sa race, elle ne pourrait en rien rivaliser avec nos élégantes de l'avenue du bois de Boulogne. Elle me reçoit cependant très aimablement et m'offre à déguster du lait de renne. Et son mari me montrait, pendant ce temps-là, ses trophées de chasseur, des fourrures d'ours blanc, de loups polaires, de renards argentés qui feraient envie à bien des Parisiennes. A côté de leur tente, suivant l'usage antique, le magasin à provision est installé sur des troncs d'arbres, hors de portée des ours et autres bêtes carnassières qui vagabondent dans ces régions encore à demi sauvages.

Mais le moment de nous séparer est venu et un de mes Lapons me rappelle qu'il ne serait pas insensible à quelque pourboire. Je lui donne deux couronnes. Il me remercie assez froidement. Je vois qu'il ne me trouve pas généreux. La civilisation a tout gâté, décidément. Les Lapons commencent à spéculer sur leurs visiteurs et à se faire payer pour se montrer en public.

Je remonte en voiture et me voilà de nouveau dans la forêt solitaire, où aucune habitation, pas même une tente de nomades, n'apparaît à l'horizon.

Une demi-heure après, j'étais rentré à Narvick. Deux heures de l'après-midi. Monté sur l'observatoire de la ville — petite éminence surmontée du drapeau norvégien — je regar-

dais le spectacle qui se déroulait à mes pieds. Toujours le même temps gris et froid. Pourtant, la mer était d'un gris bleuâtre, teinte des journées sans soleil. Dans le lointain, des voiles blanches de barques de pêcheurs se détachent sur l'horizon sans limite. A ma droite, le fiord de Narvick s'enfonçant dans les terres en une infinité de méandres capricieux. Puis, tout près, les maisons des habitants, placées parmi les rochers qui avoisinent la côte, et, de loin en loin, des touffes de sapins au feuillage sombre. Le spectacle que l'on a du haut de ce monticule est beau, mais fait regretter celui de Molde. Il est vrai que le jour où je me trouvais dans cette localité, le soleil s'était mis de la partie, et la vue était superbe sur les montagnes aux neiges bleuâtres... Ici, le coup d'œil est beaucoup plus triste.

Je redescends au milieu des rochers arrondis qui avoisinent la mer, et des maisons en bois espacées sur la côte, qui semblent craindre de s'aventurer trop loin. Mais l'heure s'avance et je me dirige de nouveau vers le Grand hôtel. Je ne l'avais pas encore visité. J'en profite pour le parcourir. Au premier étage, une grande salle des fêtes, large et spacieuse. A quoi peut servir une salle aussi vaste dans une aussi petite ville? Il y a-t-il donc beaucoup de réceptions dans ces parages? Il me semble au contraire que la société élégante n'y doit pas être nombreuse.

Dans tous les escaliers, de grandes affiches réclames pour l'exposition de Bergen, comme j'en ai trouvé dans toutes les villes de la Scandinavie que j'ai visitées. Elle est assez insignifiante, cette exposition, à côté de notre dernière de 1900; néanmoins, les Norvégiens en paraissent très fiers. Ces images représentent des monuments moyenâgeux. J'en ai vu cependant très peu à Bergen.

Dans la salle à manger du rez-de-chaussée, un thé nous est servi avant le départ. Le gérant de l'hôtel vient nous faire ses adieux, nous donnant rendez-vous à Paris, car il espère l'année prochaine faire la connaissance de la moderne Babylone.

A six heures, sur le quai de la gare. Je m'attendais à n'y trouver personne, étant donné que la contrée est si reculée. Mais, au contraire, beaucoup de compartiments sont déjà bondés dans le Nordland Express. Ce train est, d'ailleurs, en gare depuis deux heures. Un seul ruban de fer à l'horizon; là, le chemin de fer translapon n'a qu'une seule voie, et il ne passe qu'un seul train par jour, ce qui est bien suffisant pour une région où la population est aussi clairsemée.

L'intérieur des wagons est assez confortable; partout des sleeping-cars si nécessaires pour les longs voyages, car le trajet de Narvick à Stockholm dure près de 42 heures. Les trains circulent même en hiver, alors que les chasse-

neige n'ont que difficilement raison des masses de neige amoncelées dans les steppes. Le jour viendra-t-il où l'antique traîneau à rennes sera passé à l'état de souvenir dans le nord de la péninsule scandinave? C'est peu probable, car ce moyen de locomotion sera toujours nécessaire pendant les grands froids de l'hiver.

Nous avons la chance, mes compagnons de route et moi, de pouvoir nous emparer d'un wagon à couloir où nous serons à peu près seuls et où nous pourrons nous installer à notre guise pour la nuit.

A sept heures, le train se met en marche. Au début, la voie monte continuellement jusqu'à Risgrënsen, sur la ligne de partage des eaux des Alpes scandinaves. Aussi la vitesse de notre locomotive est-elle des plus modérées. Nous longeons le bord du fiord de Narvick pendant une demi-heure. Rien de plus pittoresque que ce bras de mer qui s'enfonce dans la péninsule en une foule de méandres capricieux. La voie monte de plus en plus et les eaux du fiord paraissent aussi de plus en plus resserrées entre leurs parois de rochers à pic. A certains endroits, il n'a pas trente mètres de largeur. Il ne peut évidemment prétendre égaler la majesté du Hardanger, mais néanmoins, c'est peut-être le plus pittoresque de ceux que je vis en Norvège. A son extrémité, les eaux limoneuses d'une cascade viennent se mêler à l'azur des siennes.

Puis nous voilà dans les solitudes des forêts de Laponie. Ici, pas une maison sous les arbres. Rien que l'immensité monotone, couverte de sapins et d'épicéas rabougris. De loin en loin, cependant, on aperçoit des tentes rondes et basses à travers les arbres, et des faces humaines à la peau jaune et à la chevelure sombre regardant curieusement le train qui passe. Ce spectacle n'a cependant rien d'inédit pour les Lapons, car ce sont eux qui ont construit cette partie de la voie ferrée.

Ici, la nature est maigre et sévère. Ce ne sont plus les végétations luxuriantes de Vossevangen. L'hiver, la neige doit ensevelir tous ces arbres dans son immense linceul et ils paraissent avoir eu de la peine à grandir.

A huit heures, nous arrivons à Risgränsen, sur la ligne de partage des eaux de la pente que nous gravissons et l'allure du train va se faire plus rapide. La gare de cette localité est construite entièrement en bois et même recouverte en planches pour éviter qu'elle ne soit rendue impraticable par la neige. Lorsque le train y pénètre, il semble que l'on passe dans un tunnel, car il fait bien sombre. Dix minutes d'arrêt. Nous en profitons pour descendre. Un froid aigre et pénétrant nous saisit dès que nous avons abandonné l'atmosphère chaude de nos sleepings-car. Sur le quai en bois, des Lapons qui vendent des cartes postales. Ils font leur « bedide gommerce » dans

les dialectes les plus variés. Quelques-uns même ont quelques expressions françaises « Parton, Monsieur, voulez acheter post-cartes ». Cela vous paraît très drôle, prononcé par ces hyperboréens.

Puis nous repartons bientôt et nous voilà sur les bords du lac de Torno-Träck, tout bordé de bouleaux blancs. C'est à l'extrémité septentrionale de ce lac qu'atteignit Regnard à la fin du XVII[e] siècle et c'est là qu'il fixa de bonne foi la limite du monde et des continents habités. Il grava sur la pierre, c'est du moins ce qu'il raconte dans son voyage de Laponie, l'inscription suivante qui aujourd'hui nous paraît bien emphatique (1) :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa: Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus
[*omnem*
Casibus et variis acti terraque marique
Hic tandem stitimus, nobis ubi defuit orbis.

Il serait excessif de prétendre que le monde finit aujourd'hui sur les bords du lac de Torno

1. — *Traduction:* La France nous a donné naissance. Nous avons vu l'Afrique et bu l'eau du Grange, nous avons parcouru l'Europe ; nous eûmes différentes aventures tant sur mer et sur terre et nous nous sommes arrêtés à cet endroit où le monde nous a manqué.

puisque l'on excursionne jusqu'au Cap Nord et au Spitzberg...

Voici la gare d'Abisko sur le bord des eaux blanches-argentées, cette couleur spéciale aux lacs des pays polaires. Toujours les mêmes vendeurs de cartes illustrées avec leurs yeux clignotants et leur chevelure sombre. Cette fois, une femme les accompagne. Elle a l'air bien masculin avec ses bottes molles et sa tunique en peau de renne. Mais toute coquetterie n'est pas absente de la mise de cette fille d'Eve, qui vous fait involontairement songer à nos aïeules des temps préhistoriques, vêtues elles aussi de peaux de bêtes et couvertes de bijoux à la mode de leur temps que l'on peut admirer dans les galeries de nos muséums. Notre Laponne a, sur la poitrine, des colliers d'os de renne travaillés, et aux oreilles de volumineuses boucles d'oreilles en cuivre jaune. Mais il lui manque les parfums de nos élégantes de l'Allée des Acacias, car de sa personne se dégage cette odeur « de bête humaine » que les Chinois prétendent discerner chez tous les européens.

Nous remontons dans le train. Le translappland express manque de wagons-restaurants dans sa partie septentrionale de son parcours et nous devrons attendre d'être arrivés à Gallivera pour dîner. Cependant, même audessus du cercle polaire — que nous ne franchirons qu'à minuit — le public éprouve le

même goût pour la lecture des grands quotidiens. Dans les grands wagons à couloir qui communiquent tous entre eux, deux petits vendeurs de journaux passent et repassent continuellement, pliant sous le faix de leurs publications les plus diverses. Mais là encore les nôtres font défaut. Impossible de trouver la moindre *Vie au grand air*, mais, en revanche, on a le *Standart*, la *Gazette de Cologne*, ces grands quotidiens d'outre-Manche ou d'outre-Rhin. J'achète à tout hasard quelques illustrés anglais, le *Photo-Bits*, le *Punch*. Comme toutes ces caricatures manquent d'esprit à côté des nôtres! Tout y est lourd, guindé. Comme ils sont loin de Léandre et de Caran-d'Ache! C'est encore une de nos supériorités sur les étrangers. Ils ne réussissent pas dans la farce, la caricature ou l'opérette. La chanson de café-concert, alerte et pimpante, est un genre qu'il leur est impossible d'atteindre. Et les pessimistes qui prétendent qu'en France l'esprit s'en va, et que la blague grossière seule nous reste, doivent se sentir rassurés en voyageant hors de nos frontières.

Le jour se fait de plus en plus rare dans nos compartiments et le ciel commence à prendre cette teinte rose pâle spéciale aux pays polaires. Nous approchons de Gallivara. A dix heures, le train s'arrête lentement sur le quai de cette ville de 7.000 habitants qui se considère à bon droit comme la capitale de la La-

ponie suédoise. Dans la gare, grande bousculade. Tout le monde descend et s'empresse de courir au buffet, car il n'y a que vingt-cinq minutes d'arrêt. Dans la grande salle éclairée par de volumineux globes électriques, les mets les plus succulents sont entassés ; filets de rennes, poissons en mayonnaise, coquillages les plus variés. Et les éternelles barmaids aux cheveux blonds et aux yeux d'azur passent le long des tables avec leurs grandes théières en porcelaine. Par ci, par là, des Lapons en costume national qui se préparent à descendre dans le sud du royaume, mais cette fois ils sont trop absorbés par leur repas pour nous offrir des souvenirs.

Sur le quai, l'obscurité commence à tout envelopper dans ses pénombres. Mais j'aperçois à quelques wagons du mien un groupe compact qui entoure deux femmes en costume tailleur et en chapeau canotier. A leur corsage, des fleurs rouges. Leurs cheveux très noirs indiquent que ce ne sont point des Scandinaves. En effet, je me renseigne auprès d'un employé du train. Il m'apprend que ce sont des conseillères municipales de la Laponie qui s'en vont à Stockholm représenter les intérêts de leurs administrés. Il faut espérer que leur ramage est supérieur à leur plumage, car elles n'ont rien, à les voir, qui puisse attirer le suffrage des hommes.

Un coup de sifflet retentit, le train part et,

sur le sable du quai, les amis et les amies des Lapones, accoudées à la plateforme de leurs wagons, continuent à agiter des mouchoirs. Nous filons toujours au milieu d'immenses forêts désertes où les arbres, à mesure que l'on descend vers le Sud, se font de plus en plus épaix et vigoureux. Tout le monde a déjà regagné son sleeping et je m'empresse d'en faire autant. Bientôt, des flocons blancs à mes vitres. C'est la neige, la première neige que je vois tomber depuis que je suis dans ces pays du Nord. Au bout d'une demi-heure, sous les rayons blafards de la lune qui paraît timidement dans la demi-obscurité, les épicéas gigantesques et les bouleaux élancés ont pris leur aspect hivernal d'immenses cierges d'une blancheur immaculée. Comme ils me font regretter de ne pas assister aux féeries des nuits polaires, lorsque le ciel flamboyant dans l'étincellement des aurores boréales paraît embraser de ses feux de bengale multicolores l'immense linceul qui couvre l'horizon. Il vaut la peine de supporter les 35 degrés de froid qu'annoncent les journaux pendant les hivers des pays hyperboréens, pour pouvoir contempler ce spectacle inoubliable.

Cependant, peu à peu, la vision de la forêt blanche s'effaça de mes yeux et je ne tardai pas à m'endormir du plus profond sommeil, rêvant toujours aux neiges éternelles. Je me trouvais au milieu d'une solitude immense et

la neige tombait toujours, j'allais être enseveli complètement lorsque, tout à coup, deux Lapons accouraient à mon secours et me ramenaient sous leurs tentes. J'en étais là, lorsqu'un choc imprévu me rappela au sens des réalités en me réveillant brusquement. Serait-ce un déraillement ou tout au moins un accident quelconque? Mais non, nous voilà tout simplement en gare de Boden et l'on décroche un peu rudement les voitures qui doivent aller en Finlande, car cette année a été terminée la ligne qui fait communiquer Saint-Pétersbourg à Stockholm par Uléaborg et Haparanda. Je puis me rendormir tranquille. Ma dernière heure n'est pas encore venue...

Le lendemain, il était déjà tard lorsque je me réveillai; sept heures du matin. Ce n'est plus la matinée pour la Suède du mois d'août. La neige de la veille a fondu comme par enchantement. C'est la succession monotone des océans de verdure au quatre coins de l'horizon et, de loin en loin, quelques maisons en bois avec des filles aux cheveux d'or sur la porte. Je me hâtai de me lever. De temps en temps, apparaissait un lac ou un cours d'eau entouré de bouleaux blancs. Ah! ces immenses forêts, ces immenses réservoirs d'arbres, quelle source de richesse pour la Suède! Tout autant que les mines de fer de Gallivera.

Le fleuve est là tout près pour conduire leurs troncs à destination, à la scierie voisine dont

on aperçoit là-bas le panache de fumée sombre au fond de l'horizon de verdure. Ils sont là par milliers qui descendent les cours d'eau que nous franchissons de temps en temps : le Lulea, le Putea, le Skelleftéa, l'Unéa et autres fleuves de plus ou moins d'importance que l'on rencontre dans le Nordland. De temps en temps, nous passons au milieu d'une de ces clairières espacées dans ces forêts vierges où des bûcherons nomades sont en train de dépecer les arbres centenaires, et l'éclair des haches, dans le lointain, se prolonge et se réverbère. Et ils aideront ensuite, ces troncs de bouleaux et d'épicéas gigantesques, à fournir ces merveilleux aciers trempés dont nous avons vu extraire le minerai naguère et qui sont l'orgueil de la Suède. Du temps de Regnard, ils étaient déjà fameux et l'écrivain nous a laissé, dans ses relations de voyages, des détails assez intéressantes sur les visites qu'il fit dans les mines de la péninsule scandinave. Il est inutile de dire que, depuis la fin du XVIIe siècle, elles ont fait plus que quadrupler en nombre et en importance.

Là où l'on peut mieux juger le paysage qui vous entoure, c'est dans le wagon-restaurant que l'on a ajouté à l'express depuis le matin. Je m'y tiens pendant toute l'après-midi. Des voyageurs montent et descendent, des paysans pour la plupart. Quelques jolies femmes, mais je donnerai la préférence aux

Norvégiennes sur les Suédoises ; celles-ci commencent déjà à sentir le voisinage des Allemandes.

Malheureusement, le chemin de fer translapon ne permet pas de voir beaucoup les grands lacs de la péninsule scandinave. Il est vrai qu'à notre arrivée à Stockholm nous pourrons nous dédommager avec le Malar. M. Gustave Babin, un des plus distingués rédacteurs de l'*Illustration,* nous fit naguère d'intéressantes descriptions des cours d'eaux et des lacs de la Dalécarlie, du lac Siljon en particulier, surnommé l'Œil de la Suède, à cause de ses eaux limoneuses qui rappellent la chevelure des vierges ou des demi-vierges de ses bords. Mais le plus grand de la Péninsule est incomparablement le Véner, comme l'on sait. L'on me dit qu'il a plus de 6.850 kilomètres carrés et sa profondeur atteint 100 mètres en certains endroits. C'est pour ses riverains un petit océan intérieur avec moins de tempêtes, de vagues et de marées.

Maintenant les voyageurs se font de plus en plus nombreux, dans tous les compartiments, on sent l'approche des pays civilisés. Demain matin, à dix heures, nous serons dans la capitale et nous ne pouvons quitter nos sleepings-car qui, d'ici-là, seraient pris d'assaut à la moindre absence.

Le lendemain, neuf heures du matin, en gare d'Upsal. Tout le monde profite des vingt mi-

nutes d'arrêt pour descendre sur le quai se dégourdir les jambes. Quel dommage de ne pouvoir visiter cette vieille ville universitaire, l'orgueil des savants du Nord. Je dois me contenter d'apercevoir de loin sur les pentes de la colline d'en face, la cathédrale, le château et l'Université. Le dôme d'Upsal est après celui de Trondjem le plus beau monument de la période ogivale qui existe dans cette région de l'Europe. Il a cependant cet avantage sur celui que je visitais naguère sur les bords de l'Océan, d'avoir conservé sa nef entière. Je sors un instant avec M. Carl Wick, un jeune avocat de Stockholm qui a achevé à Paris ses études commencées à Upsal. Il me donne tous les détails que je puis désirer sur cette capitale du monde intellectuel. Il y a, paraît-il, plus de deux mille étudiants dans cette ville, avec une soixantaine de professeurs pour les instruire. Ils ont donc de quoi être satisfaits. La bibliothèque de la ville, qui fut incendiée à la fin du siècle dernier, a été entièrement rebâtie et possède aujourd'hui 330.000 volumes, avec plus de 13.000 manuscrits. Voilà de quoi faire tressaillir les cendres de feu Léopold Delisle! De temps en temps j'aperçois des étudiants ou des étudiantes coiffés de la casquette plate de leur corporation.

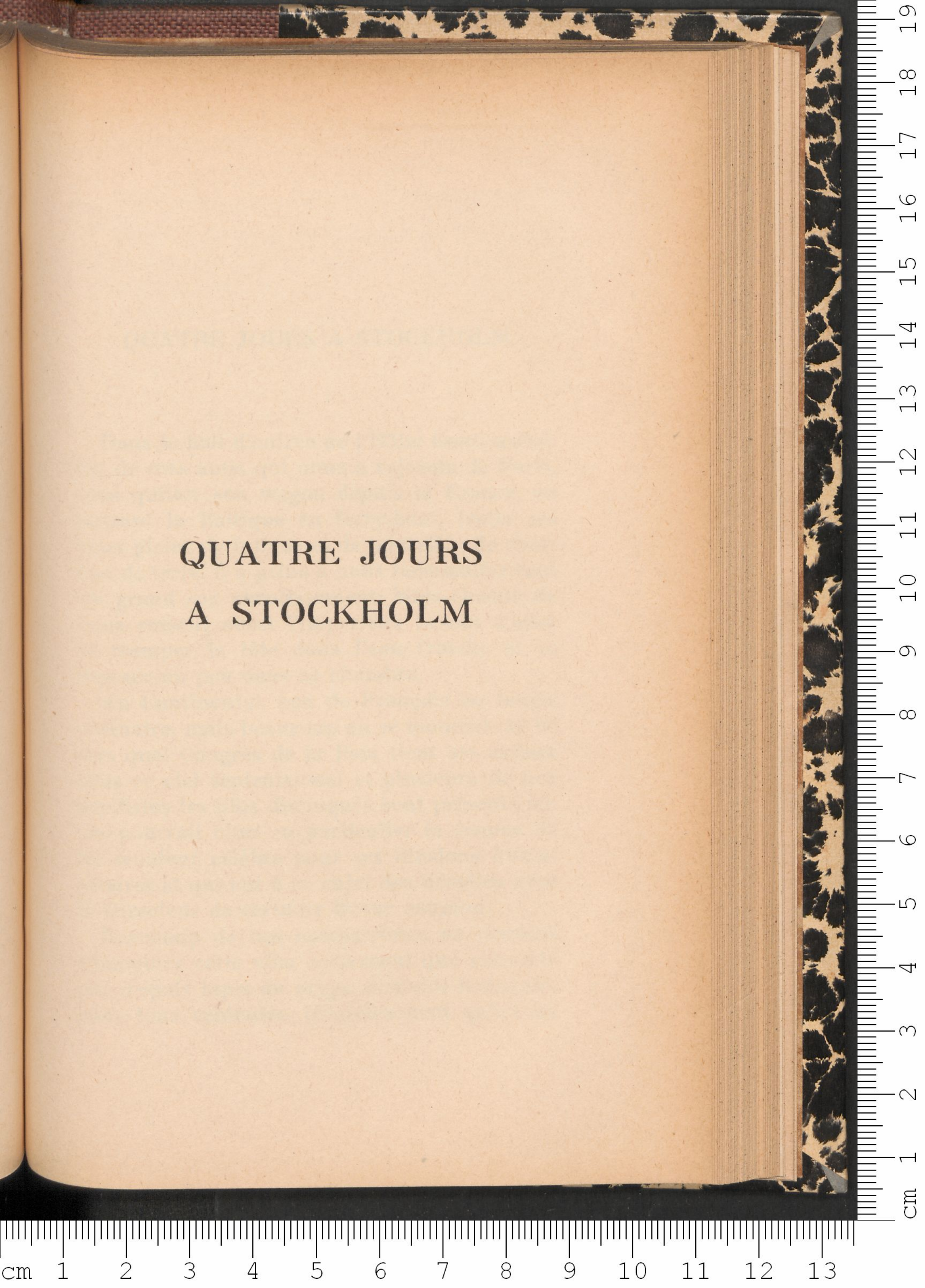
Sur la colline d'en face, une énorme masse de briques rouges; le château de la ville faisant face à sa cathédrale. Comme elle, il rappelle

le nom de Gustave Vasa qui en entreprit la construction pour l'un de ses évêques.

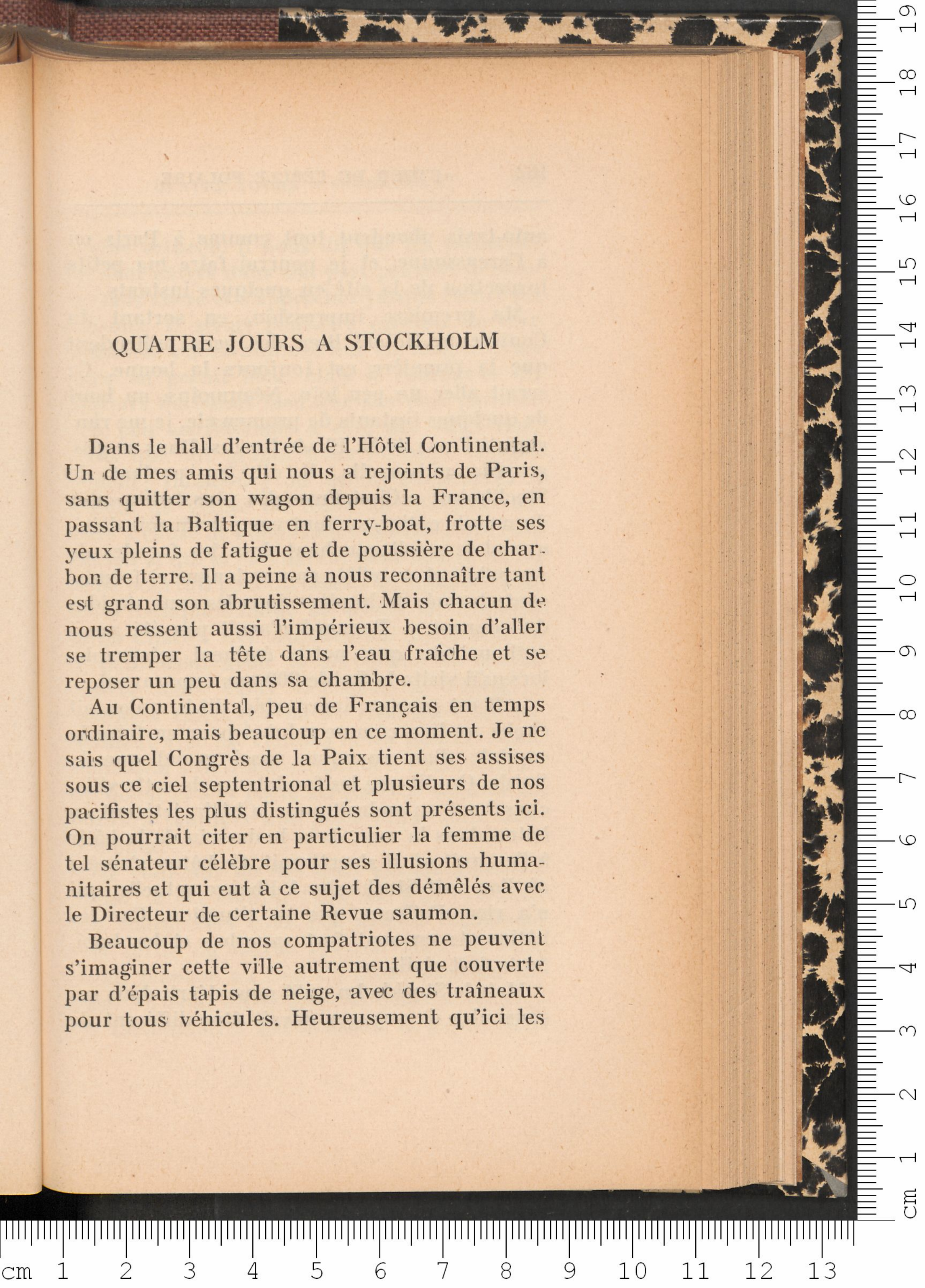
A côté, le Jardin zoologique, mais celui-ci, me dit M. Car W..., n'offre qu'un intérêt très relatif.

L'on peut visiter Upsal en traversant le lac Mœler. Mais aurais-je le temps de le faire? Un avenir de quelques jours me l'apprendra.

Quelques minutes après nous voilà dans le train roulant vers la capitale de la Suède. Mais cette fois, depuis le matin du reste, la campagne environnante a bien changé d'aspect. Où sont les océans de verdure de la veille, et les campements de Lapons à l'horizon? Tout cela s'est évanoui comme dans un rêve. Maintenant le train file au milieu de champs de blés et d'orge. Nous sommes revenus dans l'Europe Centrale après un mois d'absence. Ou du moins on en a la pénible impression.



QUATRE JOURS A STOCKHOLM



QUATRE JOURS A STOCKHOLM

Dans le hall d'entrée de l'Hôtel Continental. Un de mes amis qui nous a rejoints de Paris, sans quitter son wagon depuis la France, en passant la Baltique en ferry-boat, frotte ses yeux pleins de fatigue et de poussière de charbon de terre. Il a peine à nous reconnaître tant est grand son abrutissement. Mais chacun de nous ressent aussi l'impérieux besoin d'aller se tremper la tête dans l'eau fraîche et se reposer un peu dans sa chambre.

Au Continental, peu de Français en temps ordinaire, mais beaucoup en ce moment. Je ne sais quel Congrès de la Paix tient ses assises sous ce ciel septentrional et plusieurs de nos pacifistes les plus distingués sont présents ici. On pourrait citer en particulier la femme de tel sénateur célèbre pour ses illusions humanitaires et qui eut à ce sujet des démêlés avec le Directeur de certaine Revue saumon.

Beaucoup de nos compatriotes ne peuvent s'imaginer cette ville autrement que couverte par d'épais tapis de neige, avec des traîneaux pour tous véhicules. Heureusement qu'ici les

auto-taxis abondent tout comme à Paris ou à Carcassonne, et je pourrai faire ma petite inspection de la cité en quelques instants.

Ma première impression, en sortant du Continental-Hôtel? Bien des gens prétendent que la première est toujours la bonne. Ce serait aller un peu loin. Néanmoins, au bout de quelques instants de promenade, je me rangeais à l'avis de M. Elisée Reclus. Dans sa géographie universelle, il dit, en parlant de Stockholm: « C'est l'une des plus belles cités du monde entier, surtout vue par un soir d'été, quand le soleil couchant dore les façades de ses palais et se reflète en une longue et frémissante traînée de lumière dans les eaux rapides du courant. » Regnard n'avait pas été aussi enthousiaste que notre éminent géographe lorsqu'il visita la Suède 200 ans auparavant.

« Il est presque incroyable, dit-il, qu'on ait choisi un lieu comme celui-ci pour en faire la capitale d'un royaume aussi grand que la Suède. On dit que les fondateurs de cette ville, cherchant un endroit pour la bâtir, jetèrent un bâton dans la mer, dans le dessein de la bâtir à l'endroit où il s'arrêterait. Ce bâton s'arrêta où l'on voit Stockholm à l'heure actuelle, qui n'a rien d'affreux que sa situation. Car les bâtiments en sont fort superbes et les habitants fort civils. »

Mais le Stockholm qu'il nous décrit dans ses souvenirs de voyages devait être différent de

la ville actuelle. Il nous dit que les vaisseaux qui sont entrés dans son port peuvent demeurer sans ancre et s'approcher jusque contre les maisons. Il serait peut-être excessif de dire semblable chose aujourd'hui en longeant ses quais en granit bleu. Mais le commerce est toujours florissant bien que son port paraisse bien peu considérable à côté des villes nouvelles qui ont grandi dans l'Europe Septentrionale; Hambourg ou Saint-Pétersbourg. Si le nom de Venise du Nord lui convient toujours à cause de l'abondance des eaux qui l'entourent et qui la parcourent dans tous les sens, on ne pourrait plus lui conserver celui de reine de la Baltique comme du temps de Christine ou de Charles XII. Aujourd'hui ses habitants ne pourraient avoir la prétention de recommencer leurs raids victorieux à travers le continent Européen ou de rivaliser économiquement avec les Teutons et les Russes. Néanmoins son admirable situation à l'embouchure du Mœlar et à la porte du golfe de Bothnie lui assurera toujours une place importante dans le monde.

Me voilà sur un des deux grands ponts du Mœlar; à cet endroit l'eau est très courante, très claire; cela vous fait penser vaguement à la sortie du lac de Genève. Mais ici l'eau paraît blanche au lieu du bleu foncé du Léman. Au bout de ce pont, le château royal et des factionnaires qui montent la garde. Mais

serions-nous en Allemagne? Ils ont l'habit bleu et le casque à pointe. L'armée suédoise a le même uniforme que l'armée allemande, cependant le drap est d'une couleur plus claire.

Plus loin, sur l'autre rive, un monument en granit bleu avec une inscription : 1898-1905, sur son fronton. Est-ce un théâtre? Est-ce un palais? Je regarde mon *Bœdecker*. C'est à la fois l'un et l'autre. Car ce sont les Folies-Bourbon de là-bas. C'est le Riksdag suédois en personne, qui n'a été achevé qu'en 1905. J'entre un instant le visiter. Mais les acteurs habituels manquent et sont en train de prendre des bains froids dans les lacs du Nordland. Ici, cependant, les honorables se tiennent — s'il faut en croire les Suédois qui m'accompagnent — infiniment mieux que les nôtres. Un rappel à l'ordre ou une interruption désobligeante sont choses presque inconnues à ces tempéraments froids et pondérés. Nos hurleurs de l'extrême-gauche pourraient trouver auprès des députés suédois des leçons de bonne tenue. D'ailleurs ici tout est au calme. Pas de manifestations ni de troubles révolutionnaires. Gustave V est très solide sur son trône, et de son côté la couronne s'incline toujours devant les volontés du peuple. Le ménage entre le Parlement et le château d'en face est idéal.

Un peu plus loin, l'Opéra, qui n'est pas sans analogie avec le nôtre, mais est beaucoup moins beau et grandiose, bien entendu. De

larges gouttes d'eau qui tombent des nuages blafards planant en ce moment sur nos têtes, nous obligent à nous réfugier sous les arcades du théâtre.

Tout à coup, dans la rue d'à côté des sons prolongés de cuivres et de tambours. C'est tout un régiment qui passe, colonel en tête, marchant au pas de parade sous l'averse qui tombe, encadré par une nuée de gamins des écoles qui battent la mesure, tout comme chez nous. Mais je laisse de côté l'armée suédoise pour le moment: j'aurai l'occasion de la voir plus tard...

Deux heures de l'après-midi. En haut de l'observatoire de Katarinahisen. La pluie du matin, fort heureusement, a cessé de tomber. Les vilains nuages sombres qui nous menaçaient de leurs cataractes ont été emportés vers l'Ouest par le grand vent qui souffle de la Baltique. De nouveau, le ciel bleu des journées précédentes. Mais un ciel d'un bleu très clair, très pâle, fait de demi-teintes et de transparences discrètes.

Du haut de cette tour de fer où l'on accède par un ascenseur, le panorama de Stockolm se déroule à nos pieds, comme sur un écran de cinéma. En face, l'île centrale contenant la Staden, la *Cité,* dirions-nous en France, avec le Palais-Royal à sa gauche. A droite, le port, avec ses bateaux de toutes grandeurs, et les îles de la mer avec le parc de Skamsen dont

on aperçoit les grands épicéas. A gauche, l'église Sainte-Eléonora, et les bords escarpés du Melaren avec ses rochers surmontés d'arbres sombres. Et dans le lointain, de ce côté-là, à perte de vue des arbres, des forêts de sapins monotones, en une ondulation sans fin qui roule jusqu'à l'horizon, aussi loin que la vue peut s'étendre.

En face, si l'on regarde au-delà de l'île centrale, sur l'autre rive du lac, c'est un océan de toits bleus, de coupoles et de flèches, le dôme arrondi de l'Opéra, les pointes des églises de Jacob et Saint-Jean, et les masses de l'Ecole Polytechnique et de l'Observatoire.

Cette plate-forme de fer a, je crois, 80 mètres de hauteur et quand, appuyé sur les balustrades qui l'entourent, on regarde en bas les passants sur le quai de Stadsgarden vous paraissent singulièrement raccourcis.

Au bout d'une demi-heure, nous reprenons l'ascenseur qui nous redescend sur le quai.

Nous avions encore presque toute l'après-midi devant nous, ou du moins cinq ou six heures de jour à ce degré de latitude. Nous en profitons, sur les conseils de notre ami le professeur L... qui connaît très bien cette ville, pour aller faire une visite de l'autre côté du port dans les Soitojarna (îles de la mer), aux deux curiosités peut-être les plus intéressantes de la capitale suédoise: le Djurgarden et le Skansen.

Sur le beau quai de Stadgarden nous passons sur des bateaux-mouches qui conduisent de l'autre côté du bras de mer. Nous abordons à côté du Djurgarden. Le Djurgarden, en sont-ils assez fiers à Stockholm ! Ils l'appellent leur Bois de Boulogne. En réalité, il faut beaucoup en rabattre. C'est une jolie promenade, c'est vrai, mais de là à égaler le Bois de Boulogne, ou seulement le Prater de Vienne, il y a plus que l'épaisseur d'un crin, comme on dirait sur le turf. A l'entrée, à côté du pont qui relie cette île à la terre ferme, une statue équestre de Charles XIV semble présenter au public le Nordiska Museum. Mais on ne voit nulle part Gustave II qui fit cadeau de ce vaste parc modern-style à ses sujets.

Le Nordiska Muséum ou Musée du Nord, si l'on préfère, est bâti dans le style du XVIe siècle. Mais il n'a été ouvert qu'en 1907 aux visiteurs de tous les pays. Il contient deux très belles collections et toutes les deux très curieuses à visiter : une collection d'armes royales et une autre de costumes scandinaves. Dans la première ce sont les hauts faits des dynasties suédoises qui se rappellent à votre souvenir. D'abord les armures de Gustave Vasa, d'Eric XIV, de Charles IX ; puis enfin, celles que leur grand homme Gustave-Adolphe portait à la bataille de Lutzen, où il périt en plein triomphe. Les peuples, de notre temps, quand ils ne peuvent plus vivre pour le panache,

éprouvent le besoin de se raccrocher aux gloires du passé. Nous autres Français, nous nous retournons toujours aux heures d'affaissement vers le Tombeau des Invalides et nous entourons d'un soin jaloux tout ce qui touche à Napoléon, en dehors de toute question de parti. En Suède on vous rappellera toujours Charles XII ou Gustave-Adolphe.

L'exposition des costumes populaires n'est pas moins intéressante. Ils sont disposés par provinces et, successivement, vous pouvez ainsi passer en revue, en commençant par le vestibule d'entrée: la Scanie, le Gotland, la Dalécarlie, la Sudémavie, la Néricie et la succession interminable des provinces suédoises. Comment décrire ces différences de costumes? Il faudrait pour cela un appareil photographique, mais avec la photographie des couleurs. Les différences dans le costume, entre les différentes régions du royaume, sont souvent très minimes.

Si l'on monte au premier étage du musée, l'on peut voir les ornements qui servaient aux couronnements et aux galas, et les berceaux de Gustave IV et Charles XII. C'est également là que se trouvent des autres peuples scandinaves, danois, norvégiens, finlandais. Au deuxième étage ce sont les différentes époques du costume que l'on peut examiner, depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours.

Et si enfin on se donne la peine de terminer

par une visite dans les sous-sols, on verra que les tribus de la Laponie n'ont pas été oubliées par les Suédois. On y verra leurs ustensiles domestiques, leurs vêtements, leurs traîneaux et leurs armes des siècles passés...

Mais le Skansen, cet autre musée, — en plein air celui-là — est tout à côté, dépêchons-nous d'y entrer; par ce ciel radieux c'est un crime que de rester plus longtemps à couvert. Cet immense parc de plus de 30 hectares est de création très récente puisqu'il ne date que de 1901. C'est le D[r] Hazelins qui en a eu l'heureuse idée, tout comme il eût aussi celle de Nordiska Museum. Le terrain, d'ailleurs, s'est prêté admirablement à ce genre d'installation. Très accidenté, avec des lacs, des rocs superposés, avec des bois et des prairies dans tous les coins, il vous donne une idée admirable des paysages scandinaves. C'est une petite Suède en miniature que vous avez sous les yeux, avec toutes les curiosités que peuvent offrir les pays hyperboréens. Voilà pour rendre l'illusion complète, le campement de Lapons au centre du parc, avec ses tentes circulaires en peaux de bêtes, dont le sommet laisse passer la fumée du foyer autour duquel la famille en bottes molles, depuis les enfants de quatre ans jusqu'aux ancêtres, se chauffent pendant les longues nuits de la saison hivernale. Ceux-là aussi vendent des souvenirs tout comme ceux des glaciers du Grotlid et dans les environs

de Narvik. Mais cette fois, malgré leurs regards suppliants, je passe sans rien leur demander.

Le troupeau de rennes est là tout à côté, mais ils ont l'air bien apprivoisés, ces ruminants des pays froids, avec leurs bois immenses et branchus, et leurs yeux mélancoliques qui semblent refléter la tristesse des ciels polaires.

Plus loin, des renards argentés, dont les fourrures qui se font de plus en plus rares se disputent à coup de banknotes. Des renards bleu aussi, dont le pelage est, je crois, plus recherché encore. Puis des loups polaires presque aussi blancs que les neiges qui recouvriront bientôt toute la Suède dans un immense linceul uniforme.

A l'une des extrémités du Skansen, l'ours blanc gigantesque est là, le roi des carnassiers des pays polaires, avec sa fosse remplie d'eau fraîche. Et à côté des glaces du pôle son poil paraît presque sale.

Une musique militaire arrive à ce moment: de magnifiques soldats aux moustaches fauves et à la stature humiliante pour nous autres, gens des régions tempérées, qui paraissons bien chétifs à côté d'eux. Ils vont s'installer dans un kiosque placé tout à côté des ours blancs et commencent à nous abreuver de leur plus doux Wagner. Mais ces airs de Lohengrin, dans un semblable décor, au milieu de

cette évocation des merveilles que renferment des pas si différents des nôtres, me paraissent presque déplacés.

Sept heures du soir. Je suis toujours à visiter le Skansen et l'heure me rappelle au Continental. Je reviens sur mes pas. Tout à coup, à côté de la porte d'entrée, un attroupement et des rires. Tout un essaim de bambins roses et de fröken aux cheveux d'or qui entourent une grille de fer. Je m'approche: c'est la fosse aux phoques; on en a vidé l'eau sans doute pour la nettoyer; et le gardien est là, au milieu de cette immense citerne à sec, aux prises avec ses deux pensionnaires qui semblent vouloir l'empêcher de continuer son travail. En proie à une fureur comique, ces deux mastodontes qui ont plus de trois mètres de longueur se redressent et essaient de mordre leur gardien. Mais celui-ci les repousse à coups de balai et les deux amphibies retombent lourdement sur leurs tronçons de pattes. C'est le cas de se rappeler les vers de Baudelaire, devant leur gaucherie dans un élément qui n'est pas le leur:

Ce voyageur ailé comme il est gauche et veule.
Lui naguère si beau, qu'il est comique et laid.

Je ne sais si l'on peut comparer un phoque à un albatros, mais ceux-là n'ont pas l'air plus à leur aise sur la pierre que le voyageur ailé que vit le poète sur le pont du navire.

Je repasse l'étroit bras de mer qui sépare cette île de la terre ferme et me voilà bientôt rentré à l'Hôtel.

La salle à manger est vaste et spacieuse, les clients du Continental paraissent bien peu nombreux dans une salle aussi grande. L'orchestre placé au fond de la pièce exécute en notre honneur la *Marseillaise* et l'Hymne national suédois. Nous nous levons pour remercier les violonistes.

Dix heures du soir, dans la Drottning gattan. Dans ce mois d'août finissant, c'est déjà la nuit à Stockholm. Toutes les devantures sont éclairées de leurs plus brillantes lampes électriques. On a la sensation d'être en plein Paris. La Drottning gattan ! cette grande artère toujours mouvementée est un peu la rue de la Paix ou l'avenue de l'Opéra de là-bas. Beaucoup de librairies autour de moi. Je regarde aux devantures pour voir quelle est la littérature qui se vend le plus. La plupart des livres sont en suédois naturellement, mais beaucoup sont des traductions de nos écrivains les plus connus. Çà et là, les *Vierges fortes* de Marcel Prévost, Paul Hervieu, Loti, Anatole France avec sa *Reine Pédauque.* Les relations intellectuelles sont étroites entre eux et nous, et si la Cour ne parle plus couramment le français comme du temps de Christine de Suède, on sent encore

beaucoup ici l'influence de notre littérature et de nos idées philosophiques et morales.

Parmi tous leurs romanciers, le plus populaire en ce moment à Stockholm est une femme : Selma Langerlof, la George Sand de là-bas. Sa prose fait fureur et dans cette terre d'élection du féminisme, ses théories sont fort appréciées. Cependant Stockholm ne l'a pas nommée parmi ses représentantes à l'Hôtel de Ville. Ce sont deux doctoresses de la ville qui ont eu l'honneur de plaire à leurs concitoyens et qui représentent les intérêts du beau sexe au Conseil municipal. Elles président les réunions des étudiantes d'Upsal dont beaucoup en ce moment passent dans cette Drottninggattan avec la casquette plate de leurs camarades masculins. Il fut un temps où, me dit-on, ces jeunes émancipées intellectuelles affichèrent des allures excentriques qui nuirent, d'ailleurs, beaucoup aux idées qu'elles représentaient. Elles se coupèrent les cheveux courts, prirent des manières garçonnières et voulurent pousser les théories de la *Norah* d'Ibsen jusqu'à ses plus extrêmes limites. Maintenant tout cela est bien changé. Ont-elles suivi les conseils de Mme Laura Marolm qui les prit vivement à partie dans ses livres et railla leurs travers ? Toujours est-il que maintenant elles ont consenti à redevenir femmes. Elles ont laissé repousser leurs cheveux, sont coquettes de plus belle, ont recom-

mencé à flirter beaucoup et l'amour en déroute a fait dans la Suède actuelle une brillante rentrée. Sentiment, d'ailleurs, qui laisse la personnalité de la femme plus épanouie que dans nos régions basses. Le Suédois est habitué à traiter sa compagne en camarade, dès le plus jeune âge. M. Gustave Babin nous a laissé d'intéressantes descriptions de ces écoles mixtes où les enfants des deux sexes sont élevés ensemble, sur les mêmes bancs. Il serait dangereux d'introduire de semblables mœurs en France. Les Scandinaves, d'ailleurs, ont perdu tout autant que gagné à cette émancipation à outrance. Elles sont devenues des égales après avoir été des supérieures. Et ces prévenances qui entourent les femmes dans les pays latins, leur font presque défaut.

Nulle part, cependant, l'instruction n'est aussi répandue qu'ici. On me citait tel débardeur, attaché au service de l'hôtel, qui lit couramment le latin et le grec. Ce matin, le Figaro qui vint me raser dans ma chambre parlait assez facilement l'anglais et l'allemand. L'instruction poussée à un pareil degré est-elle un bien ou un mal ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Un des orgueils de la Suède, avec ses écoles, ce sont les établissements de gymnastique. Maintenant, en France, les mouvements rythmiques ont remplacé nos appareils à agrès, nos échelles de cordes et nos trapèzes d'autre-

fois. Au régiment aussi bien que dans les collèges on suit les gestes lents et réguliers du moniteur selon tous les préceptes des docteurs de Stockholm. Mais nulle ville n'a de salles mieux installées qu'ici. Quant à l'escrime, notre sport national, elle est assez à la mode ici depuis une dizaine d'années, comme à Copenhague. C'est un maître d'armes français, M. Fillol, qui a ressuscité ce sport jusqu'alors trop dédaigné en Suède. L'hiver dernier il a donné des assauts assez réussis avec des maîtres d'armes étrangers. Pendant la grande semaine de Stockholm, les tireurs se pressent nombreux sous l'œil du jury dans les différentes épreuves. Beaucoup de Suédoises ont ajouté l'art du fleuret à leurs autres exercices physiques, mais la coupe, que détenait Mlle Hellequist, leur fut ravie cette année par Miss Julia Jonhston, champion of England.

Poursuivant mes pérégrinations nocturnes à travers Stockholm, à la lueur des réverbères, j'arrivai près des eaux claires du Mœlaren et des masses sombres du Palais Royal. Dans l'obscurité, deux sentinelles qui passent avec le casque à pointe et le fusil — plus petit que le nôtre — sur l'épaule droite. Cette armée suédoise, malgré sa tenue germanique, a quelque chose de bon enfant qui manque à celle de l'autre côté de la Mare. Je n'avais pas encore visité le château royal. J'en remis la visite au lendemain.

Neuf heures du matin, dans la cour du Palais Royal. Le ciel très pâle de la veille a pris une couleur plus accentuée qui rappelle celle du nôtre par une belle matinée de printemps. La vaste cour est encore presque déserte. Seuls, une dizaine de Français la parcourent — mes compagnons et moi. Dans le fond de cette cour, à côté de la porte d'entrée, une vingtaine de soldats, l'arme au pied, qui attendent la relève de la garde. Les portes du château ne sont pas encore ouvertes. Soudain des tambours et des clairons retentissent et un bataillon de la garde paraît pour la parade du matin. Ce sont tous des gaillards de six pieds de haut, uniformément blonds, aux moustaches d'un roux très pâle. Les soldats de la garde sont recrutés parmi les meilleurs des autres régiments, et rengagés pour la plupart, car en Suède, le service militaire n'est que de huit mois. Les airs de la musique scandinave sont encore plus lents et plus monotone que ceux des musiques allemandes. Je leur donne la préférence sur les nôtres, car les morceaux sont en général beaucoup mieux exécutés; malgré cela, il leur manque cet entrain martial de nos cuivres jouant la *casquette du Père Bugeaud* ou la *Marseillaise*.

Les sentinelles sortent du rang, scandant le pas de parade avec une régularité impeccable; et les échos des grands murs de granit reten-

tissent du bruit des souliers ferrés sur le pavé. Un flot de curieux est arrivé avec les soldats. Parmi eux, beaucoup de fröcken blondes qui regardent évoluer les militaires, de leurs grands yeux d'azur mélancoliques. Ici, décidément, le pantalon bleu — tout comme en France le pantalon rouge — exerce un grand attrait sur le sexe charmant.

La musique du régiment continue toujours ses airs tristes. Mais les portes du Palais viennent de s'ouvrir et nous en profitons pour le visiter aussitôt. Nous sommes presque seuls, avec quelques Anglais qui nous accompagnent, des clergymen probablement, reconnaissables à la bible que chacun d'eux porte sous le bras et aux grandes redingotes noires qui leur donnent l'air grave et sévère.

Le château royal, construit en 1760 par Tenin le jeune, forme un vaste quadrilatère. De la façade Nord, la vue est splendide sur la cité et les bords du lac. Tout comme du haut de Katarina Hissen, partout à l'horizon des nappes d'eau claire qui alternent avec des montagnes, et dans le lointain toujours les immenses forêts sombres, impénétrables et mystérieuses de la Scandinavie...

Le grand escalier par lequel nous montons est orné de colonnes, d'urnes de porphyre et de grands candélabres. Il nous conduit dans la salle des gardes du corps et dans celle où le roi donnait ses audiences. Là le plafond

a été peint en 1702 par Jacques Fouquet : Mars et Vénus que l'Amour réunit, et à côté, des divinités mythologiques entourent Jupiter Olympien.

La grande salle des fêtes, que les Suédois ont appelée *Mer Blanche* à cause de sa décoration blanc et or, est très belle dans son aspect général. Le roi Gustave V a pu y recevoir dignement notre président Fallières. Au plafond sont des peintures allégoriques dues aux pinceaux d'artistes italiens.

L'appartement du roi Oscar et de sa femme est aussi ouvert au public. Une des curiosités de cet appartement royal est un service en pâte tendre de Sèvres qui fut donné par Louis XVI à Gustave III. Notre cicérone nous raconte qu'il fut enfoui pendant un siècle dans les greniers du château. Avait-on peur des dévaliseurs de villas ou des révolutionnaires? Ce fut Charles XV qui le fit retirer de sa cachette. Dans cet appartement l'on remarque aussi Bernadotte dans son uniforme de général de l'Empire.

Décidément, dans ce palais, tout rappelle les relations entre la Suède et la France. Dans la chambre de la reine douairière que nous visitons ensuite, est une belle collection de Bologne donnée par Napoléon Ier. Bernadotte devait d'ailleurs s'en montrer très reconnaissant à Leipzig.

Dans la salle d'Etat que nous visitons en

dernier lieu, entre les statues de Gustave-Adolphe Ier et de Bernadotte, est un trône en argent massif qui sert pour les cérémonies d'ouverture de session, ou de réception du monde parlementaire.

A onze heures nous redescendons dans la cour intérieure. Plus personne, sauf les soldats de garde qui se promènent silencieusement. Les musiciens de tout à l'heure ont disparu et seuls de rares passants traversent cet endroit. Quelques instants après nous repassons le pont du Mœlaren. En face de nous, du côté de la mer, les deux petites îles de Kastellhomen et de Skeppsholmen s'élèvent, couronnées de verdure, du sein des eaux grises. Ce sont des arsenaux et des forts, dont les canons sont toujours prêts à répandre la mort.

Sur la place Gustave-Adolphe, la statue de fer de ce héros semble vouloir vous barrer le passage du haut de son socle de granit. Nous nous hâtons de rentrer à l'hôtel, car à deux heures nous devons partir pour visiter le château de Bernadotte, et le voyage sera assez long.

Deux heures de l'après-midi. Nous voilà installés dans le bateau qui remonte le Mœlaren. Les maisons de Stockholm s'enfuient à droite et à gauche. Bientôt voici le lac Mœlar agreste et sauvage, tel que me l'avaient décrit des lectures sur ces régions. Sur les deux rives, des rochers escarpés couverts d'épicéas sombres,

et de loin en loin des îlots de verdure dont les branches nous frôlent au passage. Puis de ces bois verdoyants et de ces escarpements de rochers, sortent des naïades, dans un costume d'une simplicité toute mythologique. Car les blondes filles de la Suède ont adopté, en guise de costume de bain, cette absence totale de tout vêtement, qui vous fait penser au Japon de Loti. Il paraît, cependant, qu'à Yokohama les petits Nippons et les petites Nippones considèrent aujourd'hui le caleçon de bain comme obligatoire pour pénétrer dans l'onde amère, quitte à s'en débarrasser quand ils sont revenus sur le sable de leurs plages. D'ailleurs ici, sous ce ciel voisin du Cercle Polaire, cela paraît tout naturel et nul ne songe à s'en offusquer. Continuez vos ébats aquatiques, Mesdames, et honni soit qui mal y pense.

Des nuées de petits garçons, dans cette tenue de petits faunes, plongent comme de vrais poissons dans les eaux froides de cet immense réservoir. Plus loin, sur un promontoir de granit bleu, voici une jouvencelle qui paraît n'avoir pas dix-huit printemps, qui décrit un plongeon fantastique à 50 mètres de nous. Plus rien à la surface du lac. Aurait-elle trouvé la mort sur quelque rocher perfide au fond des eaux ? Non, car la voilà qui reparaît une minute après, nageant avec la souplesse d'une anguille. Un rayon de soleil qui illumine sa chevelure fauve, dessine ses formes admi-

rables ; mais déjà nous n'apercevons plus qu'une tête émergeant à la surface de l'onde car le bateau file avec toute la vitesse que lui permet son hélice.

A bord, très peu d'étrangers, je crois même que nous sommes les seuls en ce moment. Tous les autres ont l'air d'être des sujets du roi Gustave V. Deux dames de l'Armée du Salut distribuent des brochures de propagande. Sous leur accoutrement grotesque elles rappellent des religieuses laïques, mais avec plus de fougue que nos Vestales modernes. Cette confrérie internationale qu'est l'Armée du Salut a des adeptes, aujourd'hui, dans la plupart des pays civilisés, surtout dans les pays protestants. En Suède elle est loin d'avoir le même succès qu'en Angleterre. Malgré cela ses partisans sont ici assez nombreux et, d'ailleurs, ils rendent des services signalés à la cause philanthropique et antialcoolique. Passons-leur donc le côté grotesque de leur accoutrement.

Je lie conversation avec un pasteur qui parle fort bien le français et voyage avec sa moitié et une nombreuse progéniture. Ah ! si les Françaises avaient la fécondité des Suédoises ou des Norvégiennes ! Comme toutes les lois à l'étude dans notre Parlement pour remédier à la dépopulation seraient inutiles ! L'ombre de feu le sénateur Piot tressaillerait d'aise et se réjouirait à la pensée d'enfoncer

nos voisins d'outre-Vosges. Ici, les enfants du pasteur sont de charmants petits bambins tout roses ou de petites fröcken dont les cheveux sont presque blancs à force d'être blonds. D'ailleurs elles sont déjà mignonnes à ravir, Hulda, Norah et Margared; c'est le nom des fillettes qui folâtrent autour de moi en gambadant.

Et nous voilà arrivés à destination. Ce château de Bernadotte se trouve à cinq minutes environ du débarcadère. Nous arrivons à la porte d'entrée avec le flot des passagers du bateau. Nous serons bien là deux cents personnes pour le visiter.

Les deux gardiens se tiennent debout sur l'escalier de pierre, à côté de la porte d'entrée. Ce sont deux grands Suédois gigantesques, sanglés dans leur redingote noire à boutons d'or. Nous devons attendre longtemps que ces messieurs veuillent bien nous ouvrir les portes. Avec ce flegme imperturbable qui distingue les races du Nord, ils semblent ne pas vouloir se prêter à faire un pas, tant qu'il pourra survenir un visiteur retardataire. Enfin, voyant qu'il n'arrive plus personne, ils se décident à nous introduire dans le Palais. On a dit de ce château de Drottningholm — puisqu'il faut l'appeler par son véritable nom — qu'il était le Versailles de la Suède. C'est peut-être très ambitieux. Les jardins qui l'entourent justifieraient plutôt cette comparaison

que l'intérieur lui-même. Il ne saurait en rien être comparé à celui de notre Grand Roi, et semblerait bien modeste après une promenade dans la Galerie des Glaces de Versailles. Le vestibule et les salles sont cependant ornés de tableaux de peintres célèbres : J. Vernet, Larchévesque, Deprez, Hillestrœn et autres étoiles de diverses grandeurs. Malheureusement, le gardien qui fait le cicerone s'exprime tout le temps dans sa langue maternelle, et comme je manque des premiers éléments du dialecte de Selma Langerloff, je ne comprends rien à ses explications. Cependant nous voilà bientôt en face d'une immense toile dont la signature m'échappe mais qui représente un vaste champ de bataille autour d'une ville. Une armée est rangée en demi-cercle, et un ennemi supérieur en nombre semble vouloir l'étreindre dans l'étau de ses deux ailes qui menacent son flanc gauche et son flanc droit. Au lointain, du côté de la ville, un général apparaît, imperceptible, monté sur son légendaire cheval blanc et revêtu de sa non moins légendaire redingote grise. Dans l'armée adverse, un brillant état-major et des uniformes de tous les pays parmi les généraux qui le composent.

Combien au jour de la curée
Etiez-vous de corbeaux contre l'Aigle expirant ?

aurait-on envie de répondre au guide qui se complaît visiblement à évoquer les souvenirs

de la bataille de Leipzig. Les Suédois semblent en être très fiers et bien qu'ils nous doivent Bernadotte et leur dynastie actuelle, ils célèbrent en cette bataille de Leipzig leur dernière victoire. Il est vrai que l'on doit se contenter de ce que l'on a et, à défaut de gloires récentes, de gloires du passé.

Plus loin, la chambre à coucher de Gustave III, puis celle du Régent, et là beaucoup de portraits, une longue suite de peintures dont la valeur paraît bien relative. Ce sont les souverains contemporains d'Oscar II. « Combien en est-il disparu de ces têtes couronnées ? » disait la *Lanterne* de l'ancien Rochefort (celui d'avant 1870). Beaucoup sont morts. Quelques-uns furent découronnés. D'autres semblent ne pas être bien assis sur leur trône. Enfin laissons parler l'avenir, le grand X, et ne prophétisons rien pour le moment.

A cinq heures, je redescendis dans le parc magnifique qui entoure le château. Il appartient au style français le plus pur. Orné de bronzes par Adrien de Vires et ses élèves, il paraît grandiose avec ses interminables charmilles et ses grands arbres séculaires qui, après avoir vu se dérouler tant de grands faits de l'histoire de la Suède, abritèrent Bernadotte transformé en souverain. Ayant marché un quart d'heure au hasard, quel est donc ce pavillon grotesque que j'aperçois au bout de cette allée? Surprise! C'est le China Slott,

le château chinois en personne, dont j'avais vaguement entendu parler à Stockholm. Ce fut une surprise aussi pour la reine, la femme d'Adolphe-Frédéric, à laquelle son mari fit un beau matin de 1er avril ce cadeau d'un nouveau genre.

Mais l'heure s'avance, le docteur B... qui m'accompagne prend à la hâte quelques photographies des jets d'eau qui sont en face du château, et nous nous empressons de rejoindre le débarcadère. Le bateau allait partir et nous laisser en panne à Drottningholm. Au retour nos baigneurs des deux sexes étaient plus rares. L'eau du lac, mal éclairée par le soleil oblique, avait pris une couleur beaucoup plus sombre. Sur les bords, toujours les mêmes épicéas et les sapins innombrables. A sept heures nous étions rentrés au Continental.

A neuf heures j'errais comme la veille dans les rues de Stockholm. La Drotting gattan est étincelante sous les lumières de ses magasins. Me voilà bientôt sur la place de l'Opéra et plus loin au Kungstroedgarden. Là, des arbres verts illuminés par la lumière des reverbères. Puis au fond de ce jardin public, une musique militaire qui va abreuver les passants de ses plus doux accords. Pour pouvoir en profiter, je m'installe dans un restaurant en face. Comme dans tous les cafés de Stockholm et aussi de beaucoup de villes d'Allemagne, des barmaids remplacent avan-

tageusement les garçons. Mais les soirées de ces villes du Nord gardent quelque chose d'honnête et de moral qui manque souvent aux nôtres. La rue, ici, est beaucoup plus convenable que chez nous. En revanche, tout comme en Norvège, les femmes « comme il faut », et surtout les jeunes filles, ont beaucoup plus d'aplomb. Nos Françaises certainement paraîtraient bien timides à côté des fröken scandinaves. Pour toutes, cependant, le but de la vie est le mariage devant pasteur et notaire.

Me voilà de nouveau sur l'un des grands ponts du Mœlar. Comme il fait sombre maintenant. Le soleil, ce soleil interminable des étés scandinaves, qui semble ne pas vouloir se décider à quitter l'horizon rose, a enfin disparu derrière les océans de verdure qui entourent la capitale. Et à mes pieds, les eaux si claires du lac Mœlaren paraissent bien noires. Plus loin, sous les portes du Palais royal, les sentinelles montent toujours la garde, et l'on aperçoit la pointe de leur casque à la lueur des reverbères.

Le long des quais en granit bleu, les bateaux du port ont l'air de fantômes hostiles enveloppés d'obscurité, et de loin en loin des policemen se promènent, impeccables dans leur grande redingote noire, avec leur casque en cuivre rouge surmonté d'une boule. Çà et là des marins au pas lourd de leur ivresse de

bière ; en général des gaillards hauts de six pieds, à la figure barrée d'énormes moustaches rousses.

Après cette excursion à travers Stockholm enténébré, je me hâtai de regagner ma chambre.

Avez-vous jamais pris un bain complet à Stockholm ? Sur les conseils de mon ami le docteur B... j'en demandai un ce matin. La domestique de mon appartement me conduisit à une des salles de bain de l'hôtel. J'étais depuis un instant dans ma baignoire, lorsque je vis entrer dans ma cabine une grande Suédoise aux bras nus, pourvue de nombreuses brosses et serviettes. Ce sont ici des femmes qui remplacent les garçons de bains, et qui vous servent tout aussi vigoureusement. Je dus le reconnaître à la façon énergique dont elle me frottait avec sa grande brosse en chiendent. Ces dames vous font ensuite passer à la douche et vous massent avec tout autant de vigueur et de sollicitude. Enfin, vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. Ici elles ont l'air de trouver leur métier tout naturel et ce n'est pas moi qui me plaindrai de leurs services.

C'est aujourd'hui le jour dominical. Y a-t-il encore beaucoup d'esprit religieux en Suède ? Oui, plus même qu'en Norvège, si j'en crois les Suédois qui m'entourent. Et surtout, ici, le clergé protestant a conservé beaucoup plus d'influence sur le peuple que chez leurs voisins

les radicaux des bords de l'océan Atlantique. On compte, comme en Danemark, un groupe de catholiques, très pratiquant et très ardent, mais encore bien peu nombreux. Mon ami le professeur L... m'emmène avec lui entendre la messe dans une petite chapelle de Regegings gatan. Bien peu de monde; il est vrai que cette église est toute petite : 300 personnes suffiraient pour la remplir. Elle appartient à des Dominicains qui se sont réfugiés ici après le ministère de M. Combes et les lois contre les congrégations. C'est l'un d'eux qui officie. Je vais le voir après la célébration du Saint Office. Il est ici depuis six ans, me dit-il, et malgré les neiges des hivers interminables, se trouve infiniment plus tranquille et plus libre qu'en France. Il constate avec joie que le nombre de nos compatriotes qui viennent ici devient plus nombreux tous les ans, et s'en réjouit, car cela lui donne l'illusion de ne plus être très éloigné du sol natal.

Nous avons encore toute notre matinée libre et je constate avec étonnement que je n'ai pas été encore visiter le musée national, leur National Museum, le plus beau de la Suède ! Nous nous hâtons d'y courir pour réparer une négligence impardonnable. Ce musée est situé à l'extrémité du Blasieholmen à côté du pont qui relie à la terre ferme l'île de Skeppsholmen. La construction est du style Renaissance. Ce fut un militaire, un général

qui sortait de l'Académie de Stockholm, J. of de Kleen, qui en commença la construction en 1850. Elle ne fut terminée qu'en 1863.

Nous remarquons, en passant sous le portique, deux groupes en bronze personnifiant l'Art et la Science. Le gardien qui nous reçoit nous prévient que notre visite pourra être un peu longue. Car le musée possède des collections considérables. Il y en a pour tous les goûts. Au rez-de-chaussée le musée historique avec les collections de médailles ; au premier étage, les antiquités égyptiennes et les sculptures. Au deuxième d'autres sculptures, celles de l'antiquité, puis des collections de dessins et de gravures. Comme c'est aujourd'hui dimanche, je m'étonne de voir aussi peu de monde dans le musée. Les Suédois sont probablement en train de se sanctifier. Je les en remercie du fond du cœur car j'espère que nous pourrons tout voir en détail sans être bousculés.

A l'entrée du musée historique, Odin et Thow, ces divinités scandinaves, nous reçoivent dans leur robe de pierre. Dans les deux premières salles on se croirait au museum, mais c'est un museum bien scandinave. Tous les instruments en silex et les pointes de flèches que l'on y voit, viennent tous de la Péninsule suédoise, de la Scanie et de la Dalécarlie, principalement. Il est probable que dans ces temps reculés la presqu'île du Danemark

n'avait pas été encore séparée du continent européen et que le détroit du Sund n'existait pas.

M. Camille Julian, dans ses beaux travaux sur les Gaulois nos ancêtres, place les origines du peuple celte dans la presqu'île de Jutland et dans le sud des pays scandinaves. D'après lui, ce serait un raz de marée qui les aurait chassés du sol natal pour les précipiter vers des pays plus hospitaliers. La réalité de tels faits est difficile à contrôler. Néanmoins cette origine de nos ancêtres paraît assez vraisemblable. Voici les haches en pierre éclatée de l'époque paléolithique qui servaient aux hommes contemporains de l'ours des cavernes à couper le bois nécessaire pour faire bouillir leur très primitive marmite. Ils devaient être bien primitifs, en effet, leurs ustensiles de cuisine, d'après les spécimens que nous avons ici sous les yeux. Que d'efforts n'a-t-il pas fallu à l'être humain pour arriver à notre degré de civilisation intensive, où l'automobile et l'aéroplane sont regardés déjà presque comme des objets courants !

Dans la troisième salle, voici l'humanité parvenue à un autre stade de son perfectionnement. L'âge de bronze succède à celui de la pierre polie ou éclatée et des pointes de flèches taillées dans l'os du renne. Mais ici, malgré le mystère qui plane encore sur les faits de ce temps reculé, on peut constater

l'influence exercée par le Sud de l'Europe sur ces peuples de l'extrême Nord. Les collections de l'âge du fer nous permettent déjà de suivre de plus près les étapes parcourues par l'histoire : d'abord les incursions des barbares, puis la conquête romaine et la lente infiltration de la civilisation latine, puis et enfin la dissolution de l'immense empire, le barbare franc ou burgonde se substituant aux Césars, d'abord enclin à n'obéir qu'au sang ancestral, et puis dompté, adouci, civilisé par le Christianisme qui va en faire le chevalier du Moyen-Age.

Nous le trouvons dans les salles avoisinantes ce moyen-âge qui semble avoir de la peine à sortir du chaos et des ruines de l'ancien monde. Voici les orfèvreries des églises suédoises du XIVe et du XVe siècles, et les vêtements sacerdotaux des évêques, avec leurs broderies d'or et leurs plaques d'argent émaillées.

Dans la salle VI, voici de nouveau des souvenirs de la Monarchie scandinave, entre autres le livre d'heures de Gustave Vasa, mais il ne ferait en rien oublier celui des « très riches heures du duc de Berry ». Très nombreux, les souvenirs que l'on voit dans cette salle, de Gustave-Adolphe et Christine de Suède, Charles XII et Ulrique-Eléonore.

A la fin de notre visite, au rez-de-chaussée du musée, nous voyons le cabinet numisma-

tique. Mais ici les directeurs ont été très éclectiques dans le choix des collections à admettre ; elles viennent de tous les pays : monnaies scandinaves, anglo-saxonnes, monnaies arabes ou turques. Bref il y en a pour tous les goûts.

Ensuite, nous montons au premier étage. Là nous allons voir de l'art, beaucoup de l'art, comme on dirait à Bruxelles. Mais voici d'abord l'art des temps passés : un vase hispano-mauresque, immense, colossal, dans lequel on pourrait entrer, et des bonbonnières et des tabatières en métal précieux, appartenant à différentes époques.

Tout comme dans le château royal, on trouve aussi une collection en pâte de Sèvres, don de quelque roi de France.

Dans la deuxième salle, des objets en céramique orientale, ceux de la Chine et du Japon, les pays d'avenir de l'Extrême-Orient. Et enfin les sculptures tant annoncées par notre cicerone et qui tardaient bien à paraître: quelques divinités de l'Olympe : Minerve, Vénus (avec tous ses bras), Apollon au milieu du chœur des Muses. Combien de Muses n'avons-nous pas en France qui gagneraient à être condamnées au silence éternel de ces statues de pierre ? Mais nous sommes en Suède. Continuons l'ascension. Voici maintenant les pinceaux et les ciseaux de la Scandinavie : Sergal, Kjellberg, Bogerberg. Le premier a donné notamment une remarquable Vénus Callipyge.

Dans la salle n° 13 l'on se croirait à un salon du mobilier du Grand Palais des Champs-Elysées, mais à une exposition de meubles historiques. Ils sont tous exposés chronologiquement dans des cabinets successifs. D'abord une chambre à coucher du XVIe siècle, dont les armoires ont été fabriquées en Allemagne, puis dans le cabinet n° 2 une superbe pendule en ivoire donnée par Louis XIV. Dans d'autres cabinets, ce sont des meubles Louis XV et Louis XVI, et dans le dernier un grand lit de Nuremberg qui eut l'honneur de recevoir Gustave Adolphe dans ses draps.

Les collections égyptiennes que nous voyons dans la dernière salle du premier étage nous font remonter à plusieurs milliers d'années en arrière, au temps des Pharaons. Des momies assez bien conservées donnent une idée vague des élégantes de ces temps reculés.

Mais l'heure s'avance. Il est grand temps de monter au dernier étage si nous voulons avoir terminé la visite avant midi. Au fond du vestibule, en face de l'escalier de cet étage, une peinture de Lassœn nous montre l'entrée de Gustave Vasa à Stockholm en 1521.

Dans toutes les salles où nous passons partout des peintures. Ce n'est plus ici qu'une exposition de tableaux. Dans la salle centrale, des toiles de Fonberg, de Bjœrk, de Hockot, de J. Tiren et autres peintures suédoises représentant des paysages très « couleur locale »;

une Tempête de neige dans le Nordland, un Intérieur de tente lapone, ou bien un sujet historique: Charles XII transporté hors de la frontière.

Dans la pièce suivante, de nouvelles toiles Scandinaves; des aigles, des oies sauvages, des coqs de bruyères, par Liljefors, ou la Nuit d'hiver en Dalécarlie, avec ses neiges sans fin et ses aurores boréales.

Dans la deuxième salle de peinture suédoise, des sujets historiques: Incendie du château de Stockholm, le Couronnement de Gustave III, Marie-Antoinette et ses enfants.

Après les tableaux, des pastels et des miniatures dont la mieux me paraît être celle de la reine Christine de Suède.

Nous nous retrouvons en pays de connaissance en passant dans la salle suivante.

Il ne s'y trouve que des peintures françaises. C'est Boucher, c'est Chardin, c'est Desprez, c'est Courtois; et combien d'autres! Mais celui que je préfère est Boucher, avec son triomphe de Vénus, une des meilleures toiles du maître, que les Suédois considèrent à juste titre comme une des perles de leurs musées.

Après la France, la Hollande avec ses deux leaders : Rubens et Rembrandt. Si j'avais à exprimer ma très modeste opinion, je voterais ici pour le tableau de Rembrandt: les Bataves jurant à Claudius Civilis de l'aider à chasser

les Romains. Son illustre rival donne une Bacchanale impressionnante.

Mais il faut songer à nous retirer et à quitter ces merveilles. Il est bientôt midi, et nous redescendons les escaliers quatre à quatre. Dehors, à quelques pas du musée, nous passons devant l'église de Jacob. Ce serait intéressant à visiter, mais nous n'avons pas une minute, et nous rentrons à la hâte au Continental.

Deux heures de l'après-midi. Toujours le même soleil radieux des journées précédentes. Je flâne sans but dans les rues de Stockholm. Je profite de mes derniers instants, car ce soir à 9 heures nous allons quitter cette chère capitale. La plupart de mes amis iront en Finlande et de là ils pousseront une excursion en Russie, jusqu'à la Mer Blanche.

Quel dommage de ne pouvoir les suivre! Mais le devoir me rappelle en France et *dura lex, sed lex!*

Me voici de nouveau dans cette Drottning gattan, si mouvementée à côté du reste de la ville. De loin en loin des policemen se promènent, sanglés dans leur redingote noire, avec leur casque à boule de cuivre; quels beaux spécimens de la race scandinave, presque tous des géants qui me dépassaient de la tête. Ce sont, d'ailleurs, les Suédois qui battent le record de la grande taille dans l'espèce humaine. D'assez jolies femmes passent, grandes, blondes, élancées comme les sapins de leurs forêts.

Me voilà bientôt sur le pont du Mœlar aux eaux transparentes comme du cristal. Puis le port avec ses quais en granit bleu. Je veux revoir une dernière fois le Skansen, et je prends un des bateaux-mouches qui font le service de cette presqu'île. Sur l'autre rive les épicéas sombres du Djurgarden, puis les animaux polaires qui sont l'orgueil de ce Jardin d'acclimatation, et la tribu lapone qui fait la cuisine au grand air devant ses tentes en peaux de bête. Et tout à l'extrémité du parc, les grands ours blancs qui se dandinent mélancoliquement sur leurs énormes pattes.

Au bout d'une heure de promenade, dans ce musée en plein air, je revenais sur mes pas.

Me voilà dans la cour du château royal, bien déserte à cette heure. De rares passants la traversent, et à côté de la porte d'entrée, les soldats de garde marquent le pas à la prussienne.

A 8 heures, nous étions tous réunis dans la salle à manger de l'Hôtel Continental. Comme le jour de notre arrivée, les violons exécutent la *Marseillaise* et l'Hymne national Suédois. Nous nous levons et nous applaudissons les exécutants. Mais le moment du départ approche. Je vais accompagner au port la plupart de mes compagnons de route qui, plus heureux que moi, vont continuer leur voyage vers les lacs de la Russie et Arkhangel.

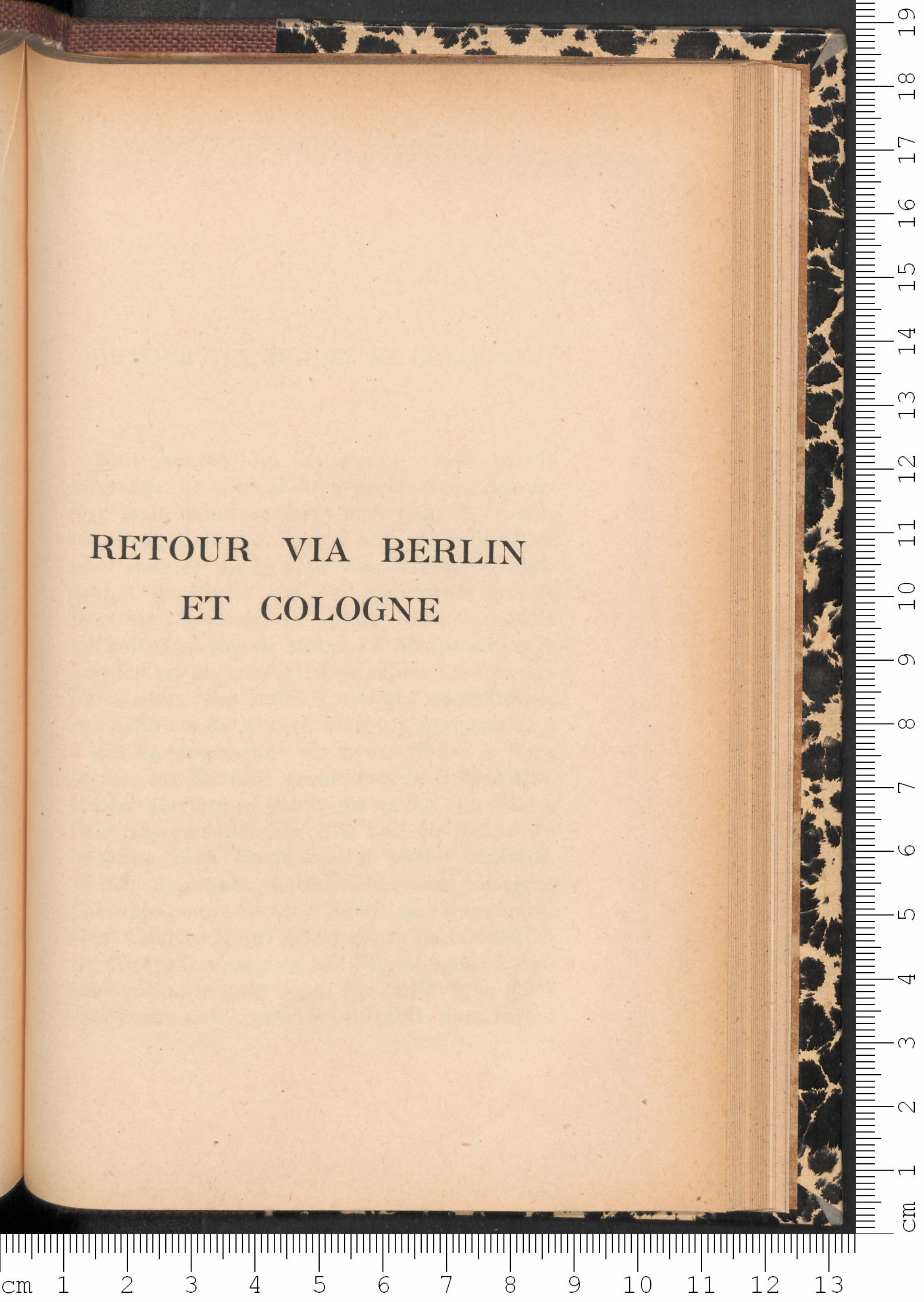
A neuf heures, nous sommes rassemblés sur

le pont d'un grand navire finlandais qui devait les conduire le lendemain matin à Abo. Les Français qui voyagent vers ces régions doivent être encore bien rares, car en visitant ce navire je n'entendis pas une fois parler ma langue maternelle.

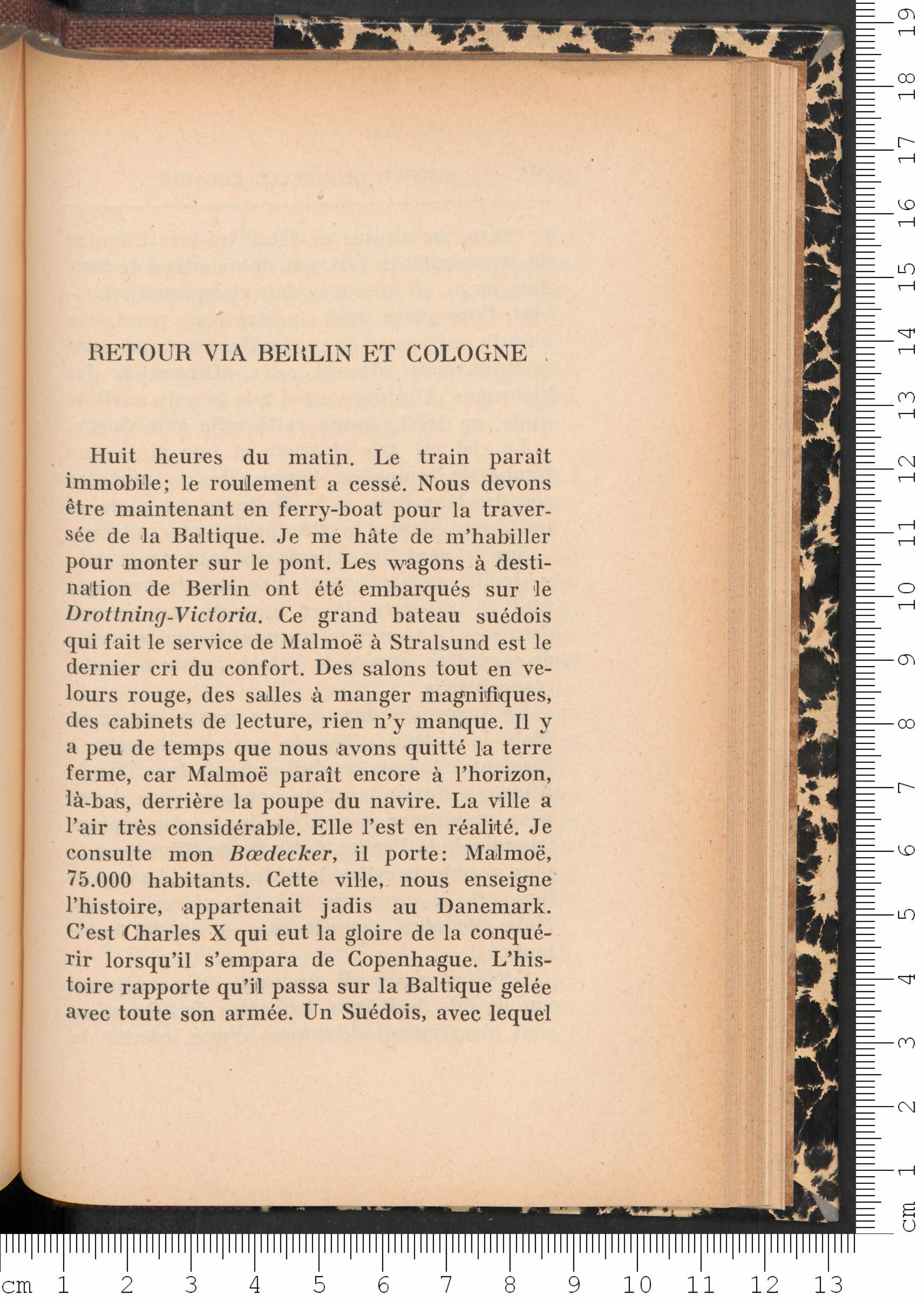
Le départ de l'*Uléaborg* approchant, je dus descendre sur le quai, m'arrachant à grand peine aux congratulations des amis dont je me séparais.

Un quart d'heure après j'étais moi-même dans la gare de Stockholm avec M. René G... Beaucoup de monde sur les quais de la gare et cette fois j'entends parler français. Nos compatriotes paraissent même assez nombreux ici, car fréquents sont les « bonjour Monsieur » et les « Au revoir ma chère ». Tout près de moi, devant le wagon où je monte, une mère de famille recommande sa progéniture à une dame de Stockholm pendant qu'elle revient à Paris. M. René G... et moi, nous trouvons un sleeping assez confortable où nous ne serons dérangés par le voisinage d'aucun étranger. Le train se met en marche, nous traversons pour la dernière fois le Mœlar sur la voie ferrée et nous voilà courant à travers les campagnes du sud de la Suède, où les forêts alternent avec les champs de blé.

A dix heures, je rentrai dans mon sleeping et bercé par le roulement continu du wagon, le sommeil ne tardait pas à venir.



RETOUR VIA BERLIN ET COLOGNE



RETOUR VIA BERLIN ET COLOGNE

Huit heures du matin. Le train paraît immobile; le roulement a cessé. Nous devons être maintenant en ferry-boat pour la traversée de la Baltique. Je me hâte de m'habiller pour monter sur le pont. Les wagons à destination de Berlin ont été embarqués sur le *Drottning-Victoria.* Ce grand bateau suédois qui fait le service de Malmoë à Stralsund est le dernier cri du confort. Des salons tout en velours rouge, des salles à manger magnifiques, des cabinets de lecture, rien n'y manque. Il y a peu de temps que nous avons quitté la terre ferme, car Malmoë paraît encore à l'horizon, là-bas, derrière la poupe du navire. La ville a l'air très considérable. Elle l'est en réalité. Je consulte mon *Bœdecker,* il porte: Malmoë, 75.000 habitants. Cette ville, nous enseigne l'histoire, appartenait jadis au Danemark. C'est Charles X qui eut la gloire de la conquérir lorsqu'il s'empara de Copenhague. L'histoire rapporte qu'il passa sur la Baltique gelée avec toute son armée. Un Suédois, avec lequel

je cause, me dit que ce détail lui ferait douter de la véracité du fait, car de mémoire de Suédois, on ne vit jamais le détroit du Sund recouvert d'une glace assez épaisse pour permettre à toute une armée de passer dessus. Cependant inclinons-nous devant cette affirmation des historiens. Toujours est-il que la paix de Roskilde, en 1658, donna cette ville à la Suède.

Le ciel est gris et triste et une pluie fine tombe de temps en temps. Pas le moindre souffle dans l'air et la Baltique est plate et uniforme comme le plus parfait des miroirs.

Sur le pont, les Allemands sont en grande majorité, naturellement. Les Scandinaves qui font la traversée de ce bras de mer ne me paraissent pas très nombreux. De grands vols de mouettes suivent le bateau à une distance respectueuse.

La traversée dure quatre heures environ. Mais le bateau n'aborde pas directement à Stralsund. Il vous conduit d'abord dans l'île de Rügen, à Sassmitz et de nouveau vous devez vous embarquer pour atteindre la côte septentrionale de la Prusse. Cette île de Rügen est la plus grande de celles de l'Allemagne. Sa superficie est, je crois, de 967 kilomètres carrés. Mais elle n'est peuplée que de 50.000 habitants.

Il n'était pas midi que nous étions déjà en vue de l'île de Rügen. Les côtes de l'Ouest en sont bizarrement découpées d'une infinité de

golfes capricieux, tandis que celles de l'Est sont bordées de falaises granitiques qui semblent narguer les tempêtes de la Baltique.

Nous débarquons à Sassmitz, petite ville qui paraît assez insignifiante.

Abandonnant le pont de la *Drottning-Victoria,* nous reprenons possession de nos wagons respectifs et nous n'en changerons pas jusqu'à Berlin.

Nous rejoignons le train en formation dans la gare de Sassmitz. Les employés de chemin de fer, aux moustaches à la Kaiser, avec leurs casquettes plates et leurs dolmans bleus, avec cet air de discipline et de caporalisme qui contraste si vivement avec les allures de libéralisme générales en pays scandinaves, vous donnent l'impression de pénétrer dans un monde nouveau. Cependant ne nous plaignons pas du service des chemins de fer allemands et pardonnons aux employés leur air raide et militaire, car ils sont infiniment plus aimables qu'en France, et les nôtres pourraient prendre chez nos voisins d'Outre-Vosges des leçons de bonne éducation. Dans notre France démocratique, le représentant de l'Etat semble, depuis l'instituteur jusqu'au douanier, se considérer comme le supérieur du vulgaire électeur et le lui fait durement sentir. Ici il est infiniment plus modeste. Un de ceux de la gare de Sassmitz que j'interroge sur le wagon-restaurant, m'y conduit très aimablement. Je m'y

installe, car cette traversée de quelques heures sur l'onde amère m'a singulièrement ouvert l'appétit.

Nous passons à côté d'une petite ville de 2.000 habitants, Bergen, mais qui n'a aucun rapport avec celui des côtes de la Norvège. L'île de Rügen est séparée de Stralsund par un détroit de 2.550 mètres, le Strela-Sund. Nous le passons sur un bac à vapeur et nous abordons à Stralsund. Cette ville de 32.000 âmes est située entre deux étangs. Ce ne furent pas toujours les casques à pointe qui montèrent la garde autour de ses forteresses, car elle appartint autrefois à la France, du temps des grenadiers de la Grande Armée; Stralsund fut aussi Suédoise, et Charles XII y soutint un siège célèbre.

Dans le wagon-restaurant l'élément teuton est presque exclusivement représenté et nous ne gagnons pas au change. Les Allemandes nous paraissent bien lourdes et bien épaisses auprès des fröcken alertes et pimpantes de la Scandinavie. L'Allemand est surtout insupportable lorsqu'il mange; il a le don de tout faire gauchement et malproprement; il lui manquera toujours ce on ne sait quoi qui s'appelle la distinction.

Bientôt nous regagnons notre compartiment. Le long des couloirs dans toute la longueur du train, il y a foule. Et surtout des enfants; il y en a-t-il des rejetons de la Germanie! Dans

certains compartiments, ils sont juchés jusque dans les filets des wagons.

Le sol de la Prusse a l'air bien aride et bien pauvre; tout autour de nous se succèdent sans transition des plaines sablonneuses, des bois de sapins et de maigres champs où les récoltes ne s'obtiennent qu'au prix de beaucoup de sueur. Çà et là, sous les arbres, des troupeaux de ces animaux, qui, selon l'expression de l'abbé Dellisle, « se nourrissent de glands », des cochons puisqu'il faut les appeler par leur nom; ne soyons pas plus prudes que ce bon Lafontaine dont pas un de ces tudesques qui m'entourent — même Lessing s'il vivait encore — n'a pu comprendre la finesse.

Dans le couloir de mon wagon, je cause avec un étudiant d'une Faculté de Berlin que les sports intéressent beaucoup plus que ses diverses études. L'on suit beaucoup les courses dans la capitale prussienne et l'on parie même sur celles de Londres et de Paris. C'est pousser l'amour du jeu aux courses un peu loin.

— Mais nous sommes bien en retard, me dit mon interlocuteur Teuton, sur la France et l'Angleterre pour la plupart des sports. Ce sont presque toujours des chevaux français ou étrangers qui gagnent le grand prix de Baden-Baden. Je vais presque tous les ans dans cette ville d'eau et elle a eu rarement l'occasion de

fêter une victoire allemande, quand vos champions étaient présents.

— Vous adonnez-vous, demandai-je, à ce sport d'importation bien anglo-saxonne qui sévit chez nous avec une fureur toujours croissante — je veux dire le foot-ball ?

— Nous nous y mettons, nous aussi; mais nous avons bien des progrès à faire et nos joueurs allemands sont d'une lourdeur, d'une maladresse excessives; ils ne sont pas encore de taille à enfoncer le pays de Galles ou même le Racing-Club de France. Mais cela, il est vrai, ne prouve pas grand chose; nous avons vu ce peuple anglais à l'œuvre dans la guerre du Transvaal, et ces champions de tous les sports ont fait de bien piteux guerriers. L'Anglais excelle dans les actes qui demandent l'énergie individuelle, mais il n'a pas l'instinct de la discipline qui fait les armées. Aussi nous ne nous effraierons pas des rodomontades de vos voisins d'Outre-Manche. Lorsqu'ils parlent de soutenir telle ou telle nation du continent, nous savons à quoi nous en tenir....., me dit-il en souriant.

— Alors, lui dis-je, l'Alsace ne vous suffit pas, il vous faudrait encore la Champagne.

— Oh non, pas du tout, s'écria-t-il mais n'allez pas croire que je souhaite ou que je redoute une guerre avec vous. Certes nous nous méfions toujours de nos voisins de l'autre côté des Vosges et lorsque nous apercevons un de

vos aéroplanes voler au-dessus d'une de nos cathédrales gothiques, nous avons une envie instinctive de le prier de passer au large. Mais cela ne va pas plus loin chez le peuple allemand et même le peuple berlinois. Vous verrez d'ailleurs, à Berlin, le français toujours et partout très bien accueilli. Les seules gens qui désireraient vous prendre à la gorge, sont les pangermanistes, peu nombreux mais très remuants, et ils ont pour eux un auxiliaire redoutable: le Kronprinz. Ah, dame, si celui-là remplaçait son auguste père, nos rapports pourraient bien devenir plutôt froids. Mais il est bien jeune encore. Il est probable que les années refroidiront son ardeur guerrière.

— A moins, répartis-je, que la social-démocratie ne nous en délivre à jamais?

— Ceci, répond mon interlocuteur, en me regardant bien en face, ne comptez pas le voir de sitôt; l'Empire d'Allemagne est encore très solide et la colonne de la Victoire que vous verrez en face du Reischtag retardera longtemps les effets destructeurs du socialisme. Certes, ses progrès sont grands dans les masses; ils sont très grands. Mais il coulera beaucoup d'eau dans la Sprée avant qu'il ne nous persuade que le bonheur est de vivre en République. D'ailleurs en Allemagne, il y a peu de républicains. Beaucoup de gens veulent des réformes, d'autres même des évolutions radicales, mais la plupart de ceux-ci s'accommode-

raient très bien d'un empire, d'un empire avec plus de liberté, moins de lois de lèse-majesté et de coups de plat de sabre des sergents de ville dans les manifestations. Fatalement notre monarchie absolue devra évoluer de plus en plus vers une forme plus démocratique. Mais je crois pouvoir vous affirmer que c'est la seule révolution que vous verrez en Allemagne.

Cependant les heures passaient et nous approchions insensiblement de la capitale prussienne. Autour de nous, toujours de longues plaines sablonneuses avec de maigres bois de sapins. Mais les usines commencent à se faire plus nombreuses et annoncent l'approche de Berlin.

A cinq heures, le train s'arrêtait sur le quai de la gare. Un des « träger » qui passe emporte mes bagages dans un de ces affreux fiacres qui font le service dans cette ville. Là je passe quelques minutes à m'expliquer avec le cocher, qui trouve sans doute ma prononciation inintelligible, et dont l'allemand me paraît bien difficile à comprendre. Ici la langue germanique diffère sensiblement de celle que l'on parle sur les bords du Rhin ou en Bavière, et bien des mots sont de nature à embarrasser quelqu'un qui n'a pas l'habitude de parler couramment.

Mon ami G... et moi, nous montons dans la voiture et le cheval efflanqué qui la mène nous conduit péniblement à l'hôtel Saxonia. Beau-

coup de circulation dans les rues, surtout beaucoup d'auto-taxis qui, décidément ici ne sont pas en grève. Ce sont partout de grandes rues, larges et spacieuses, tirées au cordeau, et partout des constructions ultra-modernes ; mais les antiquités manquent. C'est banal, c'est vulgaire et sans cachet artistique. En une demi-heure nous arrivons à l'hôtel Saxonia. Cet hôtel se trouve à côté de la place de Potsdam, en plein centre, par conséquent, de la circulation berlinoise.

A sept heures, nous dînons dans la brasserie, en plein air, qui est située à gauche de l'hôtel, pour avoir plus de fraîcheur et jouir de la brise du soir. Il fait très chaud, mais ici la température paraît moins lourde et surtout l'air fait moins défaut qu'à Paris. Autour de nous, de jeunes officiers de cavalerie festoient en joyeuse compagnie. Les officiers allemands, d'ailleurs, mènent la vie très gaie, et leur solde n'est guère suffisante pour satisfaire à leurs nombreux plaisirs. Mirbeau, dans sa *628-E8,* leur attribue les vices que des procès naguère retentissants dévoilaient au public. Ce serait généraliser beaucoup, mais il est certain que l'amour des boissons fortes et du sexe charmant sévit chez un grand nombre d'entr'eux. Sous ce rapport-là, l'armée française est bien supérieure à la leur et je crois d'ailleurs que l'instruction et la valeur personnelle est plus grande chez nos offi-

ciers que chez les leurs. Enfin ne nous laissons pas effrayer par ces hussards rouges qui passent. Les voilà, ces descendants des conquérants de 1870. Ils n'ont pas l'air bien effrayants. Des enfants blonds, très pâles, avec de grands yeux candides et une allure qui n'a rien de très militaire. Certains journaux ont beaucoup parlé de l'antimilitarisme qui sévit dans les casernes allemandes. La chose me paraît bien exagérée, du moins à première vue. Certes le service militaire, plus dur que le nôtre, doit faire ici bien des mécontents, tout comme il en fait chez nous. Mais non, l'aspect général de ces soldats qui passent dans les rues est bon. Ils fument tous de gros cigares et n'ont pas l'air le moins du monde malheureux.

Sur la place de Potsdam, à côté de la brasserie où nous sommes, un certain nombre d'horizontales font la navette en tous sens, mais en général elles manquent de ce chic qu'ont nos élégantes professionnelles qui sillonnent le boulevard des Italiens. Tout à coup, un uniforme étincelant paraît. C'est un général qui vient prendre le café sous les arbres et entendre un brin d'harmonie. Mes voisins de gauche, les jeunes officiers en casquette plate, le saluent très profondément, mais ont l'air visiblement gênés de ce voisinage auquel ils ne s'attendaient pas.

L'orchestre, composé — comme dans la plu-

part des brasseries allemandes — de musiciens militaires, wagnérianise avec plus ou moins de brio. A neuf heures, nous nous levons pour aller prendre un coup d'œil du Berlin nocturne, avant de regagner nos chambres à l'Hôtel. Dans la grande artère que nous suivons, la Potsdamer strasse, la plus grande des rues de la capitale prussienne, peu de monde en ce moment. Nous passons bientôt devant une brasserie toute illuminée où l'on déguste du vin du Rhin. Leur vin du Rhin, en sont-ils assez fiers ici ! Et cependant il est bien loin d'égaler notre Bourgogne ou notre Bordeaux. Mais l'Empereur lui-même s'en est mêlé. Il a voulu imposer partout son vin favori et son fidèle peuple l'a suivi, se réservant toutefois une bouteille de champagne pour les jours de fête.

Dans les rues transversales, de blondes gretchen et des petits garçons font du skating. Ici point besoin d'aller s'enfermer rue Saint-Didier, l'on peut rouler au grand air partout où l'on ne trouble pas la circulation.

Plus loin, une rivière sombre et verte. C'est la Sprée, mais pour une capitale, ce fleuve est bien médiocre et si l'on voulait transformer Berlin en port de mer on aurait encore fort à faire. D'ailleurs, Brême et Hambourg paraissent pour le moment bien suffisants à l'activité germanique.

Nous revenons sur nos pas et nous dépas-

sons bientôt la place de Potsdam; le long de la rue que nous suivons, partout à droite et à gauche des cafés illuminés, où paraît se faire une consommation considérable de bière. Beaucoup de mouvement et de promeneurs, mais malgré cela, l'air de caporalisme qui flotte de toutes parts, vous pèse et vous fait regretter la vieille gaieté française.

Le lendemain, à huit heures, je suis réveillé par le figaro de mon hôtel qui vient offrir ses services à ses clients au saut du lit. C'est très pratique. Celui-ci, bien entendu, très bavard comme tous les coiffeurs, ne peut s'empêcher de protester de son amour pour la France et ses clients français. Tous les Allemands que j'ai connus dans mon existence m'ont tenu un langage identique. Je suis habitué à l'entendre. Celui-là me dit même qu'il espère voir un jour le président français reçu par Sa Majesté l'Empereur, à Berlin. Ce serait aller vite en besogne et supposer des changements d'ordre diplomatique que l'on n'entrevoit pas encore. Mais il me donne sur Berlin un détail plus pratique; il me dit que la parade de la garde a lieu à 10 heures dans la cour du Palais Kaiser-Wilhelm I, et je m'empresse de profiter du renseignement. Me voilà bientôt descendant les escaliers de mon hôtel et, dans la Bellevue Strasse, sautant dans le premier auto-taxi qui passe. Nous arrivons dans le Tiergarten. C'est ici l'avenue des Champs-

Elysées de la capitale allemande, mais les hôtels qui vous entourent à droite et à gauche ne donnent qu'une vague illusion de Paris; de loin en loin, des cavaliers passent et aussi des amazones, presque aussi nombreux que dans l'allée des Acacias. Mais Guillaume a eu le mauvais goût de placer les statues de marbre de ses ancêtres tout le long de la chaussée de Charlottenburg et tous ces marbres n'illustrent pas la famille des Hohenzollern. Ils y sont tous cependant, depuis Albert l'Ours et le duc Tassillon, les fondateurs, jusqu'aux contemporains.....

Puis voici la Pariser-platz; pourquoi ce nom sur ce sol si antifrançais ? Est-ce à cause de l'Ambassade de France dont on aperçoit les fenêtres tout à côté ?

Je ne sais si mes compatriotes sont bien nombreux ici en ce moment. Toujours est-il, je demande un renseignement à un monsieur que je croise et il me répond dans ma langue maternelle. Cela m'humilie profondément. Faut-il que ma prononciation soit défectueuse pour que l'on puisse y reconnaître ma nationalité! Je poursuis ma route; me voilà devant l'Opéra, mais il est interdit de le visiter à cette heure.

La belle place de l'Opéra s'étend sur le côté Est du palais de l'Empereur Guillaume. Autour de ce théâtre sont disposées cinq statues de généraux célèbres, mais je ne m'attarde pas

à contempler leur figure de bronze; je vois cependant une inscription: Blücher; c'est le vainqueur de Napoléon qui me regarde, ce héros de soixante-quatorze ans, qui faillit être fait prisonnier par un simple brigadier de cuirassiers la veille de son triomphe. A quoi tiennent le hasard des batailles et les destinées du monde ? Tout à côté, cependant, c'est Gresan, le chef d'Etat-major, organisateur de la victoire; mais le maréchal de Moltke manque dans la collection. On a préféré lui élever une statue plus imposante devant le palais du Parlement.

Un peu plus loin, devant le Palais Kaiser-Wilhelm I, une statue équestre monumentale, celle du grand Frédéric. Leur grand Fritz ! en sont-ils assez fiers, Messieurs les Prussiens ! C'est leur Napoléon, tout ce qui se rapporte à lui est sacré. Inclinons-nous avec courtoisie devant cet hommage reconnaissant d'un peuple envers celui qui a fait sa grandeur, quoique un peu à nos dépens.

Après, le Palais de l'Empereur Guillaume I[er] est une masse de pierres grises disposées en un carré de 279 mètres, dit-on. C'est là l'antre du Lion, la demeure de Sa Majesté, lorsque les chaleurs de l'été ne La font pas fuir vers les glaciers bleus de la Norvège.

Il paraît que lorsque l'Empereur l'habite, un étendard rouge annonce à ses fidèles Berlinois son auguste présence. Inutile de dire que ce

drapeau, tout semblable à l'emblême de la sociale Démocratie qui s'étale triomphante dans les quartiers voisins, est absent pour le moment, car Guillaume est encore en villégiature sur les bords du Rhin avec le Kronprinz et son épouse. Le prince Eitel est pour le moment le seul représentant de son illustre dynastie dans la capitale prussienne.

Je me dirige vers le château impérial. Dans la cour intérieure, la première statue que je vois est celle de Saint-Georges combattant le dragon. La famille impériale habite au premier étage. Dans le palais, à moins d'être de la cour, on ne peut donc visiter que le reste. Je m'en contente aisément. Voici d'abord la belle salle des Suisses, l'ancienne salle des gardes. Il y a de bien longues années que ces citoyens de la libre Helvétie ont été remplacés par des Teutons à la botte rigide. Un peu plus loin, encore un nouveau souvenir de nos défaites : le portrait de Guillaume Ier à la bataille de Gravelotte. Ils étalent le souvenir de leurs victoires avec un luxe presque indiscret. Le reste de ce palais n'a rien de bien intéressant, cela ne rappelle pas la demeure de nos rois de France, « le vieux Louvre large et lourd » des bords de la Seine.

Je termine ma visite par la chapelle du Palais où Guillaume et les dames de la Cour viennent faire leurs dévotions.

Mais dans la cour intérieure, un grand bruit

de fifres et de tambours. C'est la parade de la garde ou tout au moins le relèvement de sentinelles qui veillent aux barrières de cette demeure royale.

Quel est le français qui n'a pas été impressionné par la raideur puissante et mécanique d'une parade à la prussienne? Ces mouvements d'ensemble, exécutés par des gaillards dont la taille semble encore grandie par le bonnet à poils, doivent évidemment causer une impression à la fois profonde et pénible. Il est certain que l'apparence de ces mouvements d'ensemble est tout à l'avantage de l'armée allemande, et bien des gens lui donneraient sans hésiter, après avoir vu cette manœuvre, neuf chances sur dix de battre la nôtre. Mais, cette première impression mise à part, on peut se demander si la valeur individuelle n'est pas au contraire du côté du troupier français dont l'apparence est si peu guerrière. On peut se demander si cette discipline si dure et cet alignement si rigide ne sont pas des facteurs d'ordre secondaire dans le problème de la guerre; enfin, si ce redoutable soldat de six pieds de haut aurait la bravoure intime et surtout les nerfs et le cœur de nos petits lignards, dans une campagne tant soit peu dure. La bravoure est infiniment plus apparente que réelle dans le cœur du soldat allemand. Le Michel germanique reste un timide, même mué en soldat et l'officier a besoin d'être toujours là pour le guider

dans la bataille. L'initiative individuelle lui fait défaut.

C'est égal, ce défilé ne vous donne pas moins une sensation bien profonde, toute question de patriotisme mise à part.

A deux heures de l'après-midi, dans la Siegesallée sous l'éclatant soleil de l'été finissant. Par terre des feuilles desséchées qui déjà tombent des arbres, annonçant l'automne... Il est triste pour un français de parcourir une avenue qui vous rappelle de pareils souvenirs. Il est vrai qu'à côté voici la Friedenallée, l'Avenue de la Paix, qui paraît plus engageante. Prenons-la. Au bout d'un instant on arrive à la Place Royale. Mais voilà encore un nouveau souvenir de nos désastres: la colonne de la Victoire, la Sieges-säule, haute de plus de soixante mètres, avec ses bas-reliefs qui commémorent les événements de 1870. Tout autour les soldats en casque à pointe poursuivent, baïonnette au canon, des français à la barbiche en impériale, dont l'attitude me paraît bien piteuse. La colonne en granit et bronze est d'ailleurs médiocre malgré sa grande taille. Et plus loin, les fondateurs de l'Empire, qui paraissent monter la garde autour d'elle: le maréchal de Moltke avec sa casquette plate et le prince de Bismarck avec son casque à pointe.

Puis de l'autre côté, le palais du Reischtag, espoir des libéraux d'Outre-Vosges. La cons-

truction en est bien récente puisqu'il ne fut achevé qu'en 1894. J'entre un moment pour en visiter l'intérieur. Il faut croire que les curieux ne sont pas nombreux ce jour-là, car je me trouve à peu près seul avec l'huissier qui veut bien me guider. Tout comme au Palais-Bourbon, une salle des pas-perdus où les honorables de l'Empire se reposent de l'agitation des séances, et puis la salle des délibérations. Là-bas, comme en Angleterre, les députés, pour voter, ne déposent pas de bulletins dans l'urne, mais sortent par les deux extrémités de la salle. On les compte un à un, comme au concours des animaux gras. Cette manière de votation en vaut bien une autre, mais je crois qu'en France elle n'aurait pour résultat que d'augmenter le tumulte de nos séances du Palais-Bourbon.

Le Parlement, d'ailleurs, privé de ses acteurs habituels pendant ces journées de vacances, est par lui-même bien peu attrayant. Je ne sais si en temps ordinaire il l'est davantage, et si chez beaucoup de représentants du peuple allemand, la laideur de l'âme ne se reflète pas sur le visage, comme cela se voit chez certains de nos honorables. Rochefort disait naguère qu'une photographie d'une séance du Palais-Bourbon ferait penser au musée des Horreurs ou au Musée Dupuytren. La grande dame russe, qui fuyait devant Glais-Bizoin ou Jules Favre, et déclarait ne plus vouloir assister

aux séances de la Chambre, n'aurait-elle pas ici les mêmes raisons de ne plus aller au Reischtag?

A la sortie du Parlement, j'avais encore quatre heures de jour devant moi. J'en profitai pour aller visiter deux des principaux musées de Berlin: la Nationale Gallerie et le Kaiser-Friederisch-Museum.

Le premier de ces musées a été bâti par Strack et ne fut inauguré qu'en 1876. Il se trouve au milieu d'un square qui est lui-même entouré d'une colonnade dorique.

Dans le vestibule, *Bacchus* et *l'Amour* vous reçoivent avec à leurs côtés *Achille mourant* et les *Juifs captifs à Babylone*. Aux autres salles j'admire des Hildebrand, des Bœklin, des Gebhart, des Schœnleber et autres illustrations germaniques. D'ailleurs, tous ces tableaux me paraissent dans leur ensemble inférieurs aux nôtres. J'eus autrefois l'occasion de visiter les expositions du Glaspalast à Munich, et toutes ces toiles étaient en général bien médiocres à côté de celles de notre Grand Palais des Champs-Elysées, dont on déplore cependant la faiblesse.

Les peintres allemands ont encore beaucoup à faire avant d'avoir le coup de pinceau d'un Carolus Duran. Ils réussissent en général assez bien les effets de neige, et souvent les paysages, mais la science du portrait et des ensembles leur fait la plupart du temps défaut.

Çà et là quelques toiles militaires: La *Retraite de Russie* et le *Retour du Landst tyrolien en 1809*. Mais quelques pas plus loin, je passe à des sujets plus amusants et moins sérieux avec le *Bain des Dames* et *Monsieur le Curé*.

Dans les dernières salles nous retrouvons des signatures françaises: Courbet, G. Millet, Fantin-Latour, Bodin. Puis quelques soleils d'hiver bien réussis et des souvenirs de France : Argenteuil et Saint-Germain-l'Auxerrois.

Et ma visite se termine par les aquarelles et les dessins, qui manquent souvent de finesse d'exécution.

A l'extrémité nord-ouest de l'île des Musées est le Kaiser-Friederich-Museum; je ne sais si on lui a donné ce nom à cause de la statue équestre de l'Empereur Frédéric III qui semble en interdire l'accès au public. Malgré ce cheval qui caracole, je pénètre dans ce sanctuaire.

Dans l'escalier à double rampe, une statue équestre du Grand-Electeur monte la garde. Sans m'arrêter devant ce monument d'un goût douteux, je me hâte de pénétrer dans la Basilique. Cette vaste salle rappelle les églises florentines du XVI[e] siècle. On peut y admirer dans les stalles et le lutrin des marquetteries remarquables qui datent du XV[e] siècle. Tout autour de l'église et en général sur les piliers, sont les écussons et les blasons de

l'aristocratie florentine. Dans la salle à côté est un hommage d'Abdul-Hamid à l'Empereur Guillaume (les Turcs font décidément des avances à l'Allemagne): les restes du prince Sassnide que l'on fit transporter à Berlin en 1904.

Plus loin, j'admire un beau crucifix signé d'Andréa Pisano. Mais je me hâte de courir vers les peintures, les Rembrandt et les Rubens. L'école hollandaise est à la mode. Ici elle triomphe sur toute la ligne. Le premier tableau que je rencontre du grand maître Hollandais est l'*Homme au casque* qui, dit-on, représente le frère du grand peintre, puis la *Vision de Daniel.*

Rubens est dans la salle suivante. Je passe plus vite devant quelques-uns de ses chefs-d'œuvre: *Diane entourée de nymphes et de satyres, Résurrection de Lazare, Sainte-Cécile.* Plus loin, je salue son élève Van Dyck, avec son *Patricien et Patricienne gênois.*

Il faudrait des pages entières pour citer toutes les toiles remarquables de ce Musée. J'y vois aussi des peintres français: Poussin, Mignard, Watteau, Greuze.

Mais les deux tableaux qui me frappent le plus sont ceux de l'école italienne, *Saint Jean-Baptiste adolescent,* de Michel-Ange, et le *Jugement dernier,* de Fra Angelico.

Je suis malheureusement obligé de quitter trop tôt ce sanctuaire de l'art pour rentrer à

mon banal hôtel moderne de la place de Postdam. Me voilà de nouveau près de la colonne de la Victoire et de Bismarck avec son Atlas et son Siegfried, toutes les gloires modernes du jeune Empire. Cet ouvrier qui passe, le *Vorwärts* à la main, arrivera-t-il à renverser toutes ces idoles qui paraissent malgré tout bien solides encore? L'avenir seul nous l'apprendra. Evitons de prophétiser, car les plus malins s'y trompent.

Au Tiergarten, un coup de trompe ; une automobile qui passe; je me détourne: elle a sur ses portières l'Aigle noir de la confédération germanique. C'est le prince Eitel de Prusse qui est resté à Berlin. Autour de moi, tout le monde s'est découvert; je suis le seul qui n'ait pas salué, parmi les promeneurs qui circulent sous les ombrages de la chaussée de Charlottenburg. Si l'automobile princière traversait un quartier démocratique, comme le Moabit, recueillerait-elle autant de coups de chapeau? Du reste, cela ne prouve pas grand chose. Mais la dynastie des Hohenzollern paraît encore avoir des racines bien profondes sur ce sol sablonneux de la Prusse...

Ce soir-là, je vais à l'Operetten Theater. Public de vacances. Peu de toilettes, beaucoup d'étrangers en casquette de voyage. On joue *Le Comte de Luxembourg*. La plupart de ces opérettes allemandes ont quelque chose d'honnête et de convenable qui manque souvent aux

nôtres. On comprend que les étrangers, qui prennent au sérieux les mœurs que nous nous attribuons dans notre littérature dramatique, doivent nous considérer comme des êtres singulièrement immoraux. Il est vrai qu'il y a loin de la scène à la vie privée.

La musique est bonne. Même en opérette, ils nous sont supérieurs sous ce rapport, de l'autre côté du Rhin. Par contre, l'action est un peu monotone et les paroles ne sont pas très spirituelles. Je n'aime pas en général le jeu des actrices allemandes, c'est lourd, c'est guindé, c'est sans grâce. L'air étouffant de caporalisme qui pèse sur cette ville militaire, semble influencer jusqu'au jeu des artistes. Je le vois bien dans la valse de cette opérette: ils ont l'air de scander le pas de parade en dansant.

Nous sommes, je crois, les seuls Français qui soient dans ce théâtre ce soir, aux fauteuils d'orchestre du moins, car je n'entends pas la moindre syllabe qui me rappelle les bords de la Seine ou de la Dordogne.

A ma gauche, deux braves bourgeois de Berlin, la *Tægliche Rundchau* à la main, commentent, pendant les entr'actes, les articles sur nos aéroplanes. En cette fin d'août 1910, la presse germanique a l'air bien dure à notre égard. Dame, ces bons Allemands ne peuvent nous pardonner de nous avoir battus et malgré tout, le vol de nos oiseaux de guerre au-dessus

de leurs forteresses les remplit d'épouvante. Ils espéraient tant être les premiers à posséder de ces engins, qu'ils se sentent profondément humiliés d'avoir été distancés dans l'escalade des airs; et leur mauvaise humeur s'exhale en menaces de coups de fusils à l'égard de nos aviateurs. Il est vrai que ces exagérations ne se trouvent guère que dans la presse pangermaniste et n'expriment nullement le sentiment du peuple lui-même, qui paraît très calme et pas du tout belliqueux.

Mes voisins de gauche ont l'air de plaisanter sur l'émotion de la *Tægliche Rundchau*, qui nous prête des rêves de mégalomanie et d'impérialisme que nous avons depuis longtemps abandonnés. « Je ne serais pas étonné, dit l'un d'eux, que cette campagne des journaux officieux ne soit un simple battage destiné à fouetter le chauvinisme teuton en présence du socialisme pacifiste envahissant. »

Je me rangerai volontiers à cet avis car beaucoup de journaux conservateurs, comme la *Gazette de la Croix* ou le *Preussiche Zeitung*, ont pris le genre de nous représenter comme des « revanchards » intransigeants. Un autre spectre que cette presse agite est celui de nos « troupes noires ». Le livre du colonel Mangin a été très commenté de l'autre côté du Rhin, et les chauvins de l'Empire allemand ont eu beau jeu pour nous représenter puisant des soldats innombrables dans nos colonies africaines.

A minuit, je rentre à mon hôtel à travers ce Berlin nocturne qui manque totalement des aspects joyeux du Paris des noctambules. Ici, comme à Londres, à minuit la vie est arrêtée; les Berlinois semblent à cette heure être plongés dans le sommeil des justes. Cependant à la terrasse de la brasserie qui avoisine mon hôtel, je vois de nombreux et bruyants officiers festoyer avec des demoiselles de compagnie. Et de loin en loin encore, des automobiles font entendre leur ronflement dans ces grandes rues presque solitaires, tracées avec une régularité monotone, et dont le macadam étincelle sous la lumière des globes électriques.....

Le lendemain, un temps pluvieux et sombre attriste la ville, qui est déjà naturellement assez peu gaie. Que faire dans la matinée, si ce n'est visiter encore quelques musées? Je remonte de nouveau la Potsdamer-Strasse et me voilà au Tiergarten. Malgré le temps menaçant, nombreux sont les cavaliers qui trottent dans ces allées sablées, des officiers sanglés dans leur redingote bleue aux galons d'or; des amazones dont la grâce n'égale pas celles de l'Avenue du Bois de Boulogne. Dans les allées transversales, de blondes Gretchen se livrent aux douceurs du skating, qui fait fureur ici plus encore qu'à Paris. La femme allemande commence elle aussi à cultiver les sports, imitant en cela ses sœurs des autres pays. Cependant, elle est encore plus tenue

dans son intérieur, encore plus confinée dans les soins du pot au feu, que ne le sont nos compagnes pourtant bien peu émancipées à côté des Anglaises et des Américaines. Les jeunes filles cependant circulent plus librement et sont plus respectées ici que chez nous, la loi d'ailleurs, les protégeant davantage.

Me voilà en face de la statue de Lessing. J'en avais déjà vu une à Hambourg et elle me paraissait suffire à la gloire de cet être ennuyeux et prétentieux qu'était l'auteur de la trop fameuse *Dramaturgie* sur laquelle j'ai pâli au temps lointain de mes humanités. Un Allemand qui voudrait comprendre La Fontaine et Molière, ce serait un pur contresens.

Après la place de l'Opéra et la statue du Grand Frédéric, me voilà de nouveau dans cette île sacrée, formée par les deux bras de la Sprée, et qui contient à la fois les Temples de l'art et le Palais de celui que tel ministre anglais appelait naguère « le principal fonctionnaire de l'Etat allemand ».

Le nouveau musée et le vieux musée se font vis-à-vis. Ce dernier a été bâti en 1827 sur les plans de Scinkel. L'architecte s'est visiblement inspiré de la Grèce.

Pour pénétrer dans l'intérieur de ce monument, on gravit un escalier à double rampe orné de fresques. Au premier étage est la galerie de sculptures antiques. J'y distingue

notamment, parmi toutes les statues que l'on peut y admirer, une *Amazone,* un *Hercule* et une *Vénus* qui est une réplique de celle de Praxitèle.

Au deuxième étage, s'élève l'Antiquarium. Dans ce sanctuaire de l'antiquité, on trouve une *Victoire* sous un globe, et des souvenirs de Pompéi donnés par Guillaume II. Puis des bronzes, des vases antiques, des vases archaïques et des céramiques italo-étrusques.

En face, on rencontre un passage qui communique avec le nouveau Musée.

Au centre de celui-ci est un grand escalier décoré de fresques colossales représentant certains épisodes de l'histoire de l'humanité : *la Tour de Babel, la Destruction de Jérusalem, les Croisades, la Réforme,* bref un résumé de nos manuels historiques.

Le rez-de-chaussée est consacré au musée égyptien. Cette collection, affirme notre cicerone, est une des plus riches qu'il y ait actuellement dans le monde.

Aux étages supérieurs, une collection de moulages et un cabinet d'estampes, riche surtout en œuvres de maîtres néerlandais.

En sortant du nouveau Musée, je passe sous le portique à colonnes qui se trouve à gauche, devant d'intéressantes sculptures de Pergame. C'est une frise qui a été soigneusement reconstituée, sans restauration moderne d'ailleurs. Le roi de Pergame, Eumène II, après sa vic-

toire sur les Gaulois nos ancêtres, qui avaient eu des velléités de s'emparer de l'Asie Mineure, fit élever dans sa capitale « un autel colossal en l'honneur de Jupiter et de Minerve ». Une série de frises sculptées ornaient cet hommage aux divinités tutélaires. La partie la mieux conservée de ces sculptures est celle qui représente un combat entre les divinités de la mer et les géants.

Après ces antiquités viennent celles de l'Asie occidentale : Syrie, Babylone, Ninive.

Tout cela me conduit jusqu'à midi sonnant. Les nuages sombres de la matinée ont complètement disparu, je retrouve le même ciel uniformément bleu dont la chance me gratifie pendant presque tout le temps de mes randonnées dans le Nord de l'Europe.

A une heure j'étais en face du traditionnel krug de bière dans une des brasseries en plein air de la Potsdamerstrasse. A côté de moi, des jeunes officiers de la garde, qui assaisonnent leur choucroute et leur omelette aux confitures de la lecture des grands quotidiens berlinois. C'est naturellement nos aéroplanes qui fournissent le sujet de leurs conversations. Ils n'ont pas l'air de prendre au sérieux les articles gallophobes de la *Taeglische Runchau*. Celle-ci veut, trop apparemment, nous représenter comme rêvant toujours de nouvelles épopées napoléoniennes, et cela les laisse très indifférents. Au contraire, ils connaissent trop

la France, dit l'un d'eux, pour savoir que ce n'est pas elle qui attaquera la première, et que les bords du Rhin ne sont pas encore près de revoir les pantalons rouges.

Dans l'après-midi j'erre de nouveau au long de ces grandes artères berlinoises où ne se pressent que de rares promeneurs, pendant cette journée de fin d'août. Des marronniers desséchés laissent tomber une pluie silencieuse de feuilles mortes sur lesquelles le soleil brûlant a produit l'effet de gelées précoces.

Un petit tour dans le métropolitain me paraît tout indiqué. On y est encore plus entassé, bousculé et cahoté que dans le nôtre ; aussi j'abandonne à la deuxième station.

Suivant les conseils d'une des chansons en faveur en cet été de 1910 :

Comen, mein Schatz, Comen in den Luna-Parck.

je passe ma soirée au Luna-Park. Ce sont les mêmes attractions qu'au nôtre, mais les élégantes du demi-monde berlinois doivent être pour le moment à Hombourg et à Carlsbad. Ici ne se voient que les plus vieux spécimens du genre, dignes du musée Grévin. Et toujours, sous les ombrages, beaucoup d'officiers, qui absorbent les traditionnels bocks de bière blonde, pendant que les musiques militaires

bercent le public de leur plus agréable Bach ou Wagner.

Le lendemain, à dix heures du matin, je suis dans le train qui m'emporte vers la France. Le beau ciel dont j'ai pu jouir pendant mes raids hyperboréens s'est chargé de gros nuages sombres qui ne cessent de nous abreuver d'averses continuelles.

Les dernières maisons des faubourgs de Berlin ont disparu dans le lointain. Autour de nous, de toute part s'étendent des plaines sablonneuses pareilles à celles que nous avons traversées dans le nord de la Prusse ; les sapins, dont on voit de loin en loin quelques massifs, sont les seuls arbres capables de bien venir dans cette terre ingrate. Vers les deux heures le paysage commence à changer ; nous approchons des provinces rhénanes et les terres à blé se font plus nombreuses. Autour des villes que nous traversons, partout des jardins potagers accompagnent ces maisonnettes en bois où les citadins allemands vont passer les jours de fêtes. Dans ces contrées, tout est propre et tiré au cordeau, tout révèle l'esprit d'ordre et de travail du peuple germanique. Pas de gares mal tenues comme nous en avons trop en France.

A trois heures nous voilà dans le bassin de la Rhur. Il n'y a pas au monde de contrée plus intensément adonnée que celle-ci aux gigantesques travaux d'une industrie infati-

gable. Ici la forge, l'usine et la mine ont absorbé toute l'énergie des habitants. Nous sommes à Essen. Avant d'entrer en gare, nous avons vu, par centaines, des feux rouges border la voie, à gauche. Ce sont les hauts-fourneaux qui coulent l'acier brûlant des canons Krupp, de ces canons Krupp qui vinrent à bout de nos mitrailleuses en 1870 et que Napoléon III aurait pu s'approprier s'il l'eût voulu. Des milliers d'ouvriers à figure noircie de charbon continuent, infatigables, à fondre ces instruments de destruction ; mais là se créent aussi les immenses machines, appareils et engins de toute sorte grâce auxquels l'industrie transforme le monde.

A quatre heures, le train s'arrête dans la gare monumentale de Cologne. Je ne puis me résoudre à passer devant la plus belle des cathédrales du monde — au moins si l'on en croit les Allemands — sans la visiter. Mon train n'a que dix minutes d'arrêt. J'en serai quitte pour prendre celui de onze heures du soir.

Cette merveille de l'art gothique a en tout cas l'avantage de ne pas être trop éloignée de la gare: deux minutes. Deux minutes donc après être descendu de mon wagon j'étais dans la grande nef centrale. Je n'oserais me hasarder à en faire la description. Je ne suis pas compétent en une telle matière, et ce sujet est trop connu pour que l'on trouve de l'intérêt à

ce que j'en pourrais dire. Autour de moi, une foule d'Anglais, leur *Bœdecker* à la main, examinent avec autant d'application que s'ils vérifiaient un inventaire ! De jeunes prêtres passent, à l'allure raide et militaire. M. de Vogüé dit quelque part que, de l'autre côté du Rhin, la religion restait mâle, et ignorait ces raffinements propres aux pays latins. Ici, en effet, le nombre de la population masculine pratiquant régulièrement, est beaucoup plus considérable que chez nous. J'avais déjà constaté ce fait autrefois en Bavière, et l'on pourrait faire aussi la même observation dans la Prusse Rhénane. Cologne est une des forteresses du catholicisme allemand. Le clergé y possède une influence énorme, ce dont d'ailleurs le gouvernement n'est pas fâché, car le catholicisme est l'obstacle le plus sérieux à l'invasion de la démocratie socialiste.

De l'autre côté de la cathédrale, un pont monumental est jeté sur le Rhin. Le Rhin, enfin, le Rhin majestueux et superbe, que je vois pour la première fois. En effet, nous l'avons traversé le mois dernier, mais il faisait déjà nuit noire et il me fut impossible d'avoir du fleuve une vue d'ensemble. Involontairement je me remémore la chanson du poète Becker, qui, au moins en 1840, s'entendait dans toute l'Allemagne. Musset répondit, en 1841, à cette chanson par des strophes vigoureuses ; malheureusement les Français, eux,

ne purent y répondre par la victoire en 1870 :

Ils n'auront pas le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris de corbeaux avides.

Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de fer. Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant; aussi longtemps que les hautes cathédrales se réflèteront dans son miroir.

Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.

Ce n'est pas sans amertume que l'on se rappelle, pour les opposer à ces phrases prophétiques, les vers de notre poète:

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand
Il a tenu dans notre verre.
. . . .
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé passera bien l'enfant.

Ecrit avant la guerre de 1870, cela semble empreint d'une douloureuse ironie.

Le pont monumental de Cologne est construit depuis cinq ou six ans à peine et les Allemands, gens pratiques, s'entendent incroyablement à en faire payer la construction au public. En posant le pied sur son pavé sacré, je dus acquitter un droit de passage de dix pfennigs. Il n'est pas de petits bénéfices...

En face, une statue monumentale du Kaiser, qui me semble beaucoup plus terrible dans sa robe de pierre qu'il ne paraît l'être en réalité, si je m'en rapporte à l'impression que me causa sa vue à Bergen. Ces moustaches en croc et ce casque à pointe donnent à sa figure quelque chose de dur qui précisément ne lui est pas habituel. Au-dessous de moi, sur le fleuve, passent et repassent des bateaux de promenade sur lesquels sont entassés de nombreux touristes, car les voyages sur les bords du Rhin sont très à la mode. Les bateaux marchands, aussi, sont très nombreux. Cologne est un grand port, bien que très éloigné de la mer, il est d'ailleurs accessible aux bâtiments de fort tonnage. Le fleuve atteint là, je crois, jusqu'à deux cents mètres de largeur.

Sur l'autre rive se dresse la caserne des fameux cuirassiers blancs. Plusieurs, en un groupe compact, causent devant la porte du quartier tandis que d'autres — sans uniforme ceux-là — prennent leurs ébats dans les eaux

limoneuses du fleuve. Des officiers passent, magnifiques dans leurs grandes tuniques blanches à galons d'or, sous leur casque à pointe doré par les rayons du soleil couchant. Leurs grands chevaux poméraniens leur font une stature gigantesque. Cette cavalerie allemande vous donne l'impression d'être sans conteste la première du monde. Du moins sa supériorité sur la nôtre me paraît indiscutable.

Six heures du soir, je n'ai plus qu'une heure de jour. Je me hâte de sauter dans un autotaxi afin de faire le tour de la ville. Le boulevard circulaire du Ring permet de voir les plus belles choses de Cologne en peu de temps.

Nous longeons d'abord les quais du fleuve et nous passons devant la statue de la Kaiserin Augusta-Victoria. Mon chauffeur est doublé d'un prolixe cicerone qui me nomme avec force détails toutes les curiosités qui s'offrent à nos regards. Est-ce un chauvin, un lecteur de la *Tägliche Rundchau* ou de la *Gazette de la Croix ?* Toujours est-il qu'il se montre très agressif dans ses discours. Il ne perd pas une occasion de déclarer que l'Allemagne est la plus grande nation du monde, Cologne la plus belle ville du monde, l'empereur, le plus grand souverain du monde. Et dans sa conversation, la guerre de 1870 revient fréquemment sur le tapis. Je le laisse parler. A-t-il l'intention de me narguer, ayant reconnu ma nationalité ?

Quoi qu'il en soit, je laisse sommeiller au fond de moi le fragment d'âme de Paul Déroulède que chacun de nous emporte en soi dans ses voyages à l'étranger, car mon bavard est souvent intéressant dans ses descriptions. Nous passons devant de vieilles portes de style gothique, mais je n'ai pas, malheureusement, le loisir de les admirer à mon aise. Au bout d'un moment, nous voilà au jardin zoologique, au Volksgarten. Ce nom est bien choisi car c'est un endroit des plus fréquentés. Sur les pelouses vertes, beaucoup d'enfants se livrent aux amusements de leur âge, les petits garçons jouent aux soldats et les gretchen ont un air déjà presque maternel en caressant leurs poupées. A cet âge-là, on croit volontiers que les enfants ressemblent aux hommes ; plus tard, comme a dit un de nos vaudevillistes, on trouve que ce sont les grandes personnes qui ressemblent aux enfants. Mais laissons ces bambins aux douces illusions de leur âge.

Ce jardin zoologique est très riche en oiseaux de toutes espèces. Des colibris éblouissants, des perroquets multicolores, des ibis aussi blancs que les neiges de Gallivara. Mais je cherche en vain cet oiseau dont M. Mirbeau parle dans le récit de ses randonnées automobilesques et qui ressemble, d'après lui, si fort à M. Maurice Barrès en habit d'académicien.

Passé le Jardin zoologique, nous rencontrons un régiment de fantassins en marche, toujours

au même obsédant pas de parade, machinal et monotone.

La nuit arrive comme je suis de retour devant la cathédrale; les réverbères s'allument, et cette grosse masse sombre me fait l'effet d'un édifice apocalyptique.

A dix heures, station dans le grand buffet central de la gare monumentale de Cologne.

Cette gare est bien de nature à plaire au peuple germanique. Le style « kolossal » convenait admirablement à un peuple grisé par ses récents triomphes, et depuis 1870, c'est ce goût des constructions gigantesques qui a dominé chez nos voisins d'Outre-Rhin.

Sur la table devant laquelle est assise la « Maria » plantureuse qui tient l'office de barmaid, sont entassés de multiples bocks de bière et des charcuteries enrubannées. Je n'ai que l'embarras du choix. Tout en dînant, je lis la *Gazette de Cologne,* lecture de circonstance. Cet organe — autrefois bismarkien — a l'air beaucoup moins effrayé du vol de nos aéroplanes que ses confrères de Berlin. Je retiens cette phrase: « Les Français eurent jadis la manie de vanter leurs chassepots et leurs mitrailleuses. Maintenant, ce sont les aéroplanes et ils se croient de bonne foi maîtres de l'atmosphère. Laissons-les faire et surtout ne crions pas trop car nous ferions croire au monde que nous avons lieu de redouter nos voisins. »

Au dessert, j'envoie à quelques cousines des vues du Dôme, de ses flèches et de son abside.

Mais il est onze heures bientôt. Je sors pour rejoindre mon train; le voilà qui m'attend sur la première voie à gauche. Pas de sleeping-cars, mais en revanche, je serai seul dans mon compartiment. L'employé passe dans le couloir: un gros germain à casquette plate, aux moustaches à la Kaiser. Mais au fait, il me semble lui avoir parlé il y a deux mois dans le rapide de Hambourg. Il me reconnaît lui aussi, et très aimable, il m'apporte des couvertures pour que je puisse dormir à mon aise.

Le train est maintenant à Aix-la-Chapelle. Quel dommage de ne pouvoir s'arrêter devant le tombeau de Charlemagne! Mais nous continuons à courir vers la frontière française. Bientôt les arbres sombres qui bordent la voie disparaissent.

Le grondement indiscontinu du train sur la voie sonore finit par m'endormir. Me voilà transporté sur les bords d'un fiord immense, bercé par le léger roulis d'une barque. Autour de moi, la mer est de la même couleur que le ciel, d'où le soleil vient de disparaître. Autour du fiord, les montagnes aux neiges bleuâtres; et plus bas, les rubans d'argent des cascades que les cîmes versent éternellement dans la mer. Puis sur les bords, les fröcken norvégiennes, dont la chevelure fauve m'envoie des reflets d'or.....

Mais, brusquement, un grand bruit autour de moi.

Serait-ce une avalanche?

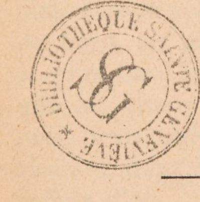
Non, ce n'est que la douane. Un employé fait irruption dans mon compartiment. Enfin! nous sommes en France. Et il me faut montrer le fond et le tréfond de mes valises au douanier qui promène partout son regard inquisiteur.

Combien cela dura-t-il, je ne sais, car je me rendormis.

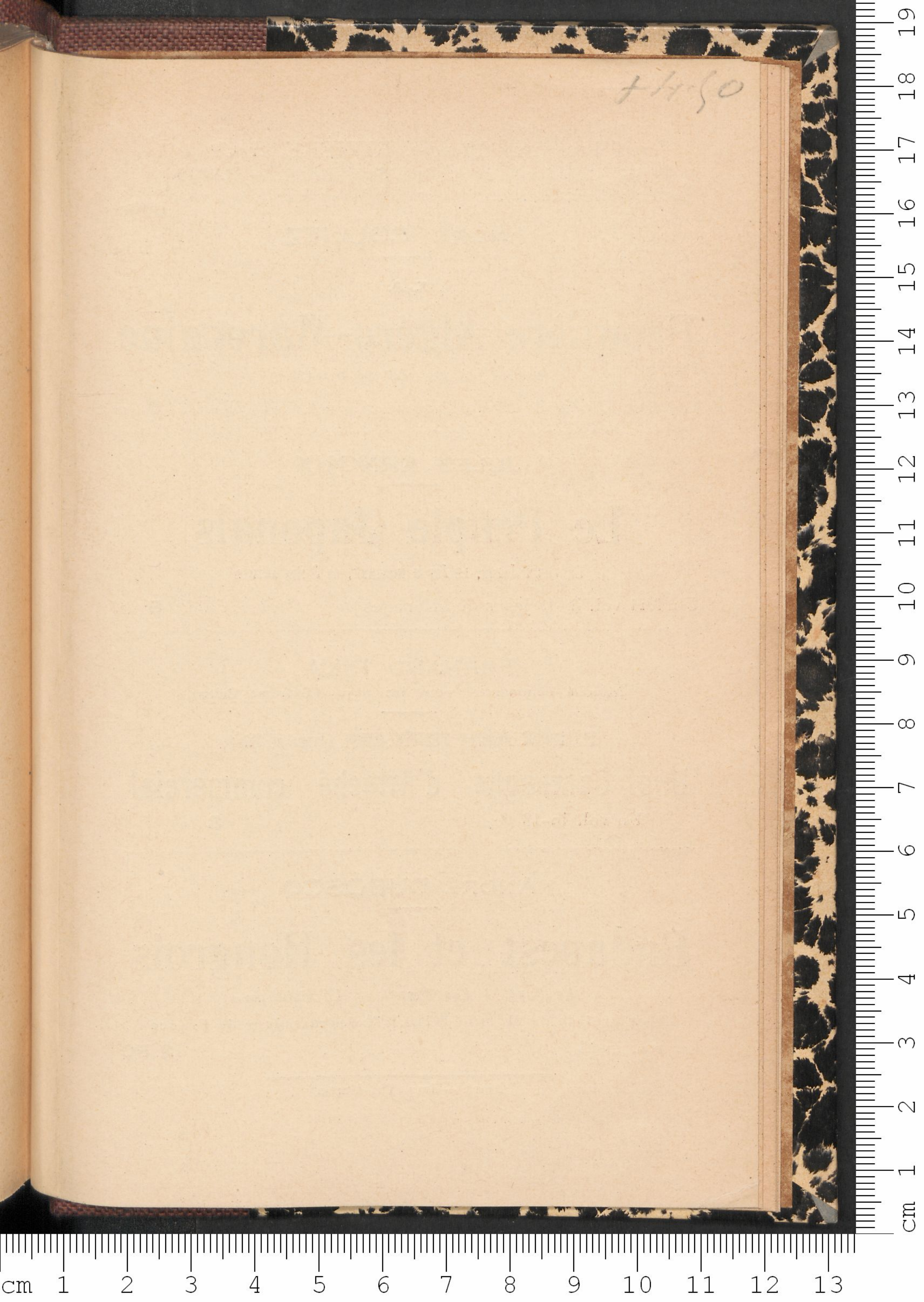
Et je ne me réveillai que devant la demeure du grand Condé; mais la vue de ce château princier ne me rendait pas les fiords profonds et les doux paysages de la Norvège.....

Septembre 1911.

TABLE DES MATIÈRES



NIORT. — IMP. TH. MARTIN



Niort. — Imp. Th. Martin

